



ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES EN SCIENCES
SOCIALES
Master II d'Histoire des sciences, technologies et
sociétés
*Mémoire de recherche réalisé sous la tutelle du
comité d'histoire de l'INRA*
2011

*L'homme et les plantes cultivées,
Genèse, écriture, héritages.*

Carole Brousse

Mémoire réalisé sous la direction de
Jean-François Bert, Christophe Bonneuil et Joseph Bonnemaire.

MOTS CLES / RESUME

Mots clés :

ETHNOBOTANIQUE – HAUDRICOURT – HEDIN – VAVILOV – PLANTES
CULTIVEES – GENETIQUE – BIODIVERSITE – NATURE – PRAIRIE –
REVOLUTION FOURRAGERE

Résumé :

En 1943, André-Georges Haudricourt et Louis Hédin publiaient *L'Homme et les plantes cultivées*. Une œuvre dont il s'agit d'étudier le contexte d'écriture et de publication afin de comprendre le succès mitigé qui accueillit sa sortie. Reste que si l'ouvrage n'a pas eu à l'époque le retentissement escompté, il contribua très largement à la création d'une discipline nouvelle : l'ethnobotanique. Aujourd'hui, des problématiques se constituent autour de la relation de l'homme au végétal. Des évolutions qui méritent d'être éclairées par une étude ethnobotanique qui tout en faisant une large place à l'héritage d'Haudricourt, formule des concepts et des perspectives actualisées.

In 1943, Andre-Georges Haudricourt and Louis Hédin published *L'homme et les plantes cultivées*. Although the book did not have a significant impact when it first appeared, it ultimately played an important role in the creation of a new discipline: ethnobotany. Today, the relationship between humans and plants and its implications for the entire planet are the subject of much study. The field of ethnobotany, while relying on updated concepts and views, nonetheless, owes a significant debt to the work of Haudricourt and Hedin more than 60 years ago.

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier ma mère, qui m'a lue et relue patiemment. Mes proches, qui m'ont bien souvent aidée et inspirée. Mes trois directeurs de mémoire, pour m'avoir soutenue et secondée toute l'année.

SOMMAIRE

Introduction.....	1
Chapitre 1 : La biologie en France et en URSS dans l'entre deux-guerres.....	11
I) L'état de la biologie soviétique et française dans l'entre deux-guerres	11
A) Section française.....	11
B) Section soviétique.....	16
II) Biologie et communisme dans l'entre deux guerres.....	22
A) La controverse Vavilov-Lyssenko	22
B) Section franco-russe	27
Chapitre 2 : La genèse de L'homme et les plantes cultivées	32
I) Analyse historique.....	32
A) Gallimard, Deffontaines, Haudricourt : Une géographie ou une histoire des plantes cultivées ?.....	32
B) La collaboration avec Louis Hédin	37
C) Présentation de l'ouvrage.....	42
II) Analyse épistémologique	44
A) Etude des comptes rendus de l'ouvrage	44
B) La création d'une nouvelle discipline : l'ethnobotanique	50
Chapitre 3 : L'héritage d'Haudricourt et d'Hédin	57
I) L'ethnobotanique de 1943 à nos jours.....	57
A) Les discussions scientifiques sur les ressources génétiques et la maigreur des interrogations culturelles pendant les Trente Glorieuses	57
B) Le retour d'un regard ethnologique sur la biodiversité à partir des années 1970... ..	63
II) De l'ethnobotanique aujourd'hui : analyse de deux approches	69
A) Pour un rapport de compagnonnage avec le végétal	69
B) La conservation du patrimoine végétal	76

Chapitre 4 : Pour la construction de nouvelles problématiques.....	82
I) Actualiser les concepts haudricourtiens.....	82
II) Nature et culture dans la civilisation des jardins collectifs.....	84
A) Les dimensions macro et micro dans l'analyse ethnobotanique du jardin collectif.....	84
B) Diversité du végétal et insertion sociale.....	86
C) Travailler en équipe	89
III) De l'amalgame du végétal et du social.....	91
A) La vie sociale des plantes	91
B) La délicate pâquerette saxifrage.....	94
C) L'ingénieuse ortie sauvage	96
III) Pour une reconceptualisation de l'ethnobotanique.....	99
Chapitre 5 : La prairie	103
I) L'histoire de la prairie	103
A) De la vaine pâture à la création des premières prairies.....	103
B) La première révolution fourragère	105
C) La seconde révolution fourragère.....	107
II) Des prairies et des hommes	108
A) La prairie, l'agronome et le paysan	108
B) La prairie, l'agronome et le botaniste	111
C) La prairie fleurie et le jardinier.....	114
Conclusion :	116

INTRODUCTION

Ni inféodée à la botanique, ni tout à fait auxiliaire de l'ethnologie, l'ethnobotanique apporte un regard nouveau sur l'étude de l'une et l'autre des disciplines. En passant de l'étude d'un herbier à l'analyse des sociétés, l'ethnobotanique ensemence le regard du scientifique et fertilise notre connaissance du monde. Des interactions constantes existent et se formulent quotidiennement entre monde des plantes et société des hommes. Domestiquées ou sauvages, primitives ou modernes, les fleurs et les civilisations bourgeonnent, s'épanouissent et meurent dans une même dynamique. Des analogies, des amalgames, mais surtout des échanges et des interdépendances qui de tout temps ont permis l'épanouissement ou causé la chute des civilisations.

En 1874, dans son roman *L'île mystérieuse*, Jules Verne rappelait à quel point la domestication par l'homme du végétal était à la base de l'épanouissement des sociétés humaines.

« Tiens, monsieur Cyrus. Un grain de blé! Et il montra à ses compagnons un grain, un unique grain qui, de sa poche trouée, s'était introduit dans la doublure de sa veste.

La présence de ce grain s'expliquait par l'habitude qu'avait Harbert, étant à Richmond, de nourrir quelques ramiers dont Pencroff lui avait fait présent.

Un grain de blé ? répondit vivement l'ingénieur.

- Oui, monsieur Cyrus, mais un seul, rien qu'un seul!

- Eh! mon garçon, s'écria Pencroff en souriant, nous voilà bien avancés, ma foi !

Qu'est-ce que nous pourrions bien faire d'un seul grain de blé ?

- Nous en ferons du pain, répondit Cyrus Smith »¹.

¹ VERNE, J., *L'île mystérieuse*, édité par Hetzel en 1874, Paris.

Reste qu'aujourd'hui il est plus facile d'acheter une baguette à la boulangerie que de semer soi même son blé. Et à force d'acheter ses fruits sous cellophane, l'homme se déconnecte des réalités végétales qui garantissaient auparavant sa survie alimentaire. Notre maîtrise de plus en plus parfaite de la nature s'accompagne ainsi d'une ignorance de plus en plus étendue des phénomènes à l'origine du vivant. Une ethnobotanique au péril du goudron, pour paraphraser Pierre Lieutaghi, qui trouve pourtant, dans l'héritage laissé par André-Georges Haudricourt, un champ d'étude tout à fait fertile.

En 1969, dans son cours d'Ethnobotanique générale, le Professeur Roland Portères prévoyait pour sa discipline « *le rôle de propulseurs de néo-civilisations, parmi d'autres propulseurs* »². Des problématiques nouvelles s'expriment en effet quotidiennement, du jardin collectif du quartier d'Aligre au fin fond de l'Amazonie. Des espaces et des espèces reconfigurent les relations qui unissent les hommes et la flore : perte des savoirs médicaux dans les sociétés traditionnelles ou redécouverte des vertus des plantes. Des processus auxquels s'ajoutent des enjeux bio-culturels nouveaux. L'érosion de la biodiversité et la gouvernance des ressources génétiques mondiales font évoluer les problématiques liées au développement et interfèrent alors avec les questionnements ethnobotaniques.

En 1968, dans l'Encyclopédie de la Pléiade intitulée *Ethnologie générale* et dirigée par Jean Poirier, Jacques Millot définissait le champ d'activité de l'ethnobotanique : inventaire des plantes utiles, de leurs usages et de leur rôle dans la civilisation moderne, action de l'homme sur le monde végétal, action en retour du milieu végétal sur l'homme, l'art et les végétaux, les végétaux dans l'Histoire et l'Archéologie. A la façon d'utiliser et de cultiver les plantes est ainsi associé l'apport du milieu végétal sur l'homme. L'enjeu de la discipline est donc bel et bien l'examen des relations réciproques qui unissent les hommes et les plantes. Une définition qui

² PORTERES, R., « Cours d'Ethno-botanique Générale (1969-1970) », *Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie*, source Michel Vivier.

préside également à l'ouverture de l'ouvrage *L'Homme et les plantes cultivées*, écrit par Louis Hédin et André-Georges Haudricourt et publié en 1943 dans la collection Géographie humaine des Editions Gallimard.

En 2010, je suis étudiante à l'Institut d'Etudes Politiques d'Aix-en-Provence lorsque je découvre l'existence de nos deux auteurs. En lisant l'appel à candidature formulé par le comité d'histoire de l'INRA, je me sens pourtant déjà familière du sujet et tout à fait interpellée par l'étrange contemporanéité de la discipline. Mes activités associatives et mes préoccupations personnelles ont su tisser dans ma vie d'urbaine des relations à la nature qui ne se limitent pas à l'arrosage quotidien d'un ficus ou qui tout du moins appellent à d'avantage de compréhension des enjeux ethnobotaniques auxquels je me confronte sans encore m'en douter.

C'est donc en novice mais avec un sincère engouement que je découvre l'œuvre foisonnante d'André-Georges Haudricourt. Grâce aux conseils de lecture de mes directeurs de mémoire et au soutien enthousiaste des équipes de l'INRA, j'ai méthodiquement domestiqué mon sujet. Présenté initialement comme « une analyse des relations d'André-Georges Haudricourt avec Nikolaï Ivanovitch Vavilov et la science soviétique et la genèse de *L'Homme et les plantes cultivées* », mon travail a évolué au fil de mes recherches et au gré de mes motivations. Reste qu'ainsi formulé, l'intitulé entendait déjà valoriser trois dimensions.

Une entrée était suggérée : l'introduction de la génétique en France et les relations de la biologie française avec la science soviétique dans l'entre deux guerres.

Il s'agissait également d'étudier un fonds : le fonds André-Georges Haudricourt de l'Institut Mémoire des Éditions Contemporaines de Caen.

Enfin, on me proposait déjà une piste à éclairer : les prairies, objet d'analyses écologiques et botaniques menées par Louis Hédin, peuvent-elles être sujettes à une approche ethnobotanique?

L'appropriation du sujet, étape clé avant la formulation des problématiques, nécessitait également une bonne compréhension de l'ouvrage *L'Homme et les plantes cultivées*. Toute à la fois matière centrale de mon exposé et support des extensions historiques et ethnobotaniques que j'entendais formuler, l'étude approfondie de *L'Homme et les plantes cultivées* devait en effet constituer un préalable non négligeable.

Une fois ce travail fait, je décidais alors d'amender mon sujet de trois perspectives supplémentaires. Présenté comme l'ouvrage fondateur d'une discipline nouvelle, l'ethnobotanique, *L'Homme et les plantes cultivées* inscrit la contribution d'André-Georges Haudricourt et de Louis Hédin dans la création d'un champ d'activité nouveau. Etudier l'intuition d'Haudricourt mais également les héritiers et les héritages que cette œuvre a pu inspirer me semblait dès lors intéressant.

En outre, j'entendais focaliser mon étude des héritiers sur une ethnobotanique singulière, celle exercée par Pierre Lieutaghi dans les Alpes de Haute Provence. Porte d'entrée accueillante pour étudier, en novice, une discipline foisonnante, l'ethnobotanique poétique devait devenir un thème central de mon mémoire.

Enfin, si *L'Homme et les plantes cultivées* constitue la première contribution d'Haudricourt en matière d'ethnobotanique, trois articles publiés ultérieurement approfondirent l'intuition formulée par notre auteur. *Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui* (1962), *Nature et culture dans la civilisation de l'igname: l'origine des clones et des clans* (1964) et *Mythologie de l'écologie* (1986) sont en effet des publications ethnobotaniques majeures. Dès lors, il pouvait s'avérer intéressant d'étudier leur pertinence en mettant en résonance les concepts ici formulés avec des problématiques renouvelées.

Dresser un panorama historique de l'ethnobotanique française, depuis 1943 et la publication de *L'Homme et les plantes cultivées* jusqu'à nos jours, devait donc

constituer la première partie de mon mémoire. Ensuite, il s'agissait de proposer une analyse ethnobotanique, formulée à partir d'une réactualisation des publications haudricourtiennes et axée sur des problématiques nouvelles : jardins collectifs, prairies. Les enjeux de mon travail étant ainsi formulés, les « objets » à ma disposition me permirent alors d'élaborer des problématiques précises.

Mon travail de recherche, en sus de lectures diverses et variées, m'a conduite à l'Institut Mémoires de l'Édition Contemporaine (IMEC) de Caen. J'ai pu y travailler à trois reprises : les 28 et 29 octobre 2010, les 17 et 18 novembre 2010 et les 13 et 14 janvier 2011. Pascale Butel, archiviste à l'IMEC, m'a assisté avec beaucoup de sérieux et de gentillesse dans cette entreprise.

Outre les manuscrits de l'œuvre (articles, ouvrages), le fonds est principalement composé d'archives professionnelles (bibliographie, dossiers de travail, carnets d'enquêtes) et d'archives éditoriales qui précisent l'activité de l'auteur au sein de différentes revues scientifiques. La correspondance professionnelle est particulièrement importante, en particulier avec les ethnologues Marcel Mauss, Georges Condominas et les linguistes Marcel Cohen, André Martinet, Maxime Rodinson et Jean Cantineau. On peut enfin noter la présence d'archives institutionnelles dont celle du CEDRASEMI (Centre de documentation et de recherche sur l'Asie du Sud-Est et le monde insulindien), du CNRS (Centre national de la recherche scientifique), du CERM (Centre d'études et de recherches marxistes), de l'EFEO (École française d'Extrême-Orient), des ATP (Arts et traditions populaires), et de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales).

La boîte sur laquelle j'ai travaillé est identifiée par le code HDR 14 et réunit des documents relatifs à *L'homme et les plantes cultivés*. J'ai participé à l'archivage des feuillets et je les ai associés en différents ensembles et sous ensembles. Les pochettes sont numérotées de la côte HDR 14.1 à la côte HDR 14.17.

Trois ensembles ont été distingués : l'ensemble « œuvre », l'ensemble « correspondances » et l'ensemble « documentation ».

Dans le premier ensemble « œuvre » on trouve les notes de travail et les brouillons de *L'Homme et les plantes cultivées*. Une version dactylographiée de l'œuvre ainsi que des extraits de la seconde édition sont également rassemblés dans cette pochette.

Dans l'ensemble intitulé « correspondances », cinq pochettes ont été différenciées. La première rassemble les lettres d'Auguste Chevalier, la seconde les lettres de Gaston et Robert Gallimard. La troisième recueille les lettres plus personnelles envoyées par notre auteur à sa mère. La quatrième réunit les lettres de Pierre Deffontaines à André-Georges Haudricourt et la cinquième, de loin la plus fournie, collecte les lettres écrites par Louis Hédin à son collègue et ami.

Le dernier ensemble « documentation » associe les feuillets qui ont servis à André-Georges Haudricourt lors de l'écriture de *L'Homme et les plantes cultivées*. Il ne s'agit pas de notes de travail mais plus d'éléments scientifiques, des inventaires et des textes, qui ont permis l'élaboration de l'ouvrage. Trois pochettes sont intégrées à cet ensemble. La première est constituée de listes de plantes, la seconde joint des éléments relatifs à l'origine des céréales européennes et la troisième porte sur les flores cultivées d'Indochine et les plantes alimentaires.

Cette expérience, ma première comme chercheuse apparentée, a été pour le moins enrichissante. En me donnant accès à des documents jusqu'alors inexploités, l'IMEC, Pascale Butel et Jean-François Bert m'ont honoré de leur confiance. Une confiance que j'ai tâché de mettre à l'honneur en fournissant un travail sérieux et ordonné. Parce qu'il ne s'agit pas seulement de classer des feuillets mais qu'il convient bien plus d'interpréter la valeur scientifique de documents historiques, cette expérience a été d'une aide précieuse dans la préparation de mon mémoire.

En me donnant accès à des informations écrites directement de la main d'André-Georges Haudricourt, ce travail à l'IMEC m'aura permis de déblayer le terrain et ce dans tous les sens du terme. En rangeant et en classant les lettres d'André-Georges Haudricourt, j'ai mis de l'ordre dans son univers un peu agité mais j'ai aussi pris la mesure de l'intelligence complexe de notre chercheur.

Dans un second temps, l'étude de la littérature existante me permit de mieux contextualiser l'ethnobotanique et les enjeux qu'elle révèle aujourd'hui. Les questions relatives à la biodiversité et à la gouvernance mondiale qu'elle doit générer, l'émergence d'un « *vert patrimoine* »³, processus encouragé par un panel d'acteurs nouveaux, sont autant de problématiques qu'il est intéressant d'étudier lorsque l'on a en mémoire les outils et les grilles de lecture proposés par Haudricourt.

Outre les articles et livres écrits sur le sujet, ce sont aussi des rencontres et des entretiens qui m'ont permis de mieux appréhender les concepts et les histoires liés à l'ethnobotanique.

J'ai rencontré Michel Vivier, qui fréquenta Louis Hédin à l'INRA de Caen, lors de mes séjours à l'IMEC. En me parlant de son ami et collègue mais également de par l'échange de messages enthousiastes, Michel Vivier a été d'une aide précieuse lorsqu'il fut question de la collaboration Hédin/Haudricourt. Le sinologue et ethnobiologiste Georges Métailié, qui à bien des égards fut également un disciple de notre chercheur, m'éclaira pareillement lors de rencontres amicales organisées par l'intermédiaire de mon directeur de mémoire Joseph Bonnemaire.

Début mars, une entrevue avec Monsieur Bahuchet et Madame Aubaile me permit également de peaufiner ma compréhension dynamique de l'histoire de notre discipline. Ayant tout deux fréquentés Haudricourt, ils m'ont parlé du personnage et

³ DUBOST, F., *Vert patrimoine : la constitution d'un nouveau domaine patrimonial*, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1994.

de son influence dans les différents laboratoires qu'il a eu l'occasion de fréquenter. Ils m'ont également éclairé sur la chronologie de l'ethnobotanique, de 1945 à nos jours.

Le « personnage Haudricourt » fut également au centre de ma conversation avec Pascal Dibie. L'ethnologue de la chambre à coucher prit plaisir à se remémorer les frasques et les denses savoirs de son collègue et ami. Celui qui fut également le biographe d'Haudricourt ne manque en effet pas d'anecdotes sur notre chercheur et c'est aussi cette appréhension plus familière de l'ethnobotaniste qui me permit de préciser mon sujet. En comprenant qui était Haudricourt et pourquoi il botanisait, c'est finalement mon projet à moi qui a pu peu à peu se révéler.

Ma rencontre avec Elise Demeulenaere prolongea cette dynamique. Chargée de recherche au CNRS au sein du laboratoire d'éco-anthropologie et d'ethnobiologie, la jeune chercheuse m'éclaira sur l'apport des concepts formulés par Haudricourt. Elise Demeulenaere m'a ainsi expliqué qu'il lui arrive de retrouver Haudricourt dans ses travaux de recherche, notamment autour des enjeux liés à la nature miroir. L'articulation entre nature et culture, explicitée dans l'article « Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans », avec l'idée d'une structure sociale qui reproduit l'organisation du monde végétal, constitue une grille de lecture qu'elle a réactualisé au sein de son étude sur les militants du Réseau Semences Paysannes. En outre, en m'apportant son témoignage, Elise Demeulenaere me permit de mieux comprendre les différentes dynamiques qui sont en jeu dans l'ethnobotanique. La chercheuse considère que les questions étudiées par la discipline sont trop éloignées des enjeux contemporains. Préférant se rattacher à l'ethnobiologie, elle estime que la dimension taxinomique de « *l'ethnobotanique à la papa* » constitue aujourd'hui encore l'une des perspectives majeures du champ d'activité. Les plantes utiles et leurs usages ou l'appropriation des ressources génétiques sont, selon la chercheuse, des sujets qui s'inscrivent dans des visions éculées des savoirs traditionnels.

Ainsi consciente des enjeux associés aux disciplines, des occupations et des préoccupations liées à l'ethnobotanique, il me devint plus simple de considérer l'héritage d'Haudricourt. Jean-Claude Rivierre, qui reprit avec sa femme ses études phonologiques sur la langue kanak, se définit « *sans doute possible* » comme un héritier du chercheur pluridisciplinaire. Reconnaisant qu'il fait à cet égard partie de « *tous ces disciples d'Haudricourt [qui] formaient presque une secte, complètement fascinés par ce gourou dont ils se sentent tous orphelins* », il me présenta en mai le Centre André-Georges Haudricourt de Villejuif qui abrite aujourd'hui les linguistes du LACITO. Fondé en 1976 par Jacqueline M. C. Thomas, avec l'appui d'André-Georges Haudricourt, le LACITO est un laboratoire de recherche pluridisciplinaire qui se consacre prioritairement à l'étude des langues et des civilisations à tradition orale.

Ces rencontres et lectures m'ont permis, en améliorant ma compréhension de la discipline, de parfaire mon projet et de fabriquer mon sujet. Ainsi éclairées, les dynamiques à l'œuvre au sein de l'héritage d'Haudricourt me permirent de révéler les pistes de recherche qu'il me revenait dès lors d'élaborer. Consciente des différentes tendances qui coexistent au sein de la discipline, je pris le parti d'étudier plus spécialement une certaine façon d'analyser un herbier.

Interpellée par l'itinéraire de Pierre Lieutaghi, ethnobotaniste rattaché au Muséum National d'Histoire Naturelle, je décidais de centrer mes recherches sur l'ethnobotanique poétique qu'exerce à Mane, dans les Alpes de Haute Provence, ce marginal iconoclaste. Inquiet de voir sa discipline mise « *au péril du gazon* »⁴, Lieutaghi propose une ethnobotanique en prise avec le monde. En herborisant à l'air pur, le provençal participe d'une reconceptualisation de la discipline. Le monde des listes et des laboratoires pourrait en effet être éclairé par une érudition plus prosaïque. Pour écrire sur les plantes, pour élucider leurs usages, leurs rôles et leurs relations au monde des hommes, encore faut-il les distinguer, comprendre leur

⁴ LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, n° 1, 1983.

couleur, leur symbolique, leurs usages dans les savoirs populaires. Etudier les propositions formulées par Pierre Lieutaghi au conservatoire d'ethnobotanique de Salagon me semblait dès lors être une entrée pertinente pour une reconceptualisation dynamique de la discipline.

Contextualisé, conceptualisé, l'ouvrage écrit en 1943 par nos deux agronomes pouvait ainsi prendre une dimension nouvelle. Des archives aux Alpilles, l'écriture de mon mémoire me donna l'occasion d'intégrer les dimensions majeures que je choisissais d'étudier. Dans une perspective historique, il conviendra d'analyser l'état de la biologie soviétique et française à l'époque de la rédaction de l'ouvrage avant d'étudier plus précisément la genèse de *L'Homme et les plantes cultivées*. Le contexte ainsi clarifié, il s'agira de s'intéresser aux discours formulés sur l'ethnobotanique de 1943 à nos jours. Ces problématiques seront analysées dans les trois premiers chapitres de mon mémoire. A la suite de cette première partie à vocation historique, les chapitres quatre et cinq proposeront l'élaboration de nouvelles problématiques ethnobotaniques. En actualisant les concepts et les clés analytiques élaborées par Haudricourt, il s'agira dans le chapitre quatre de proposer une analyse ethnobotanique réactualisée. Le dernier chapitre portera plus précisément sur l'étude des prairies, sujet annexe qui attira plus spécialement l'attention de Louis Hédin, mais qui soulève aujourd'hui, de par l'introduction des enjeux environnementaux, un questionnement ethnobotanique pertinent.

CHAPITRE 1 : LA BIOLOGIE EN FRANCE ET EN URSS DANS L'ENTRE DEUX-GUERRES

En comparaison avec d'autres pays, la France se distingue par sa faible participation au développement de la génétique. Dans un premier temps, il s'agira de s'intéresser à l'état de la biologie en France et en URSS dans l'entre deux guerres avant de chercher à comprendre comment les interactions entre les deux disciplines et surtout les liens qu'elles ont tissé avec les cercles communistes ont pu jouer un rôle dans cet énoncé historique.

I) L'état de la biologie soviétique et française dans l'entre deux guerres

Il convient ici de s'intéresser au statut de la biologie en France dans l'entre deux guerres afin d'éclairer l'enseignement reçu par André-Georges Haudricourt lors de ses études à l'Institut National Agronomique.

A) Section française

Dans l'entre deux guerres, la communauté scientifique française est largement acquise au néo-lamarckisme. Félix Le Dantec ou Etienne Rabaud défendent farouchement la thèse de l'hérédité des caractères acquis qui constitue pour ainsi dire le dogme central du néo-lamarckisme. Il s'agit de supposer que le milieu ambiant produit des modifications des êtres vivants qui s'inscrivent dès lors directement dans leur patrimoine héréditaire. Dans ce contexte plutôt hostile au mendélisme, Lucien Cuénot, professeur de zoologie à l'Université de Nancy, s'attache à démontrer que les lois de Mendel, jusqu'ici vérifiées seulement dans le règne végétal, ont la même signification dans le règne animal. Le généticien va s'efforcer d'appliquer les lois de Mendel aux souris en identifiant les sept facteurs de la pigmentation du pelage.

Dès lors, si le néo-lamarckisme domine le paysage institutionnel français, la

génétique mendélienne reste mise en pratique par des acteurs isolés. Dans un article intitulé « La France dans l'ère du mendélisme (1900-1930) » et publié en 2000 dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, Jean Gayon et Richard Burian ont montré que si le mendélisme n'avait pas été accepté en France avant la Première Guerre mondiale, ce n'était pas faute d'avoir été largement connu et discuté. Il y aurait ainsi eu coexistence de plusieurs styles de recherche dans l'espace scientifique français du début du siècle. En fait, la pénétration des théories de Mendel dans le travail des scientifiques doit être analysée à deux niveaux différents.

Si la diffusion savante des théories n'est pas en cause –il apparaît en effet que la communauté scientifique française était relativement bien informée du développement du mendélisme- l'enseignement de la biologie ne faisait pas encore la place aux théories du généticien. Si l'approche de Mendel n'était pas enseignée en France, elle ne faisait pas non plus l'objet d'une recherche effective.

On peut dès lors s'interroger sur les causes de la résistance au mendélisme au sein de la communauté scientifique française. Pour Jean Gayon et Richard Burian, la faible interaction entre la recherche biologique et la recherche agronomique est l'une des raisons qui explique la frilosité des scientifiques français à adopter les théories de Mendel.

Philippe de Vilmorin, qui voit dans la nouvelle génétique un moyen d'assurer sa survie sur le marché international des semences, va tâcher d'encourager le développement des théories de Mendel. En 1911, l'illustre famille organise la quatrième Conférence internationale de génétique dans l'idée de trouver des adeptes au mendélisme au sein de la communauté scientifique académique. Mais cette conférence attire surtout les savants étrangers. Louis Blaringhem apparaît dès lors comme l'exception française. Le chercheur va en effet se mobiliser pour développer la collaboration entre recherche fondamentale et recherche appliquée.

Louis Blaringhem bénéficie à l'époque d'une longue expérience de terrain. Il a travaillé sur l'amélioration des orges pour l'industrie de la brasserie et a ainsi pu

éprouver l'efficacité de l'approche génétique mendélienne. Cette expérience pour la recherche agricole a été un vif succès, ce qui l'encourage à diffuser les lois de Mendel à travers des publications. En 1928 il publie un ouvrage de vulgarisation intitulé *Principes de l'hérédité mendélienne* et en 1937, dans l'avant propos d'un autre ouvrage, il s'exprime ainsi « *les lois de Mendel mises en valeur en 1900 par les naturalistes De Vries, Von Tschermak et Correns, sont pour les naturalistes comme pour les sélectionneurs l'équivalent des principes d'Euclide pour les géomètres et les architectes* »⁵.

Emile Schribaux, directeur de la station d'essais de semences et professeur à l'Institut agronomique et Félicien Bœuf, qui occupera en 1936 la première chaire de génétique de l'Institut National Agronomique, sont les deux autres hommes qui participèrent de l'introduction de la génétique en France. Parce qu'ils s'intéressent à l'amélioration des plantes, ils vont proposer des expériences qui vont reprendre les traditions emmenées par Vilmorin et Blaringhem et vont dès lors participer au développement de la génétique mendélienne en France.

Ainsi, si la communauté scientifique française semblait hermétique aux lois de Mendel car encore trop profondément néo-lamarckienne, c'est par la recherche agricole que la nouvelle génétique mendélienne va pénétrer le milieu biologiste français de l'entre deux guerres. Reste toutefois à préciser que la génétique mendélienne n'était pas pour autant admise en bloc par les agronomes promoteur de l'amélioration des plantes. Vital Ducomet, qui fut le professeur d'André Georges Haudricourt à Paris, s'exprime ainsi au sujet des lois de Mendel « *quelques séduisantes qu'elles puissent paraître en raison de leur apparence de nouveauté ou de précision, elles me paraissent dangereuses parce qu'elles laissent l'impression du connu, de l'achevé, dans un domaine où presque tout est à faire* »⁶.

⁵ BLARINGHEM, L., « Avant-propos », dans, Hybrides sexuels et mosaïques. L'œuvre de Mendel et de Naudin, présentée au Palais de la Découverte, Exposition Internationale, Paris, 1937, Paris, Éditions Masson et Cie, 1937.

⁶ DUCOMET, V., Faits de disjonction et théories génétiques. In : *Association française pour l'avancement des sciences*, congrès de Rouen, 1921.

Dans son ouvrage intitulé *Histoire de la génétique et de l'évolutionnisme en France* et publié en 1984 aux Presses Universitaires de France, Denis Buican considère que des bastions de « *néo-lamarckisme tardif et hypertardif* » vont retarder la pénétration de la génétique en France. L'historien estime que l'attachement de la communauté biologiste française aux théories néo-lamarckiennes explique l'écho certain reçu par les théories lyssenkistes à la fin des années 1940.

Reste que cette historiographie, parce qu'elle présente trop facilement la communauté scientifique française en terme de clans, doit être nuancée. D'autant que si la pénétration des théories mendéliennes dans le milieu universitaire était effectivement plutôt mince, le rôle actif joué par les agronomes mentionnés précédemment est loin d'être négligeable. Toutefois, cette ambivalence du discours, que Pierre-Henri Gouyon n'hésite pas à taxer de schizophrénique, ne permet pas une diffusion ample des lois mendéliennes. Pour le professeur d'Agro Paris Tech, dans les années 1930, on apprend aux étudiants l'hérédité lamarckienne en cours de botanique et de zoologie et l'hérédité mendélienne en cours d'agronomie et de génétique. Ce qui lui fait dire qu'on se croirait « *dans la situation de la Bible, avec l'apprentissage simultané de deux modes d'hérédité sans y voir une incompatibilité forte* »⁷.

Ainsi, lorsqu'André Georges Haudricourt étudie à l'Institut National Agronomique (1928-1931), la génétique est loin d'être une science très en vue. Mais si les universitaires, les biologistes, ne sont pas au fait des développements importants de la génétique, les agronomes sont en revanche tout à fait à niveau. Le jeune picard suit attentivement les cours de son enseignant en génétique Vital Ducomet et est sensibilisé aux lois mendéliennes qu'il réinvestira plus tard dans la phonologie. Haudricourt « *se résout [alors] à choisir génétique et phytopathologie parce que son rang de classement à la sortie de l'école d'agronomie ne risquait pas de lui ouvrir le*

⁷ GOUYON, P-H., « L'amélioration des plantes, continuités et ruptures », colloque de l'INRA tenu à Montpellier en octobre 2002.

corps prestigieux des Eaux et Forêts »⁸. Dans leur article intitulé « Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe », publié dans le numéro 28 de la revue *Le Portique*, Luc Bouquiaux et Jacqueline M. C. Thomas laissent ainsi s'exprimer Haudricourt :

« *J'avais transposé ce que j'avais appris en génétique* » et il explique :
« *Ce qu'on étudie, si l'on se réfère à Mendel, ce n'est pas l'hérédité, ce sont les différences héréditaires. On croise des pois verts et des pois jaunes et on constate qu'à la première génération on a un quart de pois verts et trois quarts de pois jaunes. On examine ce qui se passe à la deuxième génération et ainsi de suite. De même en linguistique, ce ne sont pas les mots qui s'héritent, mais les différences entre les mots pour qu'on ne les confonde pas quand on parle* ».

⁸ BOUQUIAUX, L., THOMAS, J., M., C., « Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe », *Le Portique*, 1^{er} semestre 2011, numéro 28.

B) Section soviétique

S'il n'était pas l'élève le plus brillant de l'Institut National Agronomique, André-Georges Haudricourt restait un étudiant attentif, passionné, qui écoutait assidûment l'enseignement de ses professeurs auxquels il pouvait vouer une profonde admiration ou une exécration sans borne. Jean Claude Rivierre se rappelle ainsi « [qu'] *en génétique, en histoire, en ethnologie il a ses idoles... Mais il a aussi ses têtes de Turc!* ». Lors d'une conférence donnée à l'Agro, il écoute N. I. Vavilov, qui est alors le meilleur spécialiste de la génétique mendélienne en URSS et commence à s'intéresser à la question de l'origine extrême asiatique des céréales. Il fait part à Marcel Mauss de son ambition soviétique et l'ethnologue lui obtient alors un financement pour une mission au V.I.R. de Leningrad (Institut de l'Union Soviétique pour la production végétale) dirigé par N., I., Vavilov. Il est mandaté pour étudier la flore des colonies françaises d'Extrême-Orient.

Pourtant, dans un entretien qu'il donna à Alban Bensa, André Georges Haudricourt révèle que sa motivation principale pour aller en Russie était d'abord d'ordre linguistique : « *Comment peut-on parler une langue comme le russe?* ». Mais pour le jeune Picard, les questions botaniques et linguistiques étaient inextricablement liées autour d'un même enjeu ethnographique et l'intérêt d'Haudricourt pour les questions de langage n'altère en rien son admiration pour la génétique pratiquée par N. I. Vavilov. Au contraire, en appliquant les lois de Mendel à ses préoccupations linguistiques, Haudricourt imprime tout l'intérêt qu'il porte à la génétique encore balbutiante en France. Le chercheur résume ainsi la situation « *en dehors de ma russophilie, les théories de Vavilov sur le passage involontaire de la mauvaise herbe à la plante cultivée et la règle des variations homologues me passionnaient totalement* »⁹.

⁹ DIBIE, P., HAUDRICOURT, A., G., *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, 1987, Paris.

Cet enthousiasme pour la génétique mendélienne est clairement lié à la personnalité de N. I. Vavilov et aux travaux mis en place à l'Institut de Leningrad. Dans la foisonnante correspondance qu'Haudricourt adresse à Marcel Mauss, on voit ainsi le jeune français expliquer son engouement : « *je n'ai pas encore fini de visiter l'institut de Phytotechnie que dirige Vavilof, c'est quelque chose de colossal tant pour le nombre, la valeur des personnes employés que pour l'ampleur et l'intérêt des résultats obtenus* »¹⁰. Plus tard, il expliquera à son professeur les projets qu'il se donne pour son retour en France « *1. faire une active propagande pour le développement de l'enseignement de la génétique en France. La carence de notre pays à ce sujet est invraisemblable, quand on la compare à l'Angleterre par exemple. [...] 2 Faire la synthèse des résultats concernant l'origine des plantes cultivées* »¹¹.

Pourtant, si la génétique bénéficie en effet en URSS d'une plus large application, les lois de Mendel et les expériences de N. I. Vavilov ne suffisent pas à résumer l'état de la communauté scientifique soviétique de l'entre deux guerres. N. I. Vavilov commence ses explorations scientifiques en 1916 et prend la tête de l'Institut de l'Union Soviétique pour la production végétale en 1921, après que ses travaux se soient fait remarquer par Lénine. En quelques années, il va mettre sur pied plus de quatre cents instituts de recherches. Son travail est immense et son ambition colossale. En 1940, dans ce qui sera sa dernière œuvre, *La théorie de l'origine des plantes cultivées d'après Darwin*, il s'exprime ainsi « *l'océan des connaissances est pratiquement laissé indemne par les biologistes. Cette tâche requiert le travail conjoint de nombreux spécialistes. [...] Elle requiert l'esprit international, le travail coopératif d'un investissement qui toucherait le monde entier* ».

Si son entreprise est tentaculaire, elle n'en n'est pas pour autant populaire. Au contraire, ses vues en matière de génétique ne plaisent pas à certains cercles gouvernementaux. Une partie de la communauté scientifique, du fait de son

¹⁰ Lettre d'André Georges Haudricourt à Marcel Mauss, non datée, Fonds Haudricourt, IMEC, Caen.

¹¹ Lettre d'André Georges Haudricourt à Marcel Mauss datée du 15 avril 1935, Fonds Haudricourt, IMEC, Caen.

attachement au principe lamarckien, mais également de par ses considérations marxistes, prend ses distances avec les théories du généticien.

La plus connue de ses théories s'intéresse à l'origine des plantes cultivées. En 1932, dans un article destiné à la *Revue de Botanique Appliquée*, N. I. Vavilov explique ainsi que « *le fait le plus essentiel établi par ces missions scientifiques [entreprises par les équipes du VIR de Leningrad] et qui est de la plus haute importance pour comprendre l'histoire de l'agriculture mondiale, est la localisation géographique des principales variétés de plantes cultivées* »¹².

Dans un article publié en 1944 dans les *Comptes rendus sommaires de la Société de Biogéographie*, Haudricourt résume ainsi cette théorie « *lorsqu'une espèce étend rapidement son aire, il n'y a qu'une partie des individus qui effectuent la migration. Aux générations suivantes, les régions nouvellement occupées seront plus pauvres en ancêtres, donc plus pauvres en variétés, en gènes, [...] tandis que la région d'origine sera peuplée d'individus riches en ancêtres, hétérozygotes (c'est-à-dire donnant une descendance hétérogène) et porteurs de gènes (caractères) dominants : elle sera riche en variétés. [...] En résumé, la théorie de Vavilov présente deux aspects : un aspect quantitatif : le maximum des variétés est au centre d'origine ; [...] un aspect qualitatif : la distribution périphérique des formes récessives* »¹³.

Dès 1926, au 5^e Congrès international de génétique de Berlin, N. I. Vavilov développa cette théorie. En 1931, il distingue déjà sept, puis huit centres d'origine. On retrouve cette classification dans *L'Homme et les plantes cultivées*, au sein du Chapitre II dans le paragraphe intitulé « répartition des plantes cultivées ».

Gary Paul Nabhan est un ethnobiologiste, fermier bio et environnementaliste actif dans la préservation de la biodiversité alimentaire ; il est l'un des fondateurs de Slow Food USA. En 2010, il rédige *Aux sources de notre nourriture - Nikolai Vavilov*

¹² VAVILOV, N., I., « Sur l'origine de l'Agriculture mondiale d'après les recherches récentes », *Revue de Botanique appliquée*, avril-mai 1932.

¹³ HAUDRICOURT, A-G., « La répartition variétale des espèces en expansion récentes (Géographie des gènes de N. N., I., Vavilov) », *Compte rendu sommaire des séances de la Société de Biogéographie*, nos 178-181, p. 23-25.

et la découverte de la biodiversité, un livre destiné tout autant à retracer le parcours du généticien russe qu'à revenir sur l'héritage laissé par son passage au VIR de Leningrad. Pour Nabhan, N. I. Vavilov était sans doute le premier promoteur de la biodiversité alimentaire. En effet, l'ethnobotaniste militant considère qu'« *aujourd'hui, les scientifiques trouvent naturel ce que N. I. Vavilov fut le premier à énoncer et qui lui coûta finalement la vie : la biodiversité agricole est la pierre angulaire d'une meilleure sécurité alimentaire pour l'humanité* ».

Ce portrait de N. I. Vavilov peut laisser songeur ; difficile de savoir si le généticien collectait les semences pour enrichir le patrimoine mondial alimentaire ou pour proposer une véritable systématique agricole destinée à propulser le développement de l'URSS. Reste toutefois qu'il a le mérite de remettre au goût du jour la théorie des centres d'origine, élaborée par le généticien de génie. L'érosion des centres de diversité des plantes cultivées constitue en effet une réalité apaisante, que N. I. Vavilov avait déjà constatée lors de ses nombreux voyages en URSS ; mais qui se poursuit actuellement à une plus grande ampleur. L'expansion des villes, la déforestation, le changement climatique, le recours à des semences distribuées par de grands groupes industriels, mais encore l'usage massif des engrais et des pesticides, contribuent à l'affaiblissement des traditions agricoles paysannes et à l'érosion de la biodiversité du végétal.

Il serait ainsi plus juste de préciser que l'apport de N. I. Vavilov est à relier à la notion de ressources génétiques. Formé par Bateson, Vavilov appartenait à une génération de généticiens qui dominèrent la biologie soviétique dans les années 1920. Il s'agissait pour ces chercheurs d'apprendre à posséder le matériel végétal pour pouvoir maîtriser le processus productif. Si la biodiversité est un stock, la génétique devient la discipline qui permet d'en faire une ressource exploitable, de dessiner des collections, de domestiquer le vivant. Alexander Serebrovskii faisait également partie de cette génération de généticiens dont l'empreinte et l'apport restent aujourd'hui encore fondamentaux. Mark Adams, historien de la génétique, démontra ainsi que le

terme « gene pool », que l'on traduit en français par « patrimoine héréditaire », a ses racines dans le concept de « gene fund » élaboré dans les années 1920 par Serebrovskii. Le généticien, qui avait pour ambition de donner à sa découverte une connection utile à la démarche léniniste, n'hésita pas à proposer un eugénisme politique et pragmatique destiné à servir le régime. Dans son article de 1979 intitulé *From 'gene fund', to 'gene pool': on the evolution of evolutionary language*, Mark Adams relate ainsi les projets de Serebrovskii : « *we propose that the solution to the question of the organization of selection in humans will be widespread induction of conception by means of artificial insemination using recommended sperm and not all necessarily from a "beloved spouse"* »¹⁴.

En 1967, l'Institut de l'Union Soviétique pour la production végétale est renommé Institut Vavilov, en mémoire de son génial généticien décédé vingt cinq ans plus tôt dans les goulags du soviétisme. L'Institut est doté de douze stations expérimentales situées en diverses régions climatiques de la Russie. Il abrite aujourd'hui les graines et semences de 322 000 espèces végétales, ce qui en fait la quatrième banque mondiale de semences. Longtemps négligé par Moscou, l'Institut a vu ses crédits de fonctionnement se réduire avec le temps. Il est aujourd'hui menacé par un projet immobilier touchant la station expérimentale de Pavlovsk, située dans la banlieue résidentielle de Saint-Pétersbourg. Créée dans les années 1920 par N. I. Vavilov, la station expérimentale de Pavlovsk regroupe plus de 12000 variétés de plantes, de fleurs, d'arbres fruitiers, ramenées du monde entier par N. I. Vavilov et ses successeurs. Ce que certains n'hésitent pas à dénommer le « jardin d'Eden » réunit aujourd'hui, sur 500 hectares, des variétés de pommes, de framboises, de cerises, de cassis, uniques au monde. En effet, 90% des variétés qui poussent à Pavlovsk ne se trouvent plus qu'ici.

L'émission Arte Reportage proposait le 20 novembre 2010 un documentaire édifiant sur les menaces qui pèsent sur ce jardin d'Eden russe. Vingt ans après la

¹⁴ ADAMS, M., B., "From 'gene fund', to 'gene pool': on the evolution of evolutionary language", in W. Coleman & C. Limoges (eds), *Studies in history of biology*, Baltimore, John Hopkins Univ. Press, 1979.

chute du communisme, c'est une lutte symbolique entre deux histoire : celle, parfois dissidente, de scientifiques de l'époque soviétique, face à celle de la nouvelle bourgeoisie. Une lutte aujourd'hui arbitrée par l'éveil de l'opinion publique russe aux questions environnementales. Sur le site du bien nommé Institut Vavilov, un communiqué publié le 7 décembre 2010 annonçait en effet qu'un amendement avait été apporté à la loi relative à la promotion de la construction de bâtiments d'habitations. Et selon le communiqué, « *une des raisons expliquant cette révision de la législation russe est l'immense préoccupation de la collectivité au sujet des transferts de terrain appartenant à la station expérimentale de Pavlovsk* ».

Ainsi, l'époque contemporaine semble largement plébisciter N. I. Vavilov parce qu'elle prête au généticien, à tort ou à raison, un rôle de précurseur en matière de biodiversité culturelle. Pour le centenaire de sa naissance, en 1987, soit deux ans après l'arrivée au pouvoir de Gorbatchev, un timbre hommage au généticien était publié. Aujourd'hui, la sauvegarde de l'Institut Vavilov est soutenue par l'ensemble des acteurs engagés pour la biodiversité et la sauvegarde des semences. Le collectif *Food Democracy Now!* qui se mobilise à la fois contre l'utilisation des pesticides et pour la mise au pas de Monsanto a lancé une pétition en ligne invitant à soutenir la démarche lancée en 1920 par le généticien russe. Reste que cette adjonction de N. I. Vavilov au combat pour la biodiversité culturelle est pour le moins pernicieuse. Accorder au projet impérialiste du généticien une dimension ethnologique est probablement chimérique. Surtout lorsque l'on considère qu'en son temps, le généticien s'était vu ostracisé de par ses conceptions prétendument bourgeoises. Les « scientifiques paysans aux pieds nus », qui assureront à sa place la recherche en matière de production agricole, avec à leur tête Lyssenko, proposaient en effet une autre systématique pour la planification alimentaire de l'empire russe. Une opposition scientifique mais également politique qui donna lieu à l'étonnante controverse que l'on connaît aujourd'hui et qui aboutit à l'époque à la mise à pied puis à la mort en prison du généticien de génie.

II) Biologie et communisme dans l'entre deux guerres

Si les communautés scientifiques française et soviétique furent marquées dans l'entre deux guerres par la pénétration des lois mendéliennes, la corrélation des principes lamarckiens avec les idéaux marxistes explique que cette diffusion fut retardée en France, abandonnée en Russie.

A) La controverse Vavilov-Lyssenko

Tout d'abord, il s'agira de comprendre dans quelle mesure la controverse Vavilov-Lyssenko peut être éclairée par une lecture politique.

Pour Gary Paul Nabhan, si Lyssenko a triomphé de N. I. Vavilov, c'est uniquement pour des raisons de stratégies politiques. En effet, « *la contribution de Vavilov à la sécurité alimentaire ne doit pas être simplement considérée en terme de production globale. Nous devrions considérer l'amélioration de la qualité nutritionnelle qui fut également une conséquence de son travail institutionnel* »¹⁵. En revanche, Lyssenko propose lui au même moment une « *idéologie à effet rapide* ».

Or, en 1930, la famine ronge l'Union Soviétique et N. I. Vavilov devient alors le coupable idéal. Si Lénine avait confié au généticien la tâche de construire un système de production agricole scientifique, Staline lui reproche soudainement de fomenter des contre révolutions destinées à saboter l'agriculture soviétique. On laisse entendre que les résultats pratiques qu'il obtient ne sont pas suffisants face aux moyens mis à sa disposition. Ses expéditions sont considérées comme coûteuses et peu utiles. Lyssenko se voit alors propulsé sur le devant de la scène ; il est présenté comme le sauveur de la catastrophe alimentaire qui guette le pays.

¹⁵ NABHAN, G., P., *Aux sources de notre nourriture - Nikolai N., I., Vavilov et la découverte de la biodiversité*, Bruxelles, Editions Nevatica, 2010.

Trophime-Denissovich Lyssenko, paysan d'origine, a travaillé principalement à l'Institut agronomique d'Odessa. Il a été formé par Mitchourine et ses théories sont basées sur les principes lamarckiens. Sa principale découverte est relative au principe de vernalisation, procédé qui permet d'accélérer la période végétative des plantes afin d'obtenir des récoltes même si la belle saison est courte. En accord avec l'idéologie marxiste basée sur le concept de la malléabilité de la nature humaine, Lyssenko croit que la nature des plantes peut être modulée par les conditions du milieu. Cette technique a pour principal impact de permettre des cultures dans les régions les plus froides de l'URSS : aussi bien en Sibérie que dans l'Altai. En sélectionnant les meilleures lignées et en les adaptant aux conditions climatiques les plus dures des régions soviétiques, il apparaît pour de nombreux kolkhoziens comme le sauveur de la Russie. Il promet en effet une issue rapide à la crise alimentaire qui touche le pays. En 1929, N. I. Vavilov salue lui-même la contribution de l'agronome qu'il considère comme une « *réussite mondiale majeure en matière de science agricole* »¹⁶.

Mais Lyssenko ne peut s'en contenter, son ambition est colossale : il s'agit pour lui de se revendiquer maître de la biologie prolétarienne et de mener alors une chasse ouverte aux tenants de la « science capitaliste ». Soutenu par Staline, il réussit peu à peu à écarter les généticiens mendéliens de Moscou. En 1936, lors d'un débat entre les deux scientifiques à l'Académie des Sciences Agricoles, le soutien dont bénéficie Lyssenko augure l'éviction prochaine de N. I. Vavilov. Le généticien, qui s'était mobilisé pour que le Congrès international de génétique de 1937 ait lieu à Moscou doit renoncer. Cette manifestation aurait pu être redoutable pour Lyssenko dans la mesure où elle aurait mis en lumière les réalisations à l'étranger de la génétique classique et risquait d'étaler aux yeux des Soviétiques l'inanité des théories lyssenkistes.

¹⁶ Ibid.

Tandis que Lyssenko prend la place de N. I. Vavilov à la présidence de l'Académie de l'Agriculture, le généticien tente tant bien que mal de continuer ses expéditions et ses recherches. Mais en août 1940, la police politique vient l'arrêter dans la campagne ukrainienne. Il est jugé un an plus tard pour sabotage culturel, espionnage au profit de la Grande-Bretagne, maintien de liens avec des émigrés et appartenance à une organisation de droite. D'abord condamné à mort, sa peine est commuée en détention à perpétuité. N. I. Vavilov mourra en prison en 1943.

Lors du siège de Leningrad par les troupes allemandes en 1941 et tandis que N. I. Vavilov finissait ses jours en prison, Staline, qui avait soutenu l'évacuation de l'Ermitage, laissait les employés du VIR gérer seuls la sécurité du laboratoire. La banque de semences qui représentait pour lui une extravagance coûteuse inspirée de la « science bourgeoise » fut malgré tout sauvée grâce au courage des collègues de N. I. Vavilov. Ces derniers ne soupçonnaient alors pas la situation dans laquelle se trouvait leur directeur. Moscou publiait en effet des communiqués affirmant que le généticien en disgrâce assistait Lyssenko dans l'élaboration d'une nouvelle stratégie agricole.

En 1996, Nikolai Kremontsov, Professeur à l'Université de Toronto, publiait un ouvrage intitulé *Stalinist Science*. Kremontsov avait pour enjeu de mettre à mal l'idée traditionnellement admise d'une bureaucratie stalinienne opposée aux scientifiques. Pour l'auteur, cette vision faisant de la science et de la bureaucratie deux entités opposées mérite d'être complexifiée. Si le système de contrôle opéré sur les scientifiques était si terrifiant, c'est justement car la bureaucratie stalinienne bénéficiait de l'appui d'une partie de la communauté scientifique. Cette association garantissait ainsi à l'Etat une crédibilité et un pouvoir dissuasif bien plus élaboré. D'autant que le régime marxiste, dont l'aura ne pouvait entamer la fiabilité, bénéficiait à l'étranger d'une inébranlable sympathie.

Dans leur livre sur « *l'affaire Lyssenko* »¹⁷, publié en 1986, Joël et Dan Kotek expliquent qu'à cette époque les biologistes ayant des sympathies communistes, comme par exemple l'anglais J. B. S. Haldane, tendent à considérer les rares informations attestant de la mort de N. I. Vavilov comme de la propagande antisoviétique et continuent à croire à la liberté de discussion scientifique en URSS. Dans *La défaite de l'amour*, le biologiste français Pierre-Paul Grassé raconte comment, lors d'un voyage en URSS en juin 1945, les participants cherchant à rencontrer N. I. Vavilov s'étonnent des réponses évasives et embarrassées de leurs interlocuteurs.

De 1948 à 1952, toutes les notions de la génétique classique sont rejetées et Lyssenko et ses partisans obtiennent les postes stratégiques de la bureaucratie soviétique. A la même époque, en France, les informations concernant la mort de N. I. Vavilov et l'emprise tentaculaire de Lyssenko sur l'Académie des Sciences Agricoles commencent à filtrer. La France est le pays où l'écho de l'affaire a été le plus profond du fait du poids du Parti Communiste dans l'immédiat après-guerre.

Dans la préface qu'il rédige pour l'œuvre de Jaurès Medvedev, *Grandeur et chute de Lyssenko*, Jacques Monod s'exprime ainsi :

« Qu'un charlatan autodidacte et fanatique ait pu, au milieu du XX^e siècle, obtenir dans son pays l'appui de tous les pouvoirs : le Parti, l'État, la presse (sans compter les tribunaux et la police), pour imposer en biologie une théorie inepte et, en agriculture, des pratiques inefficaces, parfois catastrophiques ; que cet illuminé soit en outre parvenu à faire jeter l'interdit officiel sur tout l'enseignement comme sur la pratique d'une des disciplines biologiques les plus fondamentales, la génétique, voilà qui passe

¹⁷ KOTEK, J., KOTEK, D., *L'affaire Lyssenko ou l'histoire réelle d'une science prolétarienne en Occident*, PUF, 1986.

l'imagination. C'est pourtant ce que Lyssenko a su accomplir en URSS, pendant près de trente ans (1934-1964), parvenant au faite de la puissance et de la gloire entre 1948 et 1952 »¹⁸.

Le prix Nobel précise « *que pour les biologistes de ma génération, le livre de Medvedev ne constitue pas à proprement parler une révélation, mais plutôt une confirmation, entière et détaillée, des conclusions auxquelles nous avons pu parvenir à l'analyse des documents d'origine russe, largement publiés en Occident à partir de 1948 »¹⁹.*

¹⁸ MEDVEDEV, J., *Grandeur et chute de Lyssenko*, Gallimard, 1971.

¹⁹ Ibid.

B) Section franco-russe

Il s'agira d'interroger les interactions entre biologie française et biologie russe dans l'entre deux guerres, dans un contexte où sciences et communisme entretiennent des relations particulières, relations à éclairer par une étude du *Cercle de la Russie neuve*.

Le *Cercle de la Russie neuve*²⁰ a été fondé en 1927 par des intellectuels français de gauche avec le soutien de l'URSS, par l'intermédiaire de la Société d'échanges culturels avec l'étranger (le VOKS). L'enjeu du cercle est de diffuser les découvertes scientifiques soviétiques. Ce Cercle sera rebaptisé en 1934 *Société d'études pour la culture soviétique*, puis, en 1936, *Association pour l'étude de la culture soviétique*. En 1932, le *Cercle de la Russie neuve* se restructure en quatre commissions et une commission scientifique est alors créée. Rapidement, la commission scientifique devient la commission la plus active du cercle. Elle apparaît comme l'espace de rencontre privilégié des intellectuels favorables à l'URSS et désireux de s'informer sur les avancées scientifiques soviétiques.

En 1933, une organisation *ad hoc*, l'Académie matérialiste, qui deviendra ensuite le Groupe d'études matérialistes, est créée. Celle-ci rassemble les membres les plus actifs de la commission scientifique du Cercle de la Russie neuve. Enfin, en 1939, la maison d'édition du Parti communiste français lance une nouvelle revue, *La Pensée, Revue du rationalisme moderne*, à laquelle la commission scientifique du Cercle de la Russie neuve est associée.

La création de ces organisations, étroitement pilotées par le VOKS, est liée à la redéfinition des rapports entre monde scientifique et monde politique développée lors de la révolution culturelle. La science devient un outil au service de la construction socialiste. On distingue alors la science soviétique prolétaire de celle des

²⁰ Voir à ce sujet les travaux réalisés par Isabelle Gouarné, Post-doctorante à l'EHESS en 2011 et plus spécialement sa thèse portant sur « *Philosoviétisme et Rationalisme moderne. L'introduction du marxisme dans les sciences humaines en France (1920-1939)* ».

pays étrangers, science qualifiée de bourgeoise, d'idéaliste, d'impérialiste ou encore de fasciste.

La VIIe Conférence internationale de psychotechnique a lieu à Moscou en 1931 et va développer ce discours sur les deux sciences. L'intervention d'I. N. Spielrein sur la psychotechnique soviétique et la psychotechnique bourgeoise donne lieu à une véritable controverse. Dans ce débat, deux positions s'affrontent. Pour Henri Piéron, la science doit rester indépendante de toute influence philosophique et métaphysique. Le scientifique doit se soumettre « *aux dures et belles exigences de cette méthode expérimentale à laquelle restera attaché le nom glorieux de Claude Bernard* »²¹. A l'opposé, J. M. Lahy dénonce cette posture qu'il considère comme empreinte de positivisme. Selon le directeur de l'Ecole pratique des Hautes études, « *on ne peut nier que la conception générale que le savant a du monde n'influe sur les méthodes qu'il utilise dans la recherche* »²².

Pour Dominique Lecourt, le discours soviétique sur les deux sciences constitue une « *idéologie de chantage, d'intimidation et, pour finir, de répression. [...] Cette formule [« science bourgeoise, science prolétarienne »] résume l'injonction qui est faite aux intellectuels d'avoir à se ranger dans un camp ou dans un autre : ou dans le camp de la science prolétarienne (c'est-à-dire du pouvoir d'Etat), ou dans le camp de la science bourgeoise (c'est-à-dire des ennemis du pouvoir d'Etat). Et cette injonction est en même temps un avertissement : c'est ou bien un camp ou bien l'autre [...] Cet avertissement est en même temps une menace solennelle* »²³. La diffusion du discours soviétique sur la science contribue en effet à modifier en profondeur les rapports entre scientifiques français et mouvement communiste. Le philosoviétisme des intellectuels français se développe et les communautés se radicalisent.

²¹ PIERON, H., Intervention, *Symposium sur les fondements théoriques de la psychotechnique*, VIIe Conférence de psychotechnique, Moscou, septembre 1931.

²² LAHY, J-M., Intervention, *Symposium sur les fondements théoriques de la psychotechnique*, VIIe Conférence de psychotechnique, Moscou, septembre 1931.

²³ LECOURT, D., *Lyssenko. Histoire réelle d'une 'science prolétarienne'*, PUF, Paris, 1995 [1976].

Si dès la VIIe Conférence internationale de psychotechnique de 1931 les intellectuels français se divisent sur la question de la double science définie en terme politique par le parti soviétique, c'est en 1948 que la polémique enfle autour de la révélation de l'affaire Lyssenko. La controverse est déclarée lorsque Aragon publie un article où il se fait le chantre de la biologie mitchourinienne.

Dans un article publié en 1997 dans la revue *Historiens et Géographes*, Stéphane Tirard, Professeur d'épistémologie et d'histoire des sciences à l'Université de Nantes, établissait la liste des différentes contributions parues sur la controverse Lyssenko/Vavilov entre septembre et décembre 1948. Il s'intéresse plus précisément aux réactions de trois biologistes de renom : Jean Rostand, Jacques Monod et Marcel Prenant.

Pour l'académicien Jean Rostand, lamarckisme et lyssenkisme sont tous les deux condamnés à être les oubliés de la communauté scientifique qui ne doit surtout pas tomber « *dans le ridicule de politiser les chromosomes* »²⁴. Jacques Monod, biologiste et biochimiste français de l'Institut Pasteur, était également considéré comme proche du Parti Communiste. Mais lors de l'affaire Lyssenko il affirme sa rupture avec le parti: « *en définitive ce qui ressort le plus clairement de cette grotesque et lamentable affaire, c'est la mortelle déchéance dans laquelle est tombée en URSS la pensée socialiste* »²⁵. Comme il est le biologiste le plus connu du parti, le zoologiste et parasitologiste Marcel Prenant doit en revanche faire preuve de plus de nuance. Mais dans un livre d'entretiens publié en 1983 par Jeannine Verdes-Leroux, Marcel Prenant reconnaissait ainsi : « *j'ai écrit des bêtises, je le sais très bien, j'essayais de trouver une troisième voie. Je me disais : c'est pas possible que des gens qui ont la qualité d'esprit, de réflexion et de matérialisme qu'ont les soviétiques... car même du point de vue matérialiste et dialectique, l'histoire de Lyssenko est une*

²⁴ Propos cité par TIRARD, S., in « Les biologistes français et l'affaire Lyssenko à l'automne 1948 », *Historiens et Géographes*, n° 358, 1997.

²⁵ Ibid.

folie ». ²⁶ Il prendra toutefois nettement ses distances avec la science populaire soviétique lorsqu'il rédigera pour la revue *La Pensée* plusieurs articles anti-lyssenkistes qui lui vaudront d'être évincé du parti en 1950. L'URSS jouit en effet d'un grand prestige et dans les rangs communistes il paraît impossible d'imaginer qu'il s'agit là d'une fraude.

En 1949, Auguste Chevalier, Professeur du Muséum alors en retraite, publie un article dans la *Revue Internationale de Botanique Appliquée*. Portant sur la « polémique des biologistes mitchouriniens et mandélo-morganiens en URSS », il s'agit de dénoncer le « *diktat* » imposé par l'URSS. « Il semble que la politique s'est mêlée d'une question où elle n'avait rien à voir ». En outre, il s'agit pour Chevalier de relativiser la portée des découvertes de Lyssenko. Si le botaniste ne remet pas en cause le principe de vernalisation, il rappelle que les méthodes pratiquées par Mitchourine et Lyssenko « *semblent très analogues à celles qu'ont suivies nos sélectionneurs d'arbres fruitiers, de Vignes, de Fraisiers, de céréales, de légumes, etc. au XIXe siècle* ». Plus loin, Auguste Chevalier cite même le nom de N. I. Vavilov et le place, reprenant le terme de Jean Rostand, en position de troisième « *grand découvreur, grand novateur, grand éclaircur* »²⁷ après Mendel et Morgan.

Mais si les intellectuels commencent en 1948, non sans hésitation, à remettre en cause les « discussions scientifiques en URSS », reste qu'au cours des années 1930 la communauté scientifique française reste profondément réceptive aux théories mises en avant par le régime marxiste. Les intellectuels du *Cercle de la Russie Neuve* jouent alors le rôle d'intermédiaires entre les communautés scientifiques française et soviétique. Ils vont développer des contacts avec les centres de recherche soviétiques et réalisent à cet effet de nombreux voyages en URSS. C'est dans ce schéma qu'il faut interpréter le séjour d'André-Georges Haudricourt à Leningrad en 1935. Tout comme

²⁶ VERDES-LEROUX, J., *Au service du Parti. Le Parti Communiste, les intellectuels et la culture*, Fayard-Minuit, 1983, Paris.

²⁷ CHEVALIER, Auguste, « La polémique des biologistes mitchouriniens et mandélo-morganiens en URSS. Le concept russe sur la science biologique et les théories de l'évolution », *Revue Internationale de Botanique Appliquée*, n°315-316, 1949.

Georges Friedmann, qui séjournera à trois reprises en URSS, Haudricourt va intégrer le Cercle de la Russie Neuve.

En effet, en 1936, André-Georges Haudricourt est l'un des rares intellectuels français à avoir pu séjourner longuement en URSS. Charles Parain va alors le convier à rejoindre le Cercle de la Russie Neuve. Mais son séjour au sanatorium l'éloigne de Paris et l'empêche d'assister physiquement aux réunions de la commission scientifique du Cercle. Bien qu'indirecte, sa participation à ce collectif reste bien réelle. Elle lui permet également de diffuser ses théories et sa méthode (consistant à étudier l'histoire des techniques à partir de l'histoire des mots) dans des cercles intellectuels plus larges. Charles Parain se chargea de diffuser les premiers écrits d'André-Georges Haudricourt au sein de la commission scientifique du Cercle. Le chercheur se fait ainsi connaître des spécialistes des techniques (André Varagnac, en premier lieu) et des linguistes (Marcel Cohen et Aurélien Sauvageot).

La contribution des intellectuels philosoviétiques à la rédaction de la revue des *Annales*, créée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre, est également l'un des éléments de cette relation entre la communauté scientifique française et l'aventure marxiste des soviétiques. Reste que ce rapprochement était assez limité dans la première moitié des années 1930, les deux directeurs des *Annales* restant très critiques vis-à-vis de ce qu'ils appelaient « *l'évangélisme* » et le « *ritualisme verbal* » des intellectuels philosoviétiques. Mais à partir de 1936, l'histoire sociale des techniques devient le point de jonction entre le renouvellement historiographique des *Annales* et l'approche marxiste. Ce nouveau domaine de recherche se construit à la croisée de plusieurs disciplines : sociologie, histoire, ethnographie, folklore, géographie, psychologie, archéologie. Les contacts entre les deux collectifs se renouvellent alors autour de ces problématiques et André-Georges Haudricourt apparaît comme l'un de ces contributeurs majeurs.

CHAPITRE 2 : LA GENESE DE L'HOMME ET LES PLANTES CULTIVEES

Si au milieu des années 1930, André-Georges Haudricourt commence à faire connaître ses travaux et sa méthode, c'est au début des années 1940 qu'il rédigera, avec Louis Hédin, l'une des œuvres les plus marquantes de sa carrière : *L'homme et les plantes cultivées*.

I) Analyse historique

Pour comprendre la genèse de *L'Homme et les plantes cultivées* il s'agit de revenir sur l'histoire de l'écriture de l'ouvrage. En interrogeant les pré-requis qui furent à la base de la commande du livre mais également en s'intéressant à la collaboration avec Louis Hédin, il apparaîtra que l'œuvre majeure d'André-Georges Haudricourt constitue bel et bien un manuel riche et innovant, fondateur en France d'une discipline nouvelle : l'ethnobotanique.

A) Gallimard, Deffontaines, Haudricourt : Une géographie ou une histoire des plantes cultivées ?

En 1943, tandis que Vavilov meurt en prison et alors que la France subit de plein fouet l'occupation nazie, André-Georges Haudricourt et Louis Hédin publient *L'homme et les plantes cultivées*. Drôle de contexte pour une œuvre dont les enjeux principaux se résument à vulgariser la théorie des centres d'origine de Vavilov en dressant un panorama historique et géographique des plantes cultivées. Pour comprendre l'entreprise a priori anachronique de nos deux auteurs, il convient de revenir sur l'histoire de la genèse du livre en interrogeant le rôle des différents acteurs engagés auprès d'André-Georges Haudricourt.

Le 3 janvier 1934, Gaston Gallimard envoie une première lettre au jeune chercheur expliquant son projet de publier une « *Géographie des plantes cultivées* ».

N. I. Vavilov, déjà contacté, ne se manifeste plus ; Gallimard demande donc à Haudricourt s'il se sent en état d'écrire lui-même une « *géographie des plantes cultivées : origine, répartition et utilisation* ». Pierre Deffontaines, qui dirige la collection Géographie humaine et qui manifeste un intérêt certain pour les questions d'ethnobotanique, contacte Haudricourt en 1935.

En 1943 trois livres ont déjà été édités dans cette collection dont les perspectives et les portées sont à relier à celles de l'ouvrage de nos deux chercheurs. Il s'agit de *L'homme et la montagne* de Jules Blache (1934), de *La Méditerranée* de Charles Parain (1936) et de *La civilisation du renne* de Leroi-Gourhan (1934). Chacun de ces livres, véritables entreprises totalisantes, recueille une empreinte ethnologique. Ainsi de l'analyse des mangeurs de pain formulée par Blache « *le froment, et, à un niveau plus élevé, le seigle, ne mûrissent pas sans sacrifices, et des précautions particulières. [...] Formés à l'école des habitants des plaines, mangeurs de pain, les gens de ces montagnes ont transporté dans leur village une économie de laboureurs. On a beau se dire que la longueur des hivers et la nécessité d'entasser du foin pour 8 mois de stabulation restreignent aussi bien l'activité pastorale que l'activité agricole, on n'en reste pas moins frappé par cette tendance consistante de l'activité montagne à suivre la même voie que celle des habitants des plaines voisines* »²⁸. De la même façon, Parain use de la perspective ethnologique pour expliquer la spécificité « artificielle » de la végétation méditerranéenne : « *l'intervention continue de l'activité humaine, les incendies volontaires ou involontaires, la pâture dans les garrigues, l'exploitation du maquis pour la fabrication du charbon de bois stabilisent ordinairement ces formes dégradées de la forêt. Mais que l'action de l'homme cesse de s'exercer, les formes les plus pauvres tendent progressivement, si le sol le permet, vers la forêt qui est l'association climatique finale* »²⁹.

²⁸ BLACHE, J., *L'homme et la montagne*, Collection P. Deffontaines, Paris, Librairie Gallimard, 1933.

²⁹ PARAIN, C., *La méditerranée, Les hommes et leurs travaux*, Collection P. Deffontaines, Paris, Librairie Gallimard, 1936.

L'Homme et les plantes cultivées est ainsi un élément de cette génération géographique, un manuel de cette collection éditoriale dont la visée est claire : compiler, dans une perspective géographique, une étude des relations entre les hommes et la nature. L'avertissement d'ouverture de l'ouvrage de Parain est à ce titre parlant : « *ce livre est né d'une conviction qui s'est formée et fortifiée au cours de nombreux voyages et de longues recherches : la conviction que les études historiques ont besoin, pour s'éclairer et se nourrir, de la connaissance précise des conditions naturelles où les sociétés humaines ont évolué* »³⁰.

Pour autant, Haudricourt ne peut se satisfaire d'une entreprise purement géographique. En effet, convaincu par N. I. Vavilov que l'érosion des centres d'origines des espèces ne peut faire du tableau de la végétation mondiale une taxinomie stationnaire, il entend introduire dans son ouvrage les lois actives qui vivifieront sa géographie. Il est résolu à ajouter à cette commande la dynamique qui rendra véridique un dessin de la végétation mondiale. Dans une lettre adressée à Marcel Mauss, il explique ainsi : « *il m'est impossible d'écrire une géographie statique et descriptive car cela change tous les jours [...] C'est donc une histoire que j'écrirai sous le titre de géographie!* »³¹.

Ce projet est de plus profondément lié à l'enseignement d'ethnologie délivré par Marcel Mauss à la Sorbonne. Dans son *Manuel d'ethnographie*, édité en 1947 mais qui compile les cours dispensés depuis le milieu des années 1920, le père de l'ethnologie française entreprend un travail exhaustif de collecte des données. Destiné à faire de l'ethnologue un professionnel parfaitement outillé, ce manuel délivre méthodes et conseils, condense et explicite chaque aspect du travail ethnographique. Si Mauss avertit son élève que « *l'ethnographie n'est pas une science historique proprement dite, en ce sens que les faits ne s'y présentent pas dans l'ordre chronologique* », il accorde toutefois que « *l'ethnologie comprend néanmoins une*

³⁰ PARAIN, C., *La méditerranée, Les hommes et leurs travaux*, Collection P. Deffontaines, Paris, Librairie Gallimard, 1936.

³¹ Lettre d'André Georges Haudricourt à Marcel Mauss du 12 janvier 1935, Fonds Haudricourt, IMEC, Caen.

partie historique, qui consistera à établir l'histoire du peuplement humain »³². Au sujet de l'ethnobotanique, il constate que « *l'étude des cultes agraires ne devra pas être négligée. L'histoire de l'âme du riz dans les pays de rizières est fondamentale par rapport à la culture du riz, et non inversement* »³³. C'est cette dynamique qui anime l'œuvre d'Haudricourt. Si « *la science ethnologique a pour fin l'observation des sociétés, pour but la connaissance des faits sociaux* »³⁴, il s'agit de rendre aux dessins géographiques une perspective explicative. Haudricourt suivra donc les conseils de son maître en voulant faire de sa géographie des plantes cultivées une analyse historique, n'hésitant pas pour cela à revenir, par exemple, sur les légendes et rites agraires de l'agriculture primitive.

Ainsi, véritable géographie historique des plantes cultivées, l'entreprise d'Haudricourt ne peut être comprise en termes purement botaniques. Si les listes de plantes et les noms latins foisonnent dans cet ouvrage de quelques deux cents pages, l'héritage de Candolle a été largement amendé d'une dimension ethnographique et scientifique nouvelle. Haudricourt s'inscrit ainsi dans l'héritage du botaniste suisse, mais il ne se contente pas d'en actualiser l'œuvre. Dans la préface qu'il rédige pour l'édition de 1943 de *L'homme et les plantes cultivées*, Auguste Chevalier considère « *que les progrès ont été si rapides dans les dernières décades que le livre de Candolle est nécessairement suranné* »³⁵. Les avancées réalisées en botanique ont pour la plupart été menées par N. I. Vavilov et les travaux du généticien ont profondément inspiré l'ouvrage écrit à deux mains par Haudricourt et Hédin.

L'influence de N. I. Vavilov marque en effet l'ensemble de l'ouvrage. Il faut dire que lorsque Haudricourt arrive à Leningrad en 1934, le chercheur russe est au sommet de sa gloire. Dans une lettre datée du 5 mai 1935, Haudricourt témoigne de son enthousiasme à répondre à la commande de Gallimard. Quelques jours seulement

³² MAUSS, M., *Manuel d'ethnographie*, Paris, Editions Sociales, 1967.

³³ *Ibid.*

³⁴ *Ibid.*

³⁵ CHEVALIER, A., Préface de *L'Homme et les plantes cultivées*, HAUDRICOURT, A-G., et HEDIN, L., Collection Géographie humaine des éditions Gallimard, 1943, Paris.

avant son grand voyage en URSS, il explique à sa mère qu'il s'apprête à « *pondre un chef d'œuvre* ». Tandis qu'en France la génétique n'existe quasiment pas, Haudricourt a bel et bien conscience qu'il détient une théorie dont l'influence a vocation à transpercer les frontières nationales. Le jeune chercheur explique encore à sa mère « *j'y ai intérêt puisque si c'est réussi je peux avoir plusieurs éditions, ou traduction en d'autres langues etc. c'est-à-dire gloire, honneurs, richesses etc.* » Enfin il termine sa lettre sur cette phrase : « *je vois que vous avez profité de mon absence pour anéantir les plantes rares du jardin. Mais vos plantes n'ont qu'à bien se tenir car à mon retour je ferai produire des pommes de terre à l'acacia et des grappes de raisin au cèdre* »³⁶. Cette boutade reflète certes l'esprit facétieux de notre botaniste, mais aussi le véritable engouement animant les équipes du VIR.

Le premier chapitre de *L'homme et les plantes cultivées* a ainsi pour vocation de revenir sur les principes généraux de la génétique. En trente pages, il s'agit de traduire l'enseignement novateur qu'André-Georges Haudricourt a su tirer de son expérience russe. C'est d'ailleurs cette connaissance de la génétique, inédite pour l'époque, qui encourage Louis Hédin à contacter le chercheur picard.

³⁶ Lettre d'André Georges Haudricourt à sa mère datée du 5 mai 1935, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

B) La collaboration avec Louis Hédin

Dans la préface qu'il rédige pour la première édition de l'ouvrage, Auguste Chevalier présente ainsi le partenariat d'André-Georges Haudricourt et de Louis Hédin : « *deux jeunes agronomes, anciens élèves de l'Institut agronomique de Paris, demeurés pendant des années travailleurs libres à mon laboratoire au Muséum d'Histoire naturelle et collaborateurs l'un et l'autre de la Revue de Botanique appliquée, ont joint leurs efforts et se sont attelés à cette tâche difficile* »³⁷.

Si les deux agronomes ont tous deux été les élèves du professeur Chevalier, ils ne se sont par pour autant rencontrés sur les bancs de l'Institut Agronomique. Reste que c'est bel et bien le professeur qui a précipité leur rencontre : en 1941, Louis Hédin contacte André-Georges Haudricourt sur les conseils d'Auguste Chevalier. Le jeune normand s'intéresse à la génétique et adresse ces premières lignes à Haudricourt le 25 mai 1941 : « *Monsieur Chevalier m'a indiqué également que vous vous mettiez à l'étude des chromosomes. Or je me propose de me mettre au courant des techniques qui sont à la base de la génétique moderne. Vous serait-il possible de m'accueillir dans cette intention ?* ». Auguste Chevalier a ainsi joué un vrai rôle dans ce travail de collaboration. Dans l'édition de *L'homme et les plantes cultivées* de 1943, le nom du professeur est cité sept fois et systématiquement son nom est précédé de la mention « Monsieur », obligeance à laquelle les autres auteurs cités n'ont pas droit.

Si Auguste Chevalier a bel et bien joué le rôle d'intermédiaire entre les deux hommes, l'enthousiasme de Louis Hédin est également à la base de ce partenariat. C'est lui qui écrit en 1933 au professeur respecté afin de lui demander son aide et ses conseils. Dans une lettre datée du 5 février 1933, Louis Hédin écrit ainsi « *vous ne me refuserez certainement pas vos conseils ; bien des amateurs ont acquis une notoriété*

³⁷ CHEVALIER, A., Préface de *L'Homme et les plantes cultivées*, HAUDRICOURT, A-G., et HEDIN, L., Collection Géographie humaine des éditions Gallimard, 1943, Paris.

enviable ; j'espère sous votre direction, continuer à présenter des contributions intéressantes »³⁸. De la même façon, il semble très admiratif du travail d'André-Georges Haudricourt lorsqu'il lui demande, dans la première lettre qu'il envoie le 25 mai 1941, de devenir son « *fürher* » en matière de génétique.

Très vite les deux agronomes vont s'entendre pour rédiger à deux mains *L'Homme et les plantes cultivées*. Voilà déjà sept ans que Gallimard a contacté Haudricourt et nul doute que ce dernier voit dans la proposition de Hédin une opportunité intéressante lui permettant d'écrire enfin son livre. Mais Haudricourt ne semble pas pour autant pressé de s'atteler à l'écriture de l'ouvrage. En 1934, il explique ainsi dans une lettre adressée à Marcel Mauss qu'il « *préfèrerai[t] naturellement écrire ce livre dans dix ans que maintenant* ».

Deux années de correspondances vont alors être nécessaires pour permettre aux deux hommes de mettre sur pied *L'homme et les plantes cultivées*. La distance (Hédin vit à Rouen, Haudricourt à Paris), la guerre (Hédin est gêné dans sa collecte de graines) et les charges respectives des chercheurs ralentissent leur travail. De plus, Louis Hédin, devenu le scribe d'Haudricourt, a du mal à expliciter la logique de l'ethnobotaniste. Sa documentation est trop souvent fragmentaire et surtout il manque d'indications. Dans une lettre datée du 21 janvier 1942 il s'explique ainsi : « *s'il y a des erreurs, elles ne me sont pas imputables. J'avoue que je ne connais rien à ces questions et je compte beaucoup sur vous pour ne pas me laisser dire des blagues. [...] Je suis en train de reprendre une à une toutes vos observations en vue de nouvelles rédactions. Mais le travail fait, si désordonné qu'il paraisse, était nécessaire, car la fleur d'une maison est fonction des matériaux dont on dispose, c'est de cela qu'il fallait s'assurer au début. Le plan se précise du reste au fur et à mesure* »³⁹.

En effet, l'approche scientifique est visiblement difficile à établir. Dans une

³⁸ Lettre de Louis Hédin à Auguste Chevalier, datée du 5 février 1933, fonds Auguste Chevalier de la Bibliothèque centrale du Muséum national d'Histoire naturelle, Paris.

³⁹ Lettre de Louis Hédin à André Georges Haudricourt, datée du 21 janvier 1941, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

lettre datée du 22 mars 1942, Hédin indique encore que « *pour les thèses développées dans votre dernière lettre, après lecture de C. Jullian, de Rambaud, je pense que pour nous aussi il est possible de présenter une hypothèse fondée sur la considération du centre d'origine des plantes cultivées mais que malgré tout, il ne s'agira que d'une interprétation* »⁴⁰. Le problème de l'origine des légumes est clairement posé page 146. Le paragraphe ici intitulé « Autres arbres à fruits et Palmiers » s'occupe en effet à distinguer toute une gamme de fruits originaires de l'Asie méridionale et de l'Océanie. Il s'agit de trouver le centre d'origine de chaque plante : bananier, palmier, cocotier et d'éviter les confusions entre les parcours respectifs de chaque variété.

Toutefois, un point de divergence apparaît ici entre les deux hommes. Si Louis Hédin souhaite que l'ouvrage soit une œuvre de vulgarisation scientifique, Haudricourt ne se préoccupe pas de ce type de considérations. Dans une lettre datée du 15 avril 1935, Haudricourt explique à son professeur Marcel Mauss qu'il souhaite contribuer à la diffusion de la génétique mendélienne en France, « *mais s'il y a là une œuvre de vulgarisation qui s'impose, je ne peux pas m'y spécialiser* ». Le 29 juillet 1942, Louis Hédin donne son opinion sur le Chapitre I de l'ouvrage « *votre chapitre I est vraiment bien réussi : enchaînement didactique. Peut être un peu difficile encore, mais comment faire autrement pour l'exposition de quelque chose qui n'est pas facile?* »⁴¹.

Si le chercheur rouennais ne partageait pas toujours les vues d'Haudricourt –il le traite de déterministe et les deux hommes ne s'entendent pas sur les questions religieuses, reste qu'il se faisait une joie de participer à cette œuvre d'ethnobotanique. L'engouement de celui qui se fera connaître plus tard pour ses travaux sur les prairies est en effet palpable. Le 21 octobre 1942, il explicite ainsi sa

⁴⁰ Lettre de Louis Hédin à André Georges Haudricourt, du 22 mars 1942, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

⁴¹ Lettre de Louis Hédin à André Georges Haudricourt, du 29 juillet 1942, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

considération pour leur partenariat : « *je suis enchanté de notre collaboration: 1) parce qu'elle est fructueuse, 2) parce qu'elle associe deux tempéraments très différents : l'un sceptique, calme, très maître de lui, l'autre très emballé, aussi peu logique que possible, mais avec le souci de contributions équilibrées* »⁴².

Les deux amis, c'est ainsi qu'ils se nomment dans leurs échanges épistolaires, entretiendront jusqu'à la mort de Louis Hédin une foisonnante correspondance. Dans une lettre datée du 10 avril 1943, tandis que le livre alors chez l'imprimeur ne tardera pas à être publié, Hédin s'entretient des questions pratiques et refuse de se voir attribuer un salaire. Inquiet de l'avancement de la publication du livre, il redoute en revanche un « *accrochage* » avec l'éditeur qui pourrait compromettre l'impression de leur œuvre, de leur « *fil* »⁴³.

Indéniablement, les deux hommes ont beaucoup appris de cette collaboration. Louis Hédin n'est pas seulement le greffier d'Haudricourt, les recherches qu'il effectue pour la rédaction de l'ouvrage l'introduisent à des questions nouvelles. Par exemple, il faut noter l'importance accordée à la carotte légume dans l'ouvrage (voir pages 81, 98, 139, 146, 196). Or la carotte va devenir un fourrage (page 196) ; et l'on sait à quel point ce phénomène a retenu l'attention de Louis Hédin qui fera des cultures fourragères son sujet central de recherches.

Les deux chercheurs ne publieront par la suite qu'un seul article ensemble : il s'agit d'un inventaire bibliographique sur l'histoire des plantes cultivées paru en 1953 dans le numéro 373-374 de *la Revue Internationale de Botanique Appliquée*. Toutefois, deux orientations disciplinaires vont émerger de ce contexte. Tandis qu'André-Georges Haudricourt va tâcher de construire une relation originale entre agronomie et sciences humaines, Louis Hédin poursuivra ses recherches sur les

⁴² Lettre de Louis Hédin à André Georges Haudricourt, du 21 octobre 1942, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

⁴³ Lettre de Louis Hédin à André Georges Haudricourt, du 10 avril 1943, Fonds Haudricourt, Archives inédites, IMEC, Caen.

prairies et les plantes fourragères. Il va alors participer aux premières phases de recherche sur la prairie entamées par l'Institut National de Recherche Agronomique (INRA). Avant la révolution fourragère prônée par René Dumont, l'écologie de la prairie permanente proposée par Louis Hédin et son disciple Kerguelen vont en effet être à la base des représentations de la prairie.

Ainsi, si les deux hommes vont par la suite emprunter des parcours différents, reste que leur collaboration a permis de développer en France une discipline nouvelle : l'ethnobotanique. Dans la notice bibliographique qu'il rédige pour l'INRA, Louis Hédin amende la liste de ses travaux d'une petite note manuscrite. Il y explicite sa contribution en matière d'ethnobotanique :

« Vers la fin du siècle, des botanistes américains ont donné le nom d' « Ethnobotany » à des recherches sur l'usage des plantes cultivées ou non par des Indiens dont ils étudiaient les civilisations.

L'œuvre du professeur Auguste Chevalier dans nos territoires d'Outre mer est en grande partie une œuvre d'ethnobotaniste et moi-même, au Cameroun et en Côte d'Ivoire, j'ai apporté ma contribution à de telles recherches.

Avec A-G. Haudricourt, j'ai défini les objectifs de l'Ethnobotanique dans l'ouvrage cité ci-dessous.

Dans le cadre de notre pays, mes recherches se bornent à l'étude de l'histoire de l'introduction des plantes cultivées, de leur origine géographique, des conditions de leur adaptation : L'homme et les plantes cultivées. »⁴⁴

⁴⁴ Notice sur les titres et travaux scientifiques de Louis Hédin, *Dossier de carrière*, Archives Nationales de l'INRA, site de Fontainebleau,.

C) Présentation de l'ouvrage

Ce livre, véritable manuel de génétique botanique, va avoir pour enjeu essentiel de retranscrire les théories innovantes élaborées par N. I. Vavilov à Leningrad.

Le premier chapitre reprend à cet effet les principes et les concepts à la base de la génétique, science balbutiante en France. En introduisant des notions comme le chromosome, le gène, l'allèle, André-Georges Haudricourt et Louis Hédin mettent à la disposition de leurs lecteurs les outils et les clés analytiques qui leur permettront de saisir toute la portée des évolutions apportées par la théorie des centres d'origine.

Explicitée dans le chapitre deux, cette théorie, l'une des plus connues du généticien N. I. Vavilov, a pour enjeu de substituer à la classification linnéenne des espèces une taxinomie dynamique où les notions de centres d'origine et de centres de dispersion mettent en relief une géographie botanique en perpétuel mouvement. En introduisant des botaniques inédites, telles que celle relative à la domestication des plantes sauvages, N. I. Vavilov actualise la discipline et introduit également un principe nouveau : celui de la biodiversité du cultivée. Une biodiversité qui se voit menacée d'érosion face aux différents processus de sélection (naturelle et humaine) qui amenuisent la richesse des ressources génétiques du vivant végétal (qu'il soit conçu comme un stock ou comme un conservatoire culturel).

Amendée d'un chapitre à portée ethnologique, cette partie consacrée à Vavilov va prendre une dimension plus réflexive avec le chapitre 3. En revenant sur le problème de l'origine de l'agriculture, qui met en jeu des rituels, des concepts empruntés à la religion mais également toute l'histoire relative à la découverte du feu, Haudricourt et Hédin ajoutent une perspective disciplinaire à leur ouvrage. Manuel de botanique, précis de génétique mais également étude ethnologique, *L'Homme et les plantes cultivées* s'inscrit déjà dans la dimension toute spéciale attachée à la discipline qu'il entend fonder : l'interdisciplinarité.

Les chapitres 4, 5 et 6 vont proposer l'application des théories génétiques et ethnologiques explicitées dans les chapitres précédents à la question des plantes cultivées. En s'intéressant, continent par continent, siècle par siècle, à l'origine des végétaux et à leur dispersion, les auteurs répondent à leur problématique initiale : celle consistant à analyser la relation réciproque qui lie les hommes et les plantes cultivées.

En problématisant les taxinomies botaniques, en sollicitant la participation d'ethnobotanistes curieux, nos deux auteurs proposent une définition de l'ethnobotanique. Les trois articles publiés par André-Georges Haudricourt en 1962 (*Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui*), 1964 (*Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans*) et 1986 (*Mythologie de l'écologie*) donneront à cette intuition une formulation à la hauteur de l'ambition qui sied à la publication de cet ouvrage.

En proposant une réactualisation des problématiques ethnobotaniques formulées par André-Georges Haudricourt dans ces articles, je tâcherai dans les chapitres 4 et 5 de mon mémoire de mettre en relief l'acuité intellectuelle de ces propositions.

II) Analyse épistémologique

En 1987 était publiée aux Editions Métailié une nouvelle version de *L'Homme et les plantes cultivées*. La quatrième de couverture présentait ainsi l'ouvrage « à la croisée de la botanique, de la biologie et de l'ethnologie, L'homme et les plantes cultivées, qui fonda l'ethnobotanique il y a plus de quarante ans, n'a, en France, pas d'égal à ce jour. »

Cette présentation élogieuse remplit certes sa fonction primaire, celle d'incitation à l'achat. Pour autant, peut-on dire que cette apologie de l'ouvrage répète les critiques recensées dans les revues scientifiques ?

A) Etude des comptes rendus de l'ouvrage

La Pensée, revue du rationalisme moderne, est fondée en 1939 par la maison d'édition du Parti communiste français. Trois premiers cahiers parurent en 1939 –la revue est publiée à raison d'un numéro tous les trois mois. Puis, avec la guerre, *La Pensée* parut clandestinement sous le titre *La Pensée libre*. Plusieurs de ses rédacteurs paieront de leur vie leur engagement. *La Pensée* reparait ensuite après la guerre, sans interruption jusqu'à aujourd'hui.

En 1945, dans le deuxième numéro de la nouvelle série de la revue, un article relatif au livre de nos deux chercheurs était publié. Sur trois pages, le botaniste Jean-François Leroy s'attache à résumer l'ouvrage auquel il reconnaît une haute valeur scientifique. Tout comme le faisait dans la préface du livre son maître le Professeur Auguste Chevalier, Jean-François Leroy s'accorde à dire que cet ouvrage, semblable à aucun autre, sait habilement utiliser les avancées scientifiques pour proposer une analyse biogéographique efficace. « *Bien que la part de l'hypothèse soit encore immense et que les obstacles, les lacunes et les déceptions soient multiples, nous pouvons, dès à présent, reconstituer de façon vraisemblable l'évolution au cours de*

laquelle s'est monté ce délicat équilibre biologique que réalisent l'homme et les plantes cultivées »⁴⁵.

Jean-François Leroy retrace ainsi le programme de l'ouvrage et s'intéresse plus spécialement au chapitre trois relatif à la question de la naissance de l'agriculture. Si « *l'agriculture s'est développée là où l'homme avait à sa disposition certaines plantes de multiplication faciles et avantageuses* »⁴⁶, c'est en effet une étude des civilisations, de leurs légendes agraires et de leurs outils, qui permet de comprendre pourquoi certains peuples sont passés du stade de la cueillette au stade de la culture. Reprenant la distinction établie par N. I. Vavilov, l'ouvrage distingue alors les cultures primaires (blé, orge, maïs, soja, lin, coton) et les cultures secondaires, issues de la domestication des mauvaises herbes. C'est ici qu'intervient donc la sélection humaine des plantes qui vient se superposer à la sélection naturelle et qui pourra expliquer l'origine des plantes cultivées.

Si le botaniste s'accorde avec Haudricourt et Hédin pour intégrer l'apport du généticien russe au problème de la naissance de l'agriculture, il va proposer une actualisation de la partie de l'ouvrage intitulée « *L'extension des races humaines et la propagation de leurs plantes cultivées* ». L'enjeu de ce chapitre est de revenir sur la réciproque liée au développement de l'agriculture. Lorsque les hommes arrivent à dompter les plantes, ces dernières vont conférer aux peuples qui les cultivent des possibilités d'extension majeure. En effet, « *l'abondance de leur alimentation [celle des hommes] conditionne la densité des groupements humains qui vivent sur un sol donné* »⁴⁷. Il existerait ainsi une corrélation entre la vitalité d'une population et ses ressources agricoles. Mais en 1945, à l'aube des Trente Glorieuses et du baby boom qui leurs sont associées, Jean-François Leroy tempore : « *si les peuples agricoles les mieux nourris ont à une certaine étape de l'évolution submergé les peuples non-*

⁴⁵ LEROY, J-F., Compte rendu d'ouvrage publié dans la revue *La Pensée, Revue du rationalisme moderne*, janvier-février-mars 1945.

⁴⁶ HAUDRICOURT, A-G., HEDIN, L., *L'homme et les plantes cultivées*, Gallimard, 1943.

⁴⁷ *Ibid.*

agriculteurs, plus tard l'avènement de l'industrie a créé des conditions différentes : ce sont à l'époque moderne les peuples industriels qui submergent les autres »⁴⁸.

Les trois derniers chapitres, moins énigmatiques et plus concrets, proposent un inventaire des plantes cultivées sur lequel Jean-François Leroy ne s'étend pas. Cette « *galerie de science enchantée* » mérite toutefois d'être parcourue par un lecteur qui est pour le moins incité à lire cet ouvrage élogieusement résumé. Jean-François Leroy reproduit donc les commentaires de son oncle Auguste Chevalier qui recommandait dans sa préface la lecture d'un livre « *qui ne ressemble à aucun autre* » et qui a vocation à apprendre « *beaucoup de choses neuves à ceux qui le liront* »⁴⁹.

Ce compte rendu plutôt flatteur reste malgré tout assez isolé. Il n'est pas non plus anodin de relever qu'il est publié dans *La Pensée*, revue à laquelle la Commission scientifique du Cercle de la Russie neuve est associée. Bien que peu présent physiquement aux réunions de la Commission Scientifique du Cercle, André-Georges Haudricourt était considéré comme un membre à part entière du groupe.

Il semblerait ainsi que la parution de l'ouvrage n'ait pas eu l'écho auquel pouvait rêver Haudricourt lorsqu'il se promettait en 1935 d'écrire un chef d'œuvre. Il est probable que le contexte n'a pas aidé à diffuser un ouvrage dont les considérations pouvaient sembler assez éloignées de celles d'un pays occupé. Il est d'ailleurs notable que dans plusieurs articles relatifs à l'ouvrage il soit fait état d'une publication en 1944 et non en 1943. Ainsi, tandis qu'Haudricourt faisait miroiter à sa mère une traduction dans plusieurs langues, la gloire et la richesse, il confesse dans *Les pieds sur terre* « *que ce n'était pas cela qui pouvait me faire vivre* »⁵⁰.

Dans le seul article écrit par Haudricourt et Hédin suite à la parution de *L'Homme et les plantes cultivées*, les deux auteurs reviennent ainsi sur leur ouvrage :

⁴⁸ LEROY, J-F., Compte rendu d'ouvrage publié dans la revue *La Pensée, Revue du rationalisme moderne*, janvier-février-mars 1945.

⁴⁹ CHEVALIER, A., Préface de l'ouvrage rédigé par HAUDRICOURT, A-G., HEDIN, L., *L'homme et les plantes cultivées*, Gallimard, 1943.

⁵⁰ DIBIE, P., HAUDRICOURT, A., G., *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, 1987, Paris.

« Dans un livre paru en 1944, aujourd'hui épuisé, nous avons tenté de montrer les principaux développements de cette partie de l'ethnobotanique qui se réfère aux plantes cultivées. »⁵¹

Cet article constitue une notice bibliographique des principaux ouvrages publiés à l'époque sur l'histoire des plantes cultivées. Il est intéressant de constater que si les deux auteurs reconnaissent volontiers que les travaux sur le sujet ont été nombreux depuis la parution de leur propre livre, les chercheurs mentionnés, à l'exception du professeur Auguste Chevalier, sont tous d'origine américaine ou anglaise. Ainsi d'Edgar Anderson et de son livre *Plants, Man and Life* publié en 1952. À signaler toutefois que si Haudricourt et Hédin citent les travaux du botaniste américain, *L'homme et les plantes cultivées* des deux français n'apparaît pas dans les « suggesting readings » proposées dans l'ouvrage d'Anderson.

De plus, le compte rendu élogieux publié dans la revue *La Pensée* peut être nuancé par la lecture de notes de lectures plus critiques à l'égard de l'ouvrage de nos deux agronomes. Le compte rendu paru en 1945 dans *Le journal de la Société des Océanistes* relève en effet plusieurs manques qui nuisent selon le contributeur à la qualité de l'ouvrage. L'histoire des agrumes, du bananier, du cocotier, des arbres à fibres dans le Pacifique et plus largement l'étude des plantes médicinales seraient ainsi négligées dans l'ouvrage. « Ainsi que les auteurs nous préviennent d'ailleurs, l'ouvrage pose plus de problèmes qu'il n'en résout et un de ses principaux mérites sera probablement de susciter de nouvelles et patientes investigations de la part des hommes de sciences, investigations qui aideront à combler beaucoup de grandes lacunes de notre savoir »⁵².

⁵¹ HAUDRICOURT, A.-G., HEDIN, « Recherches récentes sur l'histoire des plantes cultivées », *Revue internationale de Botanique appliquée*, n°373-374, 1953.

⁵² FRANCK, A., compte rendu d'ouvrage publié dans le *Journal de la société des Océanistes*, volume 1, 1945.

Mais alors comment expliquer ce faible retentissement ? Si l'ouvrage n'avait pas l'envergure d'un livre de vulgarisation, n'aurait-il pu, de par sa pertinence scientifique, intéresser les universitaires et agronomes français ? Sans doute le contexte historique -reconstruction du pays et Trente Glorieuse- ne laissait pas de place à une problématique ethnologique qui n'encourageait pas le processus de mécanisation agricole. En outre, rapidement après la publication de l'ouvrage, André-Georges Haudricourt recentrera ses recherches sur les questions linguistiques et quittera le laboratoire d'Auguste Chevalier. Si en 1953 le livre était apparemment épuisé, reste que le faible écho provoqué par sa sortie ne permit pas l'immédiate investigation du champ de recherche élaboré dans l'ouvrage.

En 1987, le livre était toutefois réédité aux Editions Métailié. Deux traductions suivirent : une version italienne et japonaise. Tronquée de la préface d'Auguste Chevalier, la nouvelle parution proposait un exorde de Michel Chauvet. L'ethnobotaniste revenait ainsi sur la première édition de l'ouvrage :

« A sa parution en 1943, l'ouvrage d'André-Georges Haudricourt et Louis Hédin L'homme et les plantes cultivées présentait pour la première fois en France les fondements de l'ethnobotanique. [...] Plus de quarante ans après, L'homme et les plantes cultivées garde tout son intérêt ».

Dix ans plus tard, Michel Chauvet préfaça *L'origine des plantes cultivées* de de Candolle pour une collection de poche proposée par les Editions Diderot Multimédia. Revenant sur l'évolution des idées botanistes au XXe siècle, il reconnaissait à nouveau l'œuvre fondatrice des deux chercheurs français « *les idées de Vavilov ont été popularisées en France par Haudricourt et Hédin dans une synthèse qui a fondé l'ethnobotanique française* »⁵³.

⁵³ CHAUVET, M., Préface pour l'œuvre rédigée par de Candolle *L'origine des plantes cultivées*, Editions Diderot Multimédia, 1998.

Dès lors, s'il faut nuancer le retentissement provoqué par la publication en 1943 de *L'homme et les plantes cultivées*, reste que l'introduction de la théorie des centres d'origine et l'adjonction d'une perspective ethnologique impriment à l'ouvrage une dimension disciplinaire nouvelle.

B) La création d'une nouvelle discipline : l'ethnobotanique

L'œuvre d'André-Georges Haudricourt et de Louis Hédin pourrait dans un premier temps être considérée comme une poursuite du travail botanique entamé par Alphonse Pyrame de Candolle soixante plus tôt dans son *Origine des plantes cultivées* (1883). Si Haudricourt s'intéresse à l'ethnologie de Marcel Mauss, sa pluridisciplinarité ne doit pas faire oublier son bagage initial : Haudricourt et Hédin sont avant tout des diplômés de l'Institut National Agronomique. Lorsqu'André-Georges Haudricourt rejoint le CNRS en 1939, c'est d'abord comme étant rattaché à la section botanique.

En outre, lorsque l'on tente de dresser un parallèle entre les deux ouvrages, à certains niveaux, les accointances sont frappantes.

Candolle relève deux types de démarches scientifiques dans son approche : un volet naturaliste et un volet historique. Détaillant leur entreprise, Haudricourt et Hédin estiment également qu'il y a deux méthodes à prendre en compte : d'une part l'étude botanique, d'autre part l'orientation ethnologique.

Chacun de nos auteurs prend alors le soin d'explicitier l'origine de leurs sources et les différents aspects de leur travail. Haudricourt et Hédin estiment que trois axes compilent leur protocole : sources bibliographiques, documents archéologiques et collections de plantes vivantes. De la même façon, Alphonse Pyrame de Candolle distingue les outils botaniques des clés archéologiques et paléontologiques avant d'aborder les méthodes historiques et linguistiques. Si les documents archéologiques et les herbiers mentionnés par Haudricourt et Hédin renvoient directement aux deux premières démarches explicitées par de Candolle, les deux dernières sont pour ainsi dire réunies dans l'intitulé « sources bibliographiques ». Les deux agronomes notent ainsi « *qu'il est temps que les langues mortes ou vivantes aient leur dictionnaire historique, permettant de suivre, à travers les siècles et les civilisations, l'évolution*

des désignations d'un objet, d'une plante par exemple »⁵⁴.

Ce parallélisme est encore plus explicite lorsque l'on compare le paragraphe 5 du Chapitre II intitulé « Linguistique » de *L'origine des plantes cultivées* de Candolle avec le chapitre « Les sources de l'étude historique des plantes cultivées » de *L'Homme et les plantes cultivées*. Dans cet extrait, Haudricourt et Hédin expliquent que « *nous devons faire également une large place aux noms des plantes dans toutes les langues, même dans celles qui n'ont pas de littérature ancienne. Mais ces documents linguistiques ne peuvent pas être utilisés sans précaution. [...] Ainsi, la céréale la plus courante prend le nom qui désigne la Céréale en général ; par exemple, Blé a remplacé Froment, Frumentum a été employé au lieu de Triticum, alors qu'il s'agit toujours de la même plante* »⁵⁵. En se référant aux mêmes méthodes, de Candolle indique que « *les noms vulgaires de plantes cultivées sont ordinairement très connus et peuvent donner des explications sur l'histoire d'une espèce, mais il n'est pas sans exemple qu'ils soient absurdes, basés sur des erreurs, vagues et contestables, ce qui oblige à user d'une certaine prudence dans leur emploi. [...] Par exemple blé peut signifier ou plusieurs espèces du genre Triticum, et même de plantes nutritives très différentes (maïs et blés), ou telles espèces de blé en particulier* »⁵⁶.

Si Haudricourt et Hédin s'inscrivent dans l'héritage du botaniste suisse, ils ne se contentent pas d'en actualiser l'œuvre. Auguste Chevalier relève dans sa préface l'élément qui place *L'homme et les plantes cultivées* dans une perspective singulière : « *lorsque Alphonse de Candolle publia en 1883 son livre Origine des Plantes cultivées, la terre était loin d'avoir été explorée dans son ensemble au point de vue botanique et les sciences agronomiques étaient encore dans l'enfance* ». Dès lors, en popularisant les idées de N. I. Vavilov, *L'homme et les plantes cultivées* propose une vision plus précise de l'origine exacte des espèces.

⁵⁴ HAUDRICOURT, A-G., HEDIN, L., *L'homme et les plantes cultivées*, Collection P. Deffontaines, Paris, Librairie Gallimard, 1943.

⁵⁵ *Ibid.*

⁵⁶ DE CANDOLLE, A., P., *L'origine des plantes cultivées*, Paris, F. Alcan, 1886.

Pour le sinologue et ethnobiologiste Georges Métailié, ethnobotanique et génétique sont étroitement liées. « *L'enquête ethnobotanique –quand elle est possible- est une étape utile et souvent nécessaire dans le domaine de recherche des ressources génétiques. A l'inverse un ethnobotaniste travaillant sur l'histoire des plantes cultivées par exemple, ne peut que s'appuyer aussi sur les résultats des recherches des généticiens* »⁵⁷.

Le premier chapitre de *L'homme et les plantes cultivées*, « Origine et répartition des variétés », véritable résumé à l'objectif didactique, introduit ainsi des notions essentielles : chromosome, gène, différence héréditaire, caractère, mutation. En outre, au sein du chapitre II, dans le paragraphe intitulé « répartition des plantes cultivées », on retrouve la classification des différents centres d'origines distingués par N. I. Vavilov.

Dès lors, en introduisant la génétique et les théories de Vavilov dans la botanique française, Haudricourt et Hédin proposent une vision évoluée de celle élaborée par de Candolle en 1883. Pourtant, dans la préface qu'il écrit pour une réédition de *L'Origine des plantes cultivées* de 1998, Michel Chauvet considère que « *quand on relit l'Origine des plantes cultivées, on est frappé par le fait que Candolle ait su tirer des conclusions exactes sur l'origine de la plupart des espèces. On a bien sûr maintenant une vision beaucoup plus précise pour les espèces dont les relations génétiques ont été élucidées, mais les conclusions de Candolle restent souvent valables* »⁵⁸. Toutefois, Michel Chauvet considère que ce qui fait la particularité de l'étude botanique au XXe siècle c'est que « *de nos jours, on envisage la question de l'origine des plantes cultivées en terme de processus évolutif* »⁵⁹.

⁵⁷ METALIE, G., « Ethnobotanique et ressources génétiques : approches complémentaires du monde végétal », *Actes du colloque en hommage à Jean Pernès*, 1992.

⁵⁸ CHAUVET, M., Préface pour l'œuvre rédigée par de Candolle *L'origine des plantes cultivées*, Editions Diderot Multimédia, 1998.

⁵⁹ *Ibid.*

Cette botanique souple, cette étude adaptative de la flore et des variétés de plantes, fait référence à la perspective nouvelle introduite par Haudricourt et Hédin. Si la discipline évolue de par l'apport des considérations génétiques, elle est surtout amendée d'une dimension nouvelle : celle de la réciprocité. La première phrase de l'introduction de *L'Homme et les plantes cultivées* explique ainsi que « *c'est un fait bien connu que la plupart de nos plantes cultivées ne se maintiennent pas en dehors des cultures lorsque celles-ci sont abandonnées. [...] Mais, par ailleurs, parallèlement à l'effort soutenu de l'Homme pour augmenter ses ressources végétales, on reconnaît à tout moment de l'évolution humaine le rôle prépondérant qu'ont joué les plantes cultivées dans ce développement, en permettant à l'homme, soit d'élever son niveau de vie, soit d'accroître ses possibilités d'extension* »⁶⁰.

Il s'agit dès lors de poser un regard nouveau sur les végétaux. D'une étude scientifique de la plante, on passe à une analyse évolutive qui intègre l'ensemble des caractères sociaux et culturels des groupes humains qui les ont domestiqués. Les plantes aujourd'hui cultivées n'étaient pas au départ nécessairement remarquables. Pour Jean-François Leroy, « *ce sont leur relation avec l'Homme, les manipulations et les transports qu'il leur a fait subir, le regroupement d'espèces habituellement sans contact sur une même superficie cultivée exigüe qui les ont rendu variables ; variabilité qui, à son tour, permet la sélection des formes remarquables* »⁶¹.

Il ne convient donc plus de dresser un inventaire taxinomique des plantes cultivées. Le profil du végétal, s'il n'est pas relié à un usage, est dépourvu d'intérêt. D'autant que les usages tirés d'une même plante ont pu varier considérablement au cours de l'histoire. On peut citer des exemples qui relèvent de l'histoire récente : la betterave, d'abord cultivée comme plante alimentaire, potagère, devint une plante industrielle pour la production du sucre à l'époque napoléonienne en France, après que le blocus anglais ait rendu impossible l'importation du sucre de canne.

⁶⁰ HAUDRICOURT, A-G., HEDIN, L., *L'homme et les plantes cultivées*, Gallimard, 1943.

⁶¹ LEROY, J-F. cité par BOITEAU, P., dans « L'ETHNOBOTANIQUE : Vue nouvelles sur l'origine de l'Agriculture », *La Pensée*, juin 1971, numéro 157.

Ainsi, c'est la volonté de s'intéresser à un processus bilatéral qui attache à l'œuvre de nos deux chercheurs une dimension toute moderne. L'étude du déroulement simultané de l'histoire des plantes cultivées et de celle de l'homme depuis l'invention de l'agriculture doit désormais constituer le champ de recherche d'une génération nouvelle « *d'ethno-botanistes, dont nous espérons avoir suscité la vocation* »⁶². Les deux chercheurs appellent de leurs vœux l'éveil d'une science dont l'enjeu serait l'étude du « *double aspect botanique et ethnologique des plantes utiles* »⁶³.

Cette mention du terme ethnobotanique, qui n'intervient que dans la conclusion de l'ouvrage, inspire donc la fondation d'une discipline nouvelle. Reste à signaler qu'il était fait une première mention du terme en français dans une œuvre publiée en 1942 par l'écrivain botaniste d'Haïti Jacques Roumain : *Contribution à l'étude de l'ethnobotanique précolombienne des grandes Antilles*.

En réalité, le terme *ethno-botany* est né sous la plume du professeur américain J.W. Harshberger, botaniste et agro-botaniste, dans un article publié par le *Philadelphia Evening Telegram* le 5 décembre 1895. Cet article rendait compte d'une conférence prononcée par J.W. Harshberger à l'Association Archéologique de l'Université locale. Le professeur définit la discipline comme la science de l'usage des plantes par les peuples aborigènes. Cette définition est à l'image du parti pris impérialiste de l'époque : il s'agit de s'intéresser aux usages des plantes formulés par les indigènes dans une perspective purement économique. En effet, en apprenant à utiliser les plantes utiles à la façon des sociétés traditionnelles, le professeur J.W. Harshberger entend les valoriser commercialement dans les pays développés.

Dès lors, en problématisant la tradition botanique héritée du XIXe siècle, *L'Homme et les plantes cultivées* va proposer en 1943 une discipline nouvelle. En s'intéressant pour la première fois à la manière dont les peuples interprètent et

⁶² HAUDRICOURT, A-G., HEDIN, L., *L'homme et les plantes cultivées*, Gallimard, 1943.

⁶³ *Ibid.*

traitent leur utilisation des plantes, l'ouvrage d'André-Georges Haudricourt et de Louis Hédin constitue bel et bien le premier d'un champ scientifique, dans ce domaine, qui fait de l'interdisciplinarité et de la réciprocité sa perspective centrale.

En 1944, William Benjamin Casteret proposait l'intégration de la « *discipline interdisciplinaire* »⁶⁴ dans le champ plus vaste de l'ethnobiologie. Une association qui permettra peu à peu l'institutionnalisation de l'ethnobotanique, processus consacré en 1957 lorsque le laboratoire de botanique appliquée du Muséum National d'Histoire Naturelle prit le nom de laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie. Roland Portères (1906-1974), créateur du laboratoire, est ainsi celui qui institue l'ethnobotanique en France. Ce faisant, Portères suivait les auteurs américains qui ouvrirent la voie et définirent le domaine.

En 1916, l'américain Wilfred Williams Robbins participait à l'institutionnalisation de la discipline en introduisait des notions théoriques et méthodologiques nouvelles. Il s'agissait de montrer que l'ethnobotanique est une science qui va au-delà de la simple collecte de plantes ; elle est la discipline propre à expliciter la compréhension profonde de la vie végétale et les relations des hommes avec les plantes telles que perçues par les peuples autochtones.

En 1930, Melvin R. Gilmore crée le Laboratoire d'Ethnobotanique de l'Université du Michigan dont le but initial était d'assurer les identifications botaniques, dans leur répartition et leurs usages économiques. En 1939, Vestal et Schultes ont tenté, sans succès, de faire admettre que le terme de Botanique Economique serait préférable à l'appellation d'Ethnobotanique. Les deux chercheurs considéraient en effet que les ethnobotanistes américains n'avaient jusqu'à maintenant eu en vue que les plantes utilisées par les indigènes tandis que le vocable

⁶⁴ BARRAU, J., « Plantes et comportements des hommes qui les cultivent : l'œuvre ethnobiologique d'André Haudricourt », *La Pensée : revue du rationalisme moderne*, 1973, numéro 171.

Botanique Economique pourrait plus largement recouvrir l'usage des plantes par l'ensemble des peuples.

Il est certain que l'ethnobotanique américaine s'est longtemps satisfaite d'une étude des plantes utilisées par les seuls peuples primitifs. Sous l'impulsion de Volney Jones, elle a toutefois pu élargir ses vues et ses activités. En 1941, Volney Jones publie *La nature et le but de l'ethnobotanique* et propose une définition supplémentaire du champ. Pour l'américain, l'ethnobotanique « *porte exclusivement sur l'interrelation de l'homme primitif et des plantes et prend pour seul but l'illumination de ce contact* ». S'il restreint encore le champ d'étude aux peuples primitifs, Jones propose toutefois par le terme « d'interrelation » d'intégrer la philosophie mythologique, le folklore, la religion à la simple notion de plantes utiles.

Enfin, en 1950, Georges Peter Murdock considère l'ethnobotanique comme une des catégories de l'ethnoscience ou « folk science ». En ce sens, elle devient un ensemble d'idées mises en modèle, de notions et d'attitudes qu'un groupe humain définit vis-à-vis de l'ensemble de l'environnement végétal.

Depuis Harshberger, la définition de l'ethnobotanique a donc évolué avec la formation du champ. En 1978, Richard Ford, écrivait que « *l'ethnobotanique est l'étude des interrelations directes entre les humains et les plantes* »⁶⁵. La suppression du mot primitif devait permettre l'expansion du champ d'étude. En reformulant ainsi la discipline, Richard Ford donnait naissance à un nouveau courant, intitulé ethnobotanique de la « nouvelle synthèse ». Ce vocable traduit l'influence de différentes méthodes et théories, s'appuyant souvent sur plusieurs disciplines dont la linguistique, la pharmacologie, la musicologie, l'architecture, la biologie de conservation et bien d'autres, selon les questions posées par l'étude.

⁶⁵ FORD, R.I., "Ethnobotany: historical diversity and synthesis", in: *The nature and status of ethnobotany*, Museum of Anthropology, University of Michigan, 1978.

CHAPITRE 3 : L'HERITAGE D'HAUDRICOURT ET D'HEDIN

En 1943, *L'homme et les plantes cultivées* fournit la trame disciplinaire d'une science dont les prémices sont à rattacher à la naissance de l'humanité et dont les premières mentions sont relevées aux Etats-Unis à la fin du XIXe siècle.

I) L'ethnobotanique de 1943 à nos jours

Mais si l'ouvrage promet la naissance d'une discipline nouvelle, quel héritage a-t-il laissé dans les discours et les pratiques scientifiques formulés sur l'ethnobotanique après 1943 ?

A) Les discussions scientifiques sur les ressources génétiques et la maigreur des interrogations culturelles pendant les Trente Glorieuses

En 1944, Haudricourt publie un article intitulé *La répartition variétale des espèces en expansion récentes* destiné à diffuser la théorie de N. I. Vavilov relative à la détermination des centres d'origines. Pourtant, la plupart de ses publications porteront désormais sur des questions linguistiques. Dans *Les pieds sur terre*, Haudricourt confie à Pascal Dibie que les méthodes d'Auguste Chevalier et le manque de moyens mis à la disposition des chercheurs du Muséum le résignent à abandonner les questions botaniques. En effet, alors que Marcel Cohen initie l'agronome aux questions linguistiques, Haudricourt se hérissé face aux incohérences du Muséum : « *travailler uniquement sur herbiers, des plantes sèches, alors que l'on s'occupe de plantes cultivées était aberrant ! J'avais appris en génétique et au cours de ma mission en URSS chez Vavilov qu'il fallait prendre des plantes vivantes si on voulait les étudier, les croiser, les cultiver deux ou trois années. Sur des plantes mortes, il était impossible de constater quoi que ce soit* »⁶⁶. Dès lors, tandis qu'il s'est

⁶⁶ DIBIE, P., HAUDRICOURT, A., G., *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, 1987, Paris.

« linguistisé » grâce à la bibliothèque de son ami Marcel Cohen pendant les quatre années qu'a duré la guerre, il décide à la libération « *que faire de la botanique dans ces conditions ne servait pas à grand-chose alors que la linguistique [l']intéressait* »⁶⁷.

Ainsi, à l'orée des Trente Glorieuses, les interrogations culturelles sur le patrimoine végétal sont relativement minces. C'est d'avantage la génétique mendélienne et la controverse Vavilov/Lyssenko qui va susciter la critique. Suite à la publication en 1948 dans la revue *Europe* de l'article prolyssenkiste d'Aragon, les scientifiques français vont être interpellés par la situation de la science en Union Soviétique et vont apprendre à reconsidérer les théories de Vavilov. L'article d'Auguste Chevalier publié en 1949 dans la *Revue Internationale de Botanique appliquée* ouvre la voie à la remise en cause des positions lyssenkistes.

En avril 1949, la revue *Europe* propose une chronique de Paul-Henri Paillou bien plus mitigée sur le sujet « *il est trop tôt pour se prononcer en faveur de Mendel ou de Lyssenko. Il convient d'attendre les vérifications pour savoir si l'expérience du savant soviétique a été correctement conduite. Quelles que soient nos convictions philosophiques, nous n'avons pas le droit en la matière de prendre parti contre Mendel parce qu'il était moine ni contre Lyssenko parce qu'il est communiste. Devant un si grave problème scientifique, l'homme doit imposer silence à ses passions* »⁶⁸. En effet, cinq ans après la bataille de Leningrad, l'URSS jouit encore d'un grand prestige. De plus, il est certain que les informations manquent aux scientifiques. Dès lors, sans être acquis au lyssenkisme, c'est un silence gêné qui prévaut. La première publication dénonçant sans nuance la fraude lyssenkiste n'est éditée qu'en 1958. Dans *Science fausse et fausse science*, le biologiste Jean Rostand constate que ce débat doctrinal aura débouché sur une répudiation bien tardive des héros de la science populaire soviétique.

Si la prudence est de mise dans le discours sur la génétique, reste que la mort de N. I. Vavilov est connue à l'époque. Dans un article publié en 1948 dans *La*

⁶⁷ *Ibid.*

⁶⁸ PAILLOU, P-H, « Le coup de tonnerre de Lyssenko », *Europe*, 1949, numéro 19.

Pensée, Marcel Prenant confesse ainsi « *qu'il s'avère maintenant que N. I. Vavilov est mort depuis plusieurs années* »⁶⁹. Haudricourt, qui multiplie alors les articles sur la technologie culturelle, la phonologie diachronique et l'alphabet vietnamien ne se manifeste pas. Aucune publication, aucune prise de parole pour soutenir celui qui fut son directeur et maître n'est relevée. Reste que le chercheur, converti à la linguistique, vient de regagner le Vietnam. Le 7 avril 1948, Haudricourt embarque pour Hanoi où il s'apprête à effectuer une mission pour l'Ecole Française d'Extrême Orient. Ce voyage lui permet de développer son intérêt et son savoir de linguiste mais il est rapatrié en urgence en 1949. Dans une lettre qu'il adresse à Mariel Brunhes Delamarre le 16 mars 1949, il explique son état et s'étonne que son « *séjour en Enfer* » (en Extrême Orient) ait duré exactement le même nombre de mois que son « *séjour au Paradis* » (en URSS). En réalité il ne sera rapatrié en France qu'en septembre 1949, après un long séjour à l'Hôpital de Saigon.

Dès lors, la faiblesse des interrogations culturelles est à relier à un contexte singulier. Si le rayonnement de l'Union soviétique affaiblit la diffusion des théories de N. I. Vavilov, à la Libération les méthodes de travail pratiquées au Muséum et le manque de moyens mis à la disposition des laboratoires contraignent les botanistes à limiter leur recherche. Pourtant, il est notable de remarquer qu'à la même époque, l'ascension des phytogénéticiens aboutit à la création de l'Institut National de Recherche Agronomique (INRA).

En effet, en 1945, l'intervention de l'Etat n'épargne pas les activités agricoles. Il s'agit de redresser l'agriculture nationale qu'on voudrait au niveau de celle des Etats-Unis. Ce contexte d'urgence agricole va permettre la victoire des phytogénéticiens, qui, dirigés par Charles Crépin, organisent la création de l'INRA en 1946. Cette étape constitue l'aboutissement du processus de professionnalisation de la création variétale et d'expansion du marché des semences. Pendant vingt cinq ans, la génétique et l'amélioration des plantes constitueront la voie privilégiée de la

⁶⁹ PRENANT, M., « Un débat scientifique en Union Soviétique », *La Pensée*, numéro 21, 1958.

recherche agronomique. Nul doute que le succès des phytogénéticiens jouera un rôle dans l'accroissement spectaculaire de la production agricole propre à cette période de l'histoire. « *Après la domination de la chimie sur l'agronomie, voici donc venue celle de la génétique végétale, qui revendique bientôt la paternité de la moitié des progrès des rendements agricoles des Trente Glorieuses* »⁷⁰.

Ainsi, si à l'aube des Trente Glorieuses les publications portant sur les relations de l'homme avec la nature sont maigres, au même moment, la recherche agronomique se reconfigure autour d'une focale génétique qui va transformer les pratiques agricoles. Alors même que la mécanisation se met en place, il n'y a pas de place pour un regard ethnologique sur les pratiques agricoles et les relations hommes/plantes. L'intensification de la production, seul axe d'étude rentable, mobilise la recherche. Les travaux sur la prairie, manoeuvrés par Louis Hédin, se distinguent alors comme l'espace unique d'une recherche agricole prenant en compte la dimension ethnobotanique.

Si la recherche agronomique ne développe pas le champ ouvert par la publication de *L'Homme et les plantes cultivées*, les sciences humaines ne s'emparent pas non plus des problématiques proposées par la discipline en formation. Il faut dire qu'Haudricourt prend rapidement ses distances avec l'ethnobotanique en axant sa recherche sur les travaux de linguistiques auxquels le familiarise Marcel Cohen. C'est donc Roland Portères qui participera plus activement au développement de la discipline en France.

En 1954, Roland Portères, ingénieur agronome spécialiste des céréales, chef des services agricoles de la France d'Outre-mer, élu en 1948 professeur d'agronomie coloniale à la suite de Chevalier, transforme la *Revue de Botanique Appliquée* en *Journal d'agriculture tropicale et de botanique appliquée* (JATBA). Cette conversion

⁷⁰ BONNEUIL, C., THOMAS, F., *Gènes, pouvoirs et profits, Recherche publique et régimes de production des savoirs de Mendel aux OGM*, Editions Quae, Fondation pour le progrès de l'Homme, 2009.

scientifique accompagne la transformation qui va s'opérer dans le laboratoire, de la botanique appliquée à l'ethnobotanique. En effet, lors du congrès international de Botanique de 1954 qui a lieu à Paris, une section intitulée « ethno-botanique », dirigée par le directeur du Jardin botanique de Montréal Jacques Rousseau, est ouverte.

Deux ans plus tard, André-Georges Haudricourt annonce dans *Les cahiers rationalistes* la naissance d'une discipline nouvelle : *l'ethno-botanique*. Dans cet article, Haudricourt associe à une ethnobotanique statique et descriptive, consacrée à l'exploration des différents usages des plantes, une ethnobotanique dynamique et historique cherchant à « élucider le sens des migrations ou de la propagation de l'agriculture »⁷¹.

En 1961, Roland Portères publiera à son tour un article fondateur de l'institutionnalisation de la discipline. Dans le nouveau *JATBA* son article intitulé « L'ethnobotanique : place, objet, méthode, philosophie » dessine le projet d'une ethnobotanique à la française. En 1965, Haudricourt va alors faire alors la synthèse entre les deux démarches ethnobotanique et linguistique qui lui sont chères en fondant la Société d'Ethnozologie et d'Ethnobotanique (SEZEB) avec l'agronome Roland Portères et la linguiste Jacqueline M. C. Thomas. Roland Portères est celui qui, en 1963, transformera la chaire d'agronomie tropicale en chaire d'ethnobotanique : la première en Europe et l'une des premières dans le monde.

C'est à la même époque, en 1962, qu'Haudricourt publie l'un de ses plus fameux articles « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ». Edité dans la revue *L'Homme*, l'article sera traduit en anglais sept ans plus tard et intégré à l'œuvre publiée en 1988 *La Technologie sciences humaines*. Dans cet article, Haudricourt revient sur des considérations nées lors de son voyage en Extrême Orient. Il explique qu'en Occident la mentalité paternaliste se retrouve aussi bien dans l'esclavage pratiqué sous l'Antiquité que dans les pratiques des bergers qui

⁷¹ HAUDRICOURT, A-G., « Une discipline nouvelle : l'ethno-botanique », *Les Cahiers rationalistes*, numéro 158, 1956.

commandent et protègent leur troupeau dans une dialectique de maître à esclave. Cette relation à la nature traduit un rapport direct positif : l'homme intervient en permanence auprès de l'animal surdomestiqué. Face à cette civilisation paternaliste, la culture de l'igname en Nouvelle Calédonie est l'exemple d'un autre rapport à la nature : une relation indirecte négative. La culture du tubercule ne nécessite que peu d'interventions de l'homme. Dès lors, si l'action directe semble aboutir à l'artifice ; l'action indirecte apparaît comme un retour à la nature.

Cette préoccupation d'Haudricourt pour l'ethnozoologie traduit bien la démarche qu'il entame alors à cette époque : faire de l'ethnobiologie la discipline de l'interdisciplinarité. Une démarche qui se veut collective et dont le but ultime est de comprendre les relations des hommes entre eux, à partir des relations des hommes avec les plantes.

« Une question reste pour moi sans réponse : si c'était les autres êtres vivants qui avaient éduqué les hommes, si les chevaux leur avaient appris à courir, les grenouilles à nager, les plantes à patienter ? »⁷²

⁷² DIBIE, P., HAUDRICOURT, A., G., *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, 1987, Paris.

B) Le retour d'un regard ethnologique sur la biodiversité à partir des années 1970

En 1964, André-Georges Haudricourt publie un article explicitant encore ce dernier développement de l'ethnobotanique. Dans le texte « Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans », l'ethnobotaniste distingue à nouveau deux types de civilisations.

A partir d'une comparaison de l'agriculture des plantes à graines et de l'agriculture des tubercules, l'ethnobotaniste propose d'étendre l'analyse des pratiques agricoles à une étude plus vaste des dimensions culturelles qui y sont associées. Tandis que la reproduction des plantes à graines produit chaque année de nouveaux individus, la reproduction des tubercules propose une multiplication par clones. Ces différentes agricultures expliquent d'autres dimensions culturelles des groupes qui les pratiquent.

Dans les civilisations néo-calédoniennes, la frontière entre le naturel et le surnaturel est étroite. L'analyse linguistique de ce peuple permet de comprendre que le « bao » constitue chez les Canaques tout autant le dieu que le cadavre. De même, une personne aux capacités extraordinaires pourra être dénommée « bao ». Ces conceptions religieuses, qui ne font pas sens dans nos cultures européennes, traduisent un rapport particulier à la nature.

Haudricourt propose alors de distinguer la nature de l'inculture, qui constitue selon lui l'inverse véritable de la culture. Si « *l'homme n'est « cultivé » que pendant sa vie ; à sa mort il retourne à la nature* »⁷³, il devient donc inculte. Mais tandis que dans les civilisations de plantes à graines on ne peut renaître de la mort, de la mise en jachère, car la naissance s'opère par la reproduction sexuelle de deux individus, dans les civilisations canaques de tubercules, « *de même que la jachère peut redevenir un champ, l'« inculte » peut redevenir « cultivé », il apparaît donc comme le « dieu », ancêtre des clans* »⁷⁴.

⁷³ HAUDRICOURT, A-G., « Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans », *L'Homme*, 1964.

⁷⁴ *Ibid.*

Ce parallèle entre le clone et le clan, entre l'organisation du monde végétal et l'organisation sociale, traduit l'ambition toute nouvelle qui habite l'auteur de *L'homme et les plantes cultivées*. L'ethnobotanique n'est pas une discipline cloisonnée dont l'enjeu serait la seule analyse des plantes utiles. La démarche de collectionneur ne doit plus seulement être problématisée, elle doit être associée à une perspective bien plus globale où le végétal constitue uniquement une entrée vers une analyse ethnologique profonde. C'est cette considération de la science en terme de démarche collective interdisciplinaire qui fera dire à Haudricourt « *il n'y a pas d'ethnoscience, il n'y a que de la bonne ethnologie* »⁷⁵.

Les années 1970 marquent donc le développement de l'ethnobotanique, véritable porte d'entrée vers le champ plus large de l'ethnobiologie. Désormais débarrassé de tout héritage colonial, la discipline propose de travailler à partir des catégories vernaculaires sans se limiter à l'étude du monde végétal. Tandis qu'aux Etats-Unis l'*ethnoscience* synthétise des classifications et des taxinomies, en France, les chercheurs préfèrent élaborer « *des ethnoscience* » basés sur l'enseignement transdisciplinaire d'Haudricourt.

Dans son « *Cours d'Ethno-botanique Générale* » dispensé en 1969-1970, Roland Portères retient ainsi cette définition des ethnoscience : « *les Sciences anthropologiques ou Sciences Humaines vont ainsi s'enrichir d'un nombre de plus en plus important d'Ethno-Sciences ou Folk-Sciences. Ce seront autant de compartiments, de branches, de disciplines qui s'isolent, chacune, d'abord quelque peu à l'effet de se rechercher dans leur substance, leur organisation interne, leurs activités, en vue de mieux servir à l'Ethnologie générale, toutes les sciences anthropologiques* »⁷⁶.

⁷⁵ BAHUCHET, S., « Haudricourt et les ethnoscience au Muséum national d'Histoire naturelle », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

⁷⁶ PORTERES, R., « Cours d'Ethno-botanique Générale (1969-1970) », *Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie*, source Michel Vivier.

Jacques Barrau est engagé en 1966 au Muséum National d'Histoire Naturelle comme maître de conférences et sous-directeur du laboratoire d'ethnobotanique. Dans sa thèse soutenue en 1957, *Plantes alimentaires de l'Océanie, origines, distribution et usages*, il s'intéresse à la domestication des plantes en Nouvelle-Calédonie. Il collabore avec des ethnobotanistes américains et notamment Harold Conklin, initiateur d'une ethnobotanique totale, c'est-à-dire qui vise à l'étude de la société toute entière à travers le milieu végétal. Conklin invite Barrau à la prestigieuse université de Yale où il enseignera un an l'ethnobiologie.

Jacques Barrau considère que l'ethnobotanique est une entrée particulière de l'ethnobiologie. Une plante peut représenter une porte vers une étude plus élaborée de tous les pans de la société. Il faut explorer le rapport à la nature de façon bien plus générale dans une approche écologique où tout est systémique. En 1979, dans son article intitulé *Essai d'écologie des métamorphoses de l'alimentation et des fantasmes du goût*, Jacques Barrau estime que « dans ce réseau complexe de relations réciproques entre les sociétés et leurs environnements végétaux et animaux émerge toutefois un niveau essentiel d'interactions et de transformations : celui des rapports des hommes à leurs aliments d'origine végétale ou animale ». Car les aliments ne sont pas seulement « bons à manger », ils sont tout autant « bons à penser ».

Dans *Les pieds sur terre*, Haudricourt résume efficacement sa démarche : « ce qui caractérise une science, c'est avant tout le point de vue plutôt que l'objet. Prenons une table : elle peut être étudiée du point de vue mathématique, c'est un parallélépipède aplati ; du point de vue physique, c'est un objet solide qui résiste à l'écrasement ; du point de vue chimique, c'est un composé de carbone, susceptible de combustion ; du point de vue biologique, c'est un tissu dit de bois, formé par les anciens vaisseaux conducteurs de la sève des grands végétaux ; et du point de vue des sciences humaines, c'est un objet autour duquel l'homme s'assied pour manger ou travailler. Si l'on peut étudier le même objet de différents points de vue, il est sûr par

contre qu'il y a pour moi un point de vue essentiel, celui qui peut donner les lois d'apparition et de transformation de l'objet : la table, c'est l'évolution historique de la façon de s'asseoir, de manger, et de travailler qui l'explique ».

A la fin des années 1970, différents changements interviennent qui vont en partie dénaturer l'héritage laissé par Haudricourt. La chaire d'ethnobotanique, supprimée depuis 1976, est rétablie en 1983 sous l'intitulé Ethnobiologie et biogéographie. En 1984, elle est confiée au géographe Yves Monnier, étranger aux traditions du laboratoire. En 1985, la sous directrice Claudine Friedberg, recrutée en 1956 par Portères sur les conseils d'Haudricourt, rebaptise l'équipe « Appropriation et socialisation de la nature » (APSONAT). Claudine Friedberg, sensible à l'enseignement de Claude Lévi-Strauss, inspire ainsi un virage délibérément anthropologique au laboratoire. En 2001, la création au Collège de France d'une chaire d'Anthropologie de la nature et la parution en 2005 de l'ouvrage de son titulaire Philippe Descola *Par delà nature et culture* témoignent de cet effacement de l'ethnobiologie au profit d'une perspective anthropologique.

En 2009, la revue *Anthropobotanica*⁷⁷ a été créé par le Muséum d'Histoire naturelle de Paris pour permettre à des chercheurs issus de disciplines très différentes (archéologie, ethnologie, histoire, sociologie, linguistique, biologie, botanique) mais travaillant tous sur l'histoire des relations entre l'homme et le monde végétal de proposer différentes études ethnobotaniques. Ici, l'ethnobotanique est prise au sens de l'utilisation des plantes, approche très centrée sur une plante avec une déclinaison de tous les usages matériels et symboliques du végétal étudié.

Reste qu'aujourd'hui encore, de nombreux chercheurs n'hésitent pas à revendiquer l'héritage d'Haudricourt. Ainsi de Serge Bahuchet, directeur du Laboratoire d'Ethnobiologie et Biogéographie, de Jean-Claude Rivierre, retraité du Laboratoire des Langues et civilisations à tradition orale (LACITO), de Georges

⁷⁷ Le *JATBA*, devenu une publication irrégulière, existe encore et n'a pas vocation à être remplacé par *Anthropobotanica*.

Métaillié, directeur de recherche au CNRS, membre du Centre Alexandre Koyré ou encore d'Elise Demeulenaere, chargé de recherche à l'UMR d'Eco-anthropologie et d'Ethnobiologie associée à l'Institut des sciences de la communication du CNRS.

Pour Elise Demeulenaere, proposer une étude ethnobotanique qui se voudrait seulement collectrice de plantes n'a pas de sens si on n'associe pas l'étude du végétal à tous les domaines culturels qui y sont associés. Dans son analyse des arbres dans la population konso (un peuple d'Afrique de l'Est surtout présent dans le sud-ouest de l'Éthiopie), elle a d'abord cherché à configurer la catégorie vernaculaire associée aux arbres. En travaillant sur les forêts recensées dans la région d'habitation des konsos, elle a pu constater que le couvert ligneux inscrivait dans le paysage l'organisation sociale du peuple.

Elise Demeulenaere considère ainsi que l'héritage d'Haudricourt se retrouve dans cette ethnobotanique écosystémique. Dans un entretien réalisé le 29 mars 2011, elle dresse un parallèle entre ses recherches sur le réseau Semences paysannes et l'article d'Haudricourt de 1962 « *Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui* ». Elle se rappelle qu'en étudiant la création du Réseau Semences paysannes elle a pu constater que les discours sur les semences étaient utilisés comme métaphores des types de relations que les membres souhaitaient voir s'instituer entre eux. Au cours de disputes, les membres pouvaient ainsi réinjecter l'idée de biodiversité, idée considérée comme métaphore d'un pluralisme, d'une tolérance, qu'ils souhaitent voir consacrées comme valeurs centrales au sein du groupe.

Dès lors, si le laboratoire d'ethnobotanique du Muséum n'est plus le lieu unique et central de transmission de l'héritage ethnobotaniste institué par l'œuvre du chercheur, reste que celui que Claude Hagège se plaisait à appeler le « *passé muraille* » continue de laisser les traces de sa profonde influence.

Enfin, une autre initiative traduit la persistance de l'héritage d'Haudricourt au XXI^e siècle. Le succès des séminaires proposés par le Conservatoire d'ethnobotanique

de Salagon et l'aura dont bénéficie son fondateur Pierre Lieutaghi sont en effet les autres facettes d'une ethnobotanique poétique, en partie développée par le promeneur du jardin des plantes. Claude Hagège rappelait ainsi que son maître, « *qui était si avare de mots aimables, était, en réalité, un homme pétri d'amour, mais ce qu'il aimait, c'était la nature* »⁷⁸.

⁷⁸ HAGEGE, C., Les fleurs, les langues et Haudricourt ou les sirènes du cœur et la discipline de la raison, *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

II) De l'ethnobotanique aujourd'hui : analyse de deux approches

S'il était un héritier d'Haudricourt, Claude Hagège n'a pas pour autant développé l'analyse ethnobotanique proposée par le maître. Disciple de son analyse linguistique, il participa tout de même aux sorties botaniques qu'organisaient pour le plus grand plaisir de son restreint public cet amoureux de la nature.

A) Pour un rapport de compagnonnage avec le végétal

Réservées à ses élèves et amis, les randonnées botaniques que proposaient André-Georges Haudricourt étaient un élément très important de sa perspective disciplinaire. En allant ainsi à la rencontre du monde végétal, il s'agissait d'éclairer les universitaires sur la beauté et la richesse des plantes que l'on pouvait côtoyer à seulement quelques kilomètres de Paris. Mais c'était bel et bien une sortie scientifique que proposait alors André-Georges Haudricourt. Quand bien même son discours pouvait être emprunt d'un engouement et d'une emphase presque poétique, il s'agissait toujours de revenir sur les différents noms portés par la plante à travers les âges et d'étudier méthodiquement la fleur avec l'aide d'un herbier qu'il présentait à ses auditeurs.

Pourtant, lorsqu'il se remémore ces promenades botaniques, Claude Hagège est frappé par l'amour sincère qui se dégage des précautions qu'empruntait son maître en « *écartant d'une main les sépales puis les pétales, découvrant les étamines et le pistil, effleurant les anthères avec une infinie délicatesse* »⁷⁹. Dans un entretien réalisé avec Pascal Dibie, l'ethnologue se rappelle également une confession que lui avait faite Haudricourt au sujet de sa passion pour le monde végétal. Elevé à la campagne, le

⁷⁹ HAGEGE, C., « Les fleurs, les langues et Haudricourt ou les sirènes du cœur et la discipline de la raison », *Le Portique*, numéro 2, 1^{er} semestre 2011.

jeune picard s'intéressa très tôt aux plantes et savait parfaitement distinguer la sexualité des arbres ; cela avant même de comprendre la sexualité des humains.

Il apparaît ainsi qu'Haudricourt se sentait à bien des égards plus proche des plantes que des humains. Et c'est cette empathie pour la nature qu'il va mettre au service de la recherche comme une porte d'entrée ethnologique lui permettant d'assouvir sa « *principale raison de vivre* » : comprendre. « *Non seulement de comprendre l'univers, mais de comprendre les autres et aussi moi-même par la même occasion* »⁸⁰.

Dès lors, la démarche de l'ethnobotaniste, si elle est guidée par la volonté toute scientifique de comprendre, reste profondément empreinte d'une sympathie singulière pour le monde végétal. Une sensibilité qui sera à l'origine d'une ethnobotanique poétique, artistique, hérité de cet attachement très spécial qui unit Haudricourt à son sujet de recherche.

Pierre Lieutaghi est un écrivain et ethnobotaniste attaché au Muséum d'Histoire Naturelle de Paris. S'il dispense occasionnellement des cours dans la salle de la baleine où André-Georges Haudricourt donnait également ses séminaires, il est surtout connu pour son travail à Mane, dans les Alpes de Haute Provence, où il a participé à la création d'un conservatoire d'ethnobotanique. En 1983, dans un article intitulé « L'ethnobotanique au péril du gazon », il rend hommage à l'œuvre d'Haudricourt « *à qui l'ethnobotanique française doit tant* ». L'entame de son texte est d'ailleurs une citation de l'article de 1962 « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui ».

En fait, « L'ethnobotanique au péril du gazon » reprend la métaphore dressée par Haudricourt lorsqu'il faisait dans cet article la comparaison entre les pratiques horticoles européennes et orientales. Distinguant « *d'une part le jardin à la française ou à l'italienne (plantes disposées artificiellement selon un dessin décidé a priori et constamment taillées selon des formes géométriques)* et *d'autre part le jardin à la*

⁸⁰ DIBIE, P., HAUDRICOURT, A., G., *Les pieds sur terre*, Editions Métailié, 1987, Paris.

chinoise où le sol est très travaillé, où la terre, enlevée pour creuser le lac, est utilisée pour faire la colline, où des rochers sont apportés et où les plantes sont disposées de manière à reconstituer un paysage naturel »⁸¹, Haudricourt insinuait que le jardinage occidental traduisait, au-delà d'un certain rapport à la nature, une tradition interventionniste, dirigiste, à l'opposé de la mentalité chinoise.

De la même façon, Pierre Lieutaghi constate qu'en Occident, « *devenus éléments malléables d'un décor, privés des seules libertés auxquelles puissent prétendre les plantes –élaborer une forme propre et en peupler l'espace–, herbes et arbres cessent d'être des interlocuteurs possibles pour les sociétés : les esclaves n'ont pas de parole. De Versailles au pavillon de banlieue, les êtres vivants les plus présents dans notre regard sont tenus au même mutisme. Le gazon qui n'a pas le droit de grandir, définitivement interdit de printemps, prolonge au-dehors l'espace moquette du séjour.* »

Mais Pierre Lieutaghi ne se contente pas de constater la distance qui sépare en France les jardiniers de leur potager. Il refuse une ethnobotanique taxinomique « *régressant vers une raison à deux dimensions à force d'arpenter la platitude des herbiers* ». Parce qu'il projette de rendre justice aux plantes, qu'il ne s'agit pas seulement d'herboriser mais auprès desquelles il enjoint à développer un véritable « *échange à double sens, bourgeonnement de l'espace entre la main et la branche* », il incite « *à passer la frontière, à écarter soi-même les branches, à saisir les taillis et le pâturage comme des réunions d'êtres porteurs de sens et donneurs de signes jamais étriqués* »⁸².

C'est dans cette optique que Pierre Lieutaghi participe en 1979 à la création de l'association *Etudes Populaires et Initiatives* (EPI). L'association a pour but la connaissance et la valorisation des savoirs locaux liés aux plantes. L'EPI effectue des enquêtes ethnobotaniques de terrain afin d'enregistrer, d'analyser et de restituer les

⁸¹ HAUDRICOURT, A-G., « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », L'Homme, 1962.

⁸² LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, n° 1, 1983.

savoirs populaires. En 1981, l'EPI réalise une exposition à vocation itinérante intitulée « *Les simples entre nature et société* ». L'enjeu est d'attirer l'attention du public sur les principaux aspects de la plante médicinale : écologique, botanique, problèmes d'identification et de dénomination, place dans la société traditionnelle, magie et symbolique, rôle dans les thérapeutiques traditionnelles et actuelles, pharmacologie, enjeux sociologiques et économiques d'aujourd'hui.

Pierre Lieutaghi propose ainsi une ethnobotanique militante, qui met en scène le rapport de l'homme à la plante. Il s'agit d'appeler au développement d'un rapport de compagnonnage avec le végétal. Ce n'est pas une approche théorique et neutre, il s'agit d'une proposition engageant un nouveau rapport au monde des plantes. Dans « L'ethnobotanique au péril du gazon », Lieutaghi revendique clairement que « *notre approfondissement de l'étude des pharmacopées et de la médecine populaire va de pair avec la critique de l'appareil médico-pharmaceutique dominant, avec la recherche de l'autonomie de santé. [...] Mais c'est surtout, et simplement, l'enrichissement de notre écoute des propositions spontanées du monde qui est en cause dans la démarche entreprise* »⁸³.

En prenant position contre une certaine vision de la nature, celle des platanes tristes et des gazons engrillagés, Lieutaghi s'engage au côté des militants associatifs. Parce que « *la rencontre avec le milieu associatif a un peu fonction de pépinière. Plus qu'ailleurs l'échange des savoirs peut y échapper aux enjeux hiérarchiques* »⁸⁴, l'ethnobotaniste participe à l'action formulée par le syndicat des Simples. Créé en 1982 dans les Cévennes, le syndicat regroupe quatre vingt producteurs-cueilleurs de plantes médicinales aromatiques, alimentaires, cosmétiques et tinctoriales, installés en zone de montagne ou dans des zones préservées. Ainsi porté par le milieu associatif, Pierre Lieutaghi s'émancipe de l'ethnobotanique du Muséum, de la science auxiliaire qui range, liste, collectionne les plantes dans une perspective toute taxinomique.

⁸³ *Ibid.*

⁸⁴ *Ibid.*

Chaque année le syndicat organise la Fête des simples. L'occasion en un week-end de sensibiliser un plus large public aux vertus de la pharmacopée traditionnelle. En 2008, dans le Jura, Pierre Lieutaghi participait à une conférence intitulée « Savoirs d'herboriste, un héritage à partager ». L'édition 2011 de la Fête des simples, prévue cette année dans le Limousin, propose de célébrer le rapport particulier unissant les femmes aux plantes. Le secrétaire général du syndicat, Thierry Thévenin, explique en effet que « *les femmes des campagnes ont entretenu et entretiennent des liens privilégiés avec les plantes* ». Et c'est ce savoir qu'il s'agit de valoriser, celui de la grand-mère qui connaît les vertus de la bardane et du houblon, qui sait repousser la maladie et nourrir ses animaux, qui a appris à tisser des liens entre son jardin et son chien qui y a trouvé tout seul les moyens de se vermifuger. Une ethnobotanique qui s'ignore, de tradition orale, de tradition féminine.

Parallèlement à ces activités, Pierre Lieutaghi est attaché au Muséum National d'Histoire Naturelle de Paris et y donne occasionnellement des cours d'ethnobotanique. Mais c'est surtout à travers sa participation aux activités du Musée de Salagon, crée en 1981 à Mane, que Pierre Lieutaghi imprime son enseignement d'ethnobotaniste. Le musée s'enrichit en 1986 de jardins pédagogiques qu'il est chargé de concevoir. Puis, en 2001, un séminaire annuel d'ethnobotanique est dispensé dans l'ethnopôle de Salagon. Lors de ces journées consacrées à l'enseignement de l'ethnobotanique, Pierre Lieutaghi côtoie des personnalités du laboratoire d'Haudricourt telle que Bernadette Lizet ou Serge Bahuchet qui animent en 2001 une conférence intitulée « *Une histoire de l'ethnobotanique au Muséum national d'histoire naturelle : les structures, les idées* ».

Ces séminaires, qui font la part belle à l'héritage laissé par André-Georges Haudricourt, sont associés à des randonnées d'ethnobotaniques inscrites régulièrement au programme du Musée de Salagon. Le 30 avril 2011, j'eus ainsi l'occasion de randonner aux côtés de Pierre Lieutaghi. Informé de ma présence, il m'accueille par une plaisanterie toute révélatrice de l'enthousiasme qu'il porte à

ethnobotaniciser à l'air pur : « *alors, vous avez réussi à vous libérer des universitaires parisiens !* ». En près de quatre heures de ballade, l'ethnobotaniste nous parle des oliviers enguirlandés à Noël par la municipalité, des câpriers sauvages qui poussent anonymement dans les murs du village, des beignets aux sureaux que les enfants se plaisaient à manger dans le temps et des vertus médicinales de la pariétaire et de la ronce. Les quinze autres participants, visiblement familiers de l'ethnobotaniste, pratiquent tous cette herborisation poétique et soutiennent notre guide lorsqu'il s'insurge contre les jardiniers vaporisateurs de pesticide employés par la mairie pour éliminer de la place publique les plus coriaces végétaux qui auraient réussi à se frayer un chemin sous le bitume.

Dispensant allègrement de précieux conseils hérités de la pharmacopée populaire, il introduit également quelques notions savantes. Il explique ainsi qu'il est facile de mesurer le taux d'ethnobotanicité d'un espace. Lorsque l'on recense à Mane près de 1500 espèces de plantes, seulement 150 sont utilisées par la population locale, soit un taux d'ethnobotanicité d'1/10^e. Cette très faible connaissance de la flore est courante selon Lieutaghi. L'homme n'utilise jamais toutes les potentialités de son environnement, d'autant plus qu'il ne s'intéresse qu'à ce qu'il voit (les fleurs) lorsque les racines sont souvent plus efficaces. Cette pratique utilitariste de la nature autorégule l'apprentissage du monde végétal. Dès lors que l'homme a trouvé la plante efficace contre les problèmes diurétiques, à quoi bon apprendrait-il à connaître les 199 autres ?

Reste que l'entreprise militante est évidente dans le discours de l'ethnobotaniste. S'insurgeant contre les pelouses impeccablement tondues et les maisons trop grillagées, il termine la promenade par un arrêt devant un pavillon résidentiel du village. Ici explique-t-il, on s'achète un avenir clé en main en plantant un olivier centenaire que l'on fait venir par hélicoptère. Tandis qu'avant, on plantait un noyer à la naissance des enfants, lequel servirait plus tard à confectionner le lit nuptial.

C'est donc l'avenir que Pierre Lieutaghi invite à réinventer. En appelant l'homme à réinvestir les savoirs du passé, à travers une écoute renouvelée des secrets des plantes, l'ethnobotanique au péril du gazon propose aux hommes d'arrêter de vivre dans des jardins paysages. Si l'homme réapprend qu'un olivier met des années à pousser, qu'une pelouse qu'on ne tond pas devient une prairie, un nouvel usage du temps et de l'espace devient possible. En arrêtant de tailler les thuyas, le jardinier permet le décroissement des pavillons qui, en mettant fin à la géométrisation résidentielle, offre surtout de nouvelles promesses d'avenir.

C'est cette ethnobotanique familière que Pierre Lieutaghi met en scène dans ses ouvrages. *Le livre des bonnes herbes* ou *La plante compagne* ne sont pas uniquement des manuels pour apprendre à herboriser. Forts d'une empreinte poétique, ces livres proposent une véritable rencontre avec le végétal, qui s'exprime, qui s'illustre, qui prend forme et vie pour offrir aux lecteurs une écoute attentive de la mémoire des herbes. Si la nature, domestiquée, anesthésiée, aseptisée, s'est éclipsée de nos vies, il s'agit de conduire l'homme « vert l'avenir ».

Toutefois, l'ethnobotanique poétique, si elle propose un véritable rapport de compagnonnage avec le végétal, n'en est pas pour autant suffisante. Lieutaghi constate en effet que « *l'ethnobotanique est bien plus que l'histoire de l'homme lue entre les feuilles. C'est aussi une collecte de graines pour des jardins possibles* »⁸⁵. Une entreprise qui rejoint une autre dimension de l'ethnobotanique pratiquée aujourd'hui : celle visant à la conservation du patrimoine végétal.

⁸⁵ *Ibid.*

B) La conservation du patrimoine végétal

Si les jardins de Salagon ont pour objectif d'exposer les rapports unissant la société provençale à son environnement végétal, d'autres jardins botaniques présentent une vocation différente : témoigner de la richesse de la biodiversité du vivant et appeler à sa conservation.

La Maison de la Biodiversité de Manosque complète ainsi les jardins ethnobotaniques de Mane. Sur un verger de quatre hectares, le Musée expose plus de cinq cents variétés d'arbres fruitiers. A quelques kilomètres, le « potager d'un curieux » pousse encore plus loin cette ambition. Jean-Luc Danneyrolles, qui cultive depuis plus de vingt ans ce jardin riche en couleurs, considère en effet que « *les jardins deviennent peu à peu des sanctuaires de biodiversité cultivée et sauvage* ».

Jean-Luc Danneyrolles fait partie du Réseau Semences Paysannes. Créé au printemps 2003, le réseau regroupe aujourd'hui cinquante organisations très diversifiées : des syndicats paysans et des organisations d'agriculture biologique nationales ou locales, des paysans, des jardiniers, des associations semencières ou pépiniéristes, des collectivités territoriales et des associations de conservation de la biodiversité.

L'objectif du réseau est de participer au développement des initiatives favorisant la biodiversité dans les fermes et les jardins tout en engageant une démarche de sensibilisation auprès du grand public sur les enjeux liés à la production et à la commercialisation des semences. Enfin, le réseau travaille également auprès des institutions et laboratoires pour une reconnaissance dans la réglementation de la place des semences paysannes.

L'activité du réseau est en prise directe avec la construction scientifique de la sélection végétale instaurée par l'INRA dans l'après guerre. En 1945, l'objectif des généticiens est de rationaliser la production semencière. Ce projet aboutit à la

centralisation des activités de sélection et de multiplication des semences autour d'acteurs spécialisés et donc, in fine, à la dévalorisation du rôle du paysan. Une nouvelle réglementation accompagne désormais la production semencière : les variétés cultivées doivent être choisies parmi un catalogue officiel de semences. De plus, la certification des variétés est soumise à des critères pour le moins restrictifs qui tendent à réduire la biodiversité du vivant cultivé.

Dès les années 1970, les paysans vont s'organiser pour tenter de faire reconnaître l'héritage biologique et culturel issus de leur savoir populaire. Leur discours va être soutenu par le développement dans les années 2000 des valeurs associées à la biodiversité. La convention de Rio en 1992 joue alors un rôle majeur dans la mesure où le texte relatif à la diversité biologique insiste sur l'importance de la conservation des variétés dans leur milieu d'origine, c'est-à-dire dans les fermes agricoles. Le Traité international sur les ressources phytogénétiques pour l'agriculture et l'alimentation, ou Traité sur les semences, va amplifier ce mouvement en reconnaissant le droit des agriculteurs dans la conservation et l'utilisation durable des semences.

Dès lors, en reliant les revendications des paysans et les aspirations des défenseurs de la biodiversité, le Réseau Semences Paysannes va faire le lit d'un débat sociétal plus vaste sur la sauvegarde du patrimoine végétal. En effet, « *en présentant la semence comme « le premier maillon de la chaîne alimentaire », le Réseau Semences paysannes met la question semencière en prise directe avec celle de l'alimentation, sujet devenu sensible aux yeux du grand public, que ce soit pour ses dimensions gustative ou sanitaire* »⁸⁶.

Si la perspective paysanne était absente du discours de N. I. Vavilov, qui projetait plutôt d'institutionnaliser le patrimoine végétal, reste que ce dernier participait déjà de cette même démarche de collecte des semences. Dans son Institut

⁸⁶ DEMEULENAERE, E., BONNEUIL, C., « Cultiver la biodiversité : semences et identité paysanne », in HERVIEU, B., MAYER, N., MULLER, P., PURSEIGLE, F., REMY, J., *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*. Paris, Les Presses de Sciences Po, 2010.

de Leningrad, il travaillait en effet sur un projet de conservation du vivant végétal. Enrichi de douze stations expérimentales, véritables musées à ciel ouvert, l'Institut Vavilov et ses jardins « d'Eden » font aujourd'hui figure de pionnier russe de la biodiversité. La Banque de semences de l'Institut Vavilov est classée quatrième mondiale, après celles des Etats-Unis, de Chine et d'Inde. Plus de trois cent mille variétés de plantes cultivées et sauvages y sont conservées. Lorsque l'on sait que le catalogue officiel de semences autorisées à la commercialisation en France contient environ sept mille variétés, on constate la richesse de cette entreprise collectionneuse.

En 1994, Françoise Dubost relevait déjà la création de « *nouveaux objets patrimoniaux* »⁸⁷. A travers la prolifération des expositions-ventes de plantes rares, la sociologue anticipait la construction d'une nouvelle relation au jardin. Musées du vivant, lieux de loisirs et de créations, champs de sociabilité, les espaces consacrés au jardinage se multiplient et traduisent plus qu'une nouvelle mode ou qu'un nouveau passe temps bourgeois. Ce phénomène traduit « *l'éclosion de formes nouvelles de sensibilité à la nature et au passé* »⁸⁸. Un processus qui accompagne la constitution d'un nouveau domaine patrimonial, difficile à « muséifier » parce que vivant, obligeant dès lors à repenser les politiques publiques de gestion du patrimoine.

Aujourd'hui, de nombreux ethnobotanistes participent à cette dynamique au service de la biodiversité cultivée et s'engagent dans des projets de valorisation du patrimoine végétal. Car une nouvelle fois, l'attitude de collectionneur n'est pas suffisante, constater la déperdition des plantes cultivées ne suffit pas à réorienter le regard ethnobotaniste. Comme le remarque Pierre Lieutaghi, « *420 espèces en voie de disparition ou de régression accentuée sur les 4 200 plantes supérieures de la flore française. Est-ce seulement affaire de conservatoires botaniques ? Dans une société narcissique où la quasi-totalité des signes quotidiens des choses proviennent de ses*

⁸⁷ DUBOST, F., *Vert patrimoine : la constitution d'un nouveau domaine patrimonial*, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, Paris, 1994.

⁸⁸ *Ibid.*

propres créations, il importe d'affirmer que la perte ou la dégradation de tout élément premier édificateur de regard aggrave une amnésie que les mémoires électroniques les plus sophistiquées ne compenseront jamais »⁸⁹.

Il s'agit donc de problématiser la collecte en sensibilisant un large public à l'importance de la biodiversité, voire en invitant les jardiniers amateurs à cultiver eux-mêmes leur propre parcelle pour contrer ce processus d'érosion génétique. Cette démarche est largement développée par l'association Kokopelli qui propose un vaste catalogue de semences paysannes, produites par les membres de son réseau et donc bien souvent illégales. L'association, créée en 1999 par Dominique Guillet, distribue également gratuitement des semences à des paysans du tiers monde afin de valoriser la production maraîchère de ces pays.

La dynamique de parrainage permet aux jardiniers du réseau d'abriter dans leur propre jardin une variété de légumes inscrite au catalogue Kokopelli afin d'en prendre soin et de reproduire chaque année les graines qu'il s'agira alors de partager avec les autres membres du réseau.

Ethnobotaniste et ingénieur agronome à l'INRA Montpellier, Michel Chauvet a fait sa thèse sur *Le nom des choux dans les pays européens* sous la direction d'André-Georges Haudricourt. En 1993, il écrit avec Louis Olivier un livre intitulé *La biodiversité, enjeu planétaire. Préserver notre patrimoine génétique*. Défenseur de la diversité cultivée, Michel Chauvet reconnaît que la sélection végétale aboutit à deux mécanismes contraires : c'est ce qu'il appelle le « *paradoxe du sélectionneur* »⁹⁰. Si les variétés anciennes de végétaux constituent la base du travail du sélectionneur, le résultat immédiat de sa recherche contribue à la disparition de ces variétés traditionnelles des champs cultivés.

⁸⁹ LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, n° 1, 1983.

⁹⁰ CHAUVET, M., « Du voyage des plantes à la mondialisation des espèces cultivées », *Mission Agrobiosciences*, cahier numéro 22, Novembre 2001.

Pour éviter une érosion de la biodiversité, l'agronome appelle dès lors au développement de marchés de niche qui pourraient, via les appellations d'origine contrôlée ou les indications géographiques de provenance, susciter un intérêt nouveau pour les variétés oubliées. Mais s'il milite pour la défense de la diversité végétale, l'ethnobotaniste ne soutient pas pour autant l'initiative entamée par les militants de Kokopelli. Il considère en effet que l'action de l'association témoigne d'un problème plus vaste : celui de « *l'irruption d'autres acteurs de la société qui cherchent à cultiver des choses un peu curieuses dans leurs jardins* »⁹¹. Or Michel Chauvet considère que la banque de semences de l'INRA ne constitue pas un frein à la biodiversité. S'il regrette la standardisation des goûts et des tomates, il ne considère pas que le catalogue officiel restreigne la production de légumes plus variés.

Il regrette toutefois un manque de communication des banques de semences à l'égard du grand public et développe à ce titre un outil collaboratif d'échanges de connaissances sur les plantes. Le site pl@ntUse a été créé sur le modèle des encyclopédies wiki existantes. Le site vise au développement de fonctions complémentaires de recherche. Il s'agit aussi bien de mettre en ligne des listes d'espèces et de noms populaires que de proposer des bibliographies ou des iconographies de plantes.

En proposant à un vaste public via un outil de large diffusion son savoir d'ethnobotaniste, Michel Chauvet participe d'une démarche de vulgarisation. En effet, s'il reproche à Kokopelli de dissimuler une activité lucrative derrière son combat pour la défense de la biodiversité cultivée, il reconnaît aussi que l'irruption de nouveaux acteurs dans le débat sur la production semencière témoigne d'un engagement nouveau de la société civile au service de la diversité du végétal. Michel Chauvet défend simplement la vision « stock » de l'INRA. Dans ce paradigme, le patrimoine végétal est considéré comme une collection statique de ressources

⁹¹ BERTHIER, S., CHAUVET, M. « Biodiversité contre standardisation ? Ces graines qui sèment la discorde », Plateau du J'Go, Février 2007.

génétiques. Une vision que les jardins et les conservatoires du vivant, avec l'aide des acteurs associatifs, essaye de rendre davantage dynamique.

Amendée d'un projet ethnologique, la sauvegarde de la biodiversité intègre ainsi les notions de flux et de réseau. Il ne s'agit plus de protéger un stock mais de conserver une collection appelée à s'accroître, grâce à la participation d'acteurs nouveaux, amateurs ou agriculteurs, qui ajoutent aux savoirs génétiques des savoirs faire et des pratiques. En se réappropriant les semences, symboles de vie, les hommes proposent un nouveau type de relation à la nature.

Collecter les plantes n'obéit plus à un seul enjeu quantitatif. De même, sauvegarder le patrimoine végétal ou retrouver un savoir paysan ne constituent pas des propositions nostalgiques. Il ne s'agit pas non plus de s'extasier devant une « vieille » tomate afin d'enrichir les étagères des supermarchés. Si l'on admet que la cœur de bœuf n'est pas un produit à la mode mais un véritable choix de consommation, on témoigne alors d'une nouvelle proposition civilisationnelle : celle d'un rapport respectueux au végétal, d'une relation nouvelle au jardin. Lorsque le gazon ne constitue plus le prolongement de la moquette mais un véritable espace de consécration du vivant, l'horticulteur européen métaphorise un nouveau modèle d'organisation sociale.

Parce que « *les rapports de l'homme avec la nature sont infiniment plus importants que la forme de son crâne ou la couleur de sa peau pour expliquer son comportement et l'histoire sociale qu'elle traduit* »⁹², il conviendra alors de voir en quoi cette réappropriation des choux navets et des rutabagas inclut une redéfinition des rapports des hommes entre eux.

⁹² HAUDRICOURT, A-G., « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », L'Homme, 1962.

CHAPITRE 4 : POUR LA CONSTRUCTION DE NOUVELLES PROBLEMATIQUES

Fort de l'héritage imprimé par André-Georges Haudricourt, l'ethnobotanique construit des analyses pertinentes sur les relations que l'homme entretient avec la nature. Des relations amenées à se développer et à se reconfigurer avec l'éclosion d'enjeux nouveaux associés à l'environnement et à sa préservation.

I) Actualiser les concepts haudricourtiens

Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui (1962), *Nature et culture dans la civilisation de l'igname: l'origine des clones et des clans* (1964) et *Mythologie de l'écologie* (1986) sont probablement les publications ethnobotaniques majeures d'André-Georges Haudricourt. En précisant l'intuition qu'il avait formulé avec Louis Hédin dans *L'Homme et les plantes cultivées*, Haudricourt élabore ici des concepts et des grilles de lecture qui sont autant d'outils réutilisables dans une analyse civilisationnelle renouvelée.

Dans l'article de 1962 « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui » édité dans la revue *L'Homme*, Haudricourt distingue deux types de rapports. Le rapport indirect négatif, caractéristique des civilisations néo-calédoniennes, révèle une relation où il n'y a ni rapport brutal dans l'espace, ni simultanéité dans le temps. C'est l'exemple de la culture de l'igname: l'homme creuse un trou pour enfouir le tubercule et le laisse parvenir à maturité sans intervenir. Le rapport direct positif existe dans les civilisations occidentales. Il y a un contact direct entre le « domesticateur » et le « domestiqué » et la croissance du domestiqué est chaperonnée par l'éleveur : c'est l'exemple de la culture du mouton.

Aujourd'hui, on pourrait identifier un nouveau type de rapport. Le rapport indirect positif se distingue des deux autres car sans brutaliser la terre et la plante que l'on souhaite voir pousser, l'homme va assister sa croissance en faisant intervenir des techniques empruntées à la permaculture (qui propose de faire confiance à la nature qui se fertilise

par elle-même en supprimant le labour et en dessinant des paysages qui reproduisent ceux fournis par les écosystèmes naturels), à la biodynamie (qui enjoint de valoriser les synergies naturelles en prenant en compte les associations de légumes, le calendrier lunaire) et à l'agroécologie (selon laquelle il faut adapter sa culture à l'environnement qui l'abrite, prendre en compte l'ensemble des facteurs déterminant le milieu : composition physique et chimique du sol, pluviométrie).

On retrouve ce rapport indirect négatif dans l'entretien des jardins collectifs et dans la culture des prairies fleuries, deux pratiques qui seront analysées plus précisément dans les chapitres quatre et cinq.

Dans l'article « Nature et culture dans la civilisation de l'igname: l'origine des clones et des clans » publié en 1964 dans la revue *L'Homme*, Haudricourt formule l'idée d'une structure sociale qui reproduirait la structure végétale. Un concept qui sera également actualisé dans l'étude des jardins collectifs et dans les différents amalgames du social et du végétal qui font l'enjeu de mon chapitre quatre. Lieux d'accueil de la biodiversité du cultivé, les jardins collectifs valorisent également l'hétérogénéité de leurs équipes. De même, en s'identifiant à la pâquerette, l'intellectuel fait le jeu de cette grille de lecture qui superpose organisation végétale et organisation sociale.

Enfin dans l'article « Mythologie de l'écologie » publié en 1986 dans *Les cahiers rationalistes*, André-Georges Haudricourt approfondit son analyse ethnobotanique en formulant une opposition entre une civilisation gréco-romaine radicalement offensive envers l'environnement et une civilisation chinoise historiquement plus proche de la nature. Aujourd'hui, l'orticulteur propose un nouveau type d'horticulture occidentale. En inscrivant avec l'ortie sauvage une relation d'appropriation respectueuse de la nature, l'orticulteur dénote une mentalité défensive envers la nature. Une reconfiguration qu'il s'agira d'étudier dans le chapitre quatre.

II) Nature et culture dans la civilisation des jardins collectifs

Dans l'article intitulé *Nature et culture dans la civilisation de l'igname*, André-Georges Haudricourt proposait de déceler dans les pratiques agricoles des civilisations des schémas d'interprétation à même de déborder sur des sphères plus larges de la vie en société. Une dynamique qu'il s'agit d'utiliser ici pour une interprétation ethnobotanique des jardins collectifs.

A) Les dimensions macro et micro dans l'analyse ethnobotanique du jardin collectif

A la fin du XIXe siècle, l'abbé Lemire, démocrate chrétien et député de la IIIe république, participe en France à la création des premiers jardins ouvriers. Parce qu'ils offrent détente et autosubsistance aux populations marginales, ces premiers potagers permettent de maintenir l'ordre social. Après les deux guerres mondiales, de nombreux terrains sont parcellisés et alloués aux municipalités. En 1952, une loi entérine l'existence juridique de ces potagers et retient le terme de jardins familiaux.

Mais de la même façon qu'on traite alors les légumes à coup de pesticides et d'amélioration variétale, on mise aussi sur une individualisation du travail de la terre. Si les parcelles s'alignent et se ressemblent, chaque potager est grillagé et précautionneusement distingué de celui du voisin. Le jardinier travaille seul de la même façon que chaque plante ne peut compter que sur elle-même pour pousser. On s'outille et on vaporise pour améliorer la cadence mais la dimension collective reste absente du jardinage du dimanche. Si l'on n'associe pas encore les plantes qui s'aident, on ne fusionne pas non plus les parcelles pour collectivement semer ses graines.

Dans les années 2000, l'irruption de nouvelles problématiques d'ordre global va se traduire à l'échelle locale par la multiplication des jardins partagés dans les villes. Tandis que les défis environnementaux se font de plus en plus urgents, au

niveau micro, des militants associatifs, des familles, des individus isolés vont proposer une redéfinition du rapport à la terre en organisant des ateliers expérimentaux de potagers partagés. Loin de promettre l'autosubsistance, ces initiatives engagent en revanche un retour collectif à la terre.

Devenus partagés, ces potagers familiaux offrent une occupation nouvelle des jardins municipaux. Gérés par des associations de quartiers, ils intéressent une population de condition moins modeste, préoccupée par les enjeux écologiques et décidée à prendre part aux solutions locales. Ces nouveaux jardins urbains traduisent ainsi une redéfinition ethnobotanique du rapport au végétal et au social. Tandis qu'il s'agissait dans les années 1950 de parier sur la résistance du cultivé et sur la vaillance de son cultivateur, il convient aujourd'hui de miser sur une gestion collective du végétal et du sociétal. Faire primer la solidarité sur l'individualité aussi bien dans la répartition du bêchage que dans l'aménagement du jardin. Si la tomate peut compter sur l'œillet d'inde pour ne pas succomber à l'attaque des ravageurs, le jardinier coopère avec son voisin pour alterner les arrosages sur la fiche d'heures.

Parce que le but ultime de l'ethnobotanique est de comprendre la relation des hommes entre eux à partir de la relation des hommes avec les plantes, on peut également considérer que la réinsertion de variétés oubliées, d'anciens légumes un peu cabossés, participe de ce nouveau rapport de l'humanité à elle-même. En acceptant de planter des topinambours ou en redécouvrant les vertus de l'ortie, l'homme accepte a fortiori de réintégrer les faibles, les estropiés et les anticonformistes. Comme si la civilisation des graines décidait d'entrer en dissidence en enfouissant sous le bitume des légumes d'un genre nouveau. Chargées de reconfigurer l'organisation sociale des hommes, les tomates noires et les carottes blanches se font alors symboles d'un rapport nouveau au vivant.

B) Diversité du végétal et insertion sociale

Tandis que les premiers jardins urbains faisaient la part belle aux pommes de terre, aujourd'hui les parcelles des jardiniers font de la biodiversité cultivée la priorité des quartiers. Il ne s'agit plus de produire pour vivre, mais bien de produire pour apprendre à vivre. L'intérêt du potager n'est plus de récolter mais bien de semer la graine pour la regarder pousser.

Et en multipliant les semences, en diversifiant les cultures, les jardiniers ne visent pas à faire du parc agricole urbain un terrain à haut rendement. Si in fine les navets et rutabagas sont bel et bien mangés, ce sera à l'occasion d'un repas collectif, d'une soupe festive ou d'une réunion avec d'autres acteurs du milieu associatif. Cette priorité donnée à la diversité et à l'apprentissage à tâtons s'exprime clairement sur le site internet du « jardingue ».

Le jardingue est un jardin collectif créé en décembre 2009 par des étudiants d'Aix-en-Provence. Si le potager accueille courges butternut et topinambours, il attire l'attention des passants avec ses grillages fleuris où ipomées et roses trémières grimpent en cascade à deux pas de la cité universitaire. Car ici, le règne du végétal sait habilement conjuguer arômes des fleurs et saveurs des légumes : le maître mot est bien diversité. Fiers d'avoir su défier leurs interlocuteurs du GROUS (Centre régional des œuvres universitaire) au départ si peu motivés à l'idée de leur confier les clés du terrain, les jardiniers amateurs expliquent leur démarche sur leur blog.

« Il n'y a pas seulement la terre qui se cultive ! Cucurbitacés, pédoncules, légumineuses, biodynamique, bulbe... voilà les nouveaux mots étranges qui étoffent notre vocabulaire ! Nous sommes unanimes : être jardiniers c'est un enrichissement personnel incommensurable. » Cette présentation est pour le moins emblématique. Après une énumération de leur plantation riche en noms latins et en saveurs authentiques, les jardiniers explicitent le rapport qu'ils entretiennent avec leur parcelle cultivée. Enrichir son vocabulaire en fécondant la terre, enfouir des

semences pour s'épanouir ensemble, c'est au final proposer une même dynamique : celle d'une relation au végétal et au social participant d'une ouverture vers l'autre, vers le délaissé et vers le collectif. Si le jardin est partagé, la richesse du végétal inscrit dans la terre cette ambition continue du collectif. Parce que le jardingue se veut terre d'élection du vivant, il appelle une organisation sociale en adéquation avec sa vocation collégiale.

Destiné aux étudiants aixois, le jardingue n'est pas pour autant le nouveau lieu de retrouvailles des habitués de la cafet'. Ici, on ne reproduit pas les groupes et les affinités des amphithéâtres. Fier de réunir des jardiniers aux profils les plus divers, le site invite tous les étudiants à rejoindre le projet. *« Pour nous rejoindre pas besoin d'adhésion à Fac Verte, pas besoin de connaissances en jardin ou plantes. Car finalement, nous sommes tous autodidactes. Nous essayons de combler l'ignorance par la curiosité (découvertes utiles grâce aux lectures, prise en compte de conseils). »*

Cette invitation engageante synthétise l'identité du jardin : espace de rencontres et d'échanges, le jardingue s'inscrit comme un lieu de brassage. Nul besoin de montrer pâte blanche, de payer une cotisation ou d'avoir déjà un bagage de jardinier. Si aucune barrière ne doit entraver l'intervention et l'intégration de nouveaux jardiniers c'est bien car le jardingue se veut terre d'élection de la plantocratie. Pouvoir du jardin, par le jardin et pour le jardin, toute personne pétrie de bonne volonté est de facto admise au jardingue.

D'ailleurs, en étudiant le profil de ses membres les plus actifs, on constate que l'hétérogénéité du social est à l'image de la bigarrure du végétal. Des hommes et des femmes, des étudiants et des chômeurs, des célibataires, des jeunes mamans, des couples homosexuels. Des épinards, de la roquette, de la sarriette, des œillets et des pois de senteur. Une diversité que les jardiniers entretiennent fièrement en invitant régulièrement des artistes, des maîtres composteurs, des universitaires. Pour faire de cet espace de sociobiodiversité un lieu de bravoure agricole mais aussi artistique.

Le 24 mai 2010, Marien Guillé, étudiant à la Fac de Lettres d'Aix-en-Provence, proposait ainsi un atelier d'écriture avec pour thème « je ressemble à ma terre ». Voulu comme un moment de célébration du jardin, cette rencontre littéraire proposait de communier avec le végétal en profitant de la tranquillité du lieu pour laisser libre cours à son imagination.

Cultiver la diversité du végétal et promouvoir une nouvelle vision sociale est également le double enjeu au cœur de l'activité des « jardins de cocagne ». Avec pour slogan « *vous avez besoin de légumes, ils ont besoin de travail : cultivons la solidarité ensemble* », le réseau propose des contrats de jardiniers à des personnes en situation précaire. Ces exploitations maraîchères biologiques engagent ainsi un système de réinsertion par l'activité économique et intéressent les adhérents par cette double dimension bienfaitrice ; solidarité avec l'homme, solidarité avec le végétal. De la même façon qu'il s'agit de s'associer à des personnes en difficulté pour participer à une démarche coopérative, il s'agit de promouvoir la biodiversité cultivée en achetant des légumes produits de façon écologique, dans un souci de maintien de la biodiversité. Le réseau explique en effet « *que si les adhérents ne choisissent pas le contenu du panier, une attention particulière est donnée à la diversité : en moyenne, les paniers sont composés de 5 à 6 légumes différents, nombre qui varie en fonction des saisons et peut aller jusqu'à 10 en période estivale* ».

La diversité du jardin, la richesse du végétal, le respect poli de la nature féconde sont alors supports et pivots d'une organisation vertueuse où l'apprentissage en commun et le respect de la différence permettent d'ériger un véritable modèle social et économique alternatif. Parce que richesse du monde végétal et diversité de l'ordre social sont deux visions qui s'entretiennent et se répondent, ces modèles fonctionnent sur une discipline simple : le travail en équipe.

C) Travailler en équipe

Sur leur site internet, les jardiniers aixois explicitent la vocation collective de leur projet. Travailler en équipe, voilà l'ambition des participants. « *Collectif ? Oui, au Jardingue, les décisions sont prises en groupe. Tout le monde a son mot à dire ! Et des décisions, il y en a beaucoup à prendre : Que plantons-nous ? Où ? Quand ? A qui acheter les graines ? Quelles techniques employer ?* ».

Il s'agit finalement d'associer les capacités, les envies et les disponibilités de chacun. Les listes mails et les réunions hebdomadaires permettent d'effectuer cette répartition des tâches et des talents. Si Guillaume sait bêcher, Nadège a récupéré des plants de fraisiers que Céline pourra planter en ajoutant un peu du compost obtenu grâce à Claude. Chaque jardinier apporte sa pierre à l'édifice et à force de tours d'arrosage et de petites contributions, le jardin fleuri devient prospère.

Une dimension que l'on retrouve dans les pratiques agricoles des jardiniers. En empruntant à la permaculture certaines techniques de gestion écologique du jardin, les étudiants font le choix d'une vision écosystémique de l'ordre végétal. Ainsi de l'association des cultures, règle privilégiée par les jardiniers dans la conception du jardingue. Le jardin est alors aménagé comme un système où chaque culture doit s'accommoder de ses voisines. Marier celles qui s'aident, éloigner celles qui se nuisent. Car les légumes aussi ont leur préférence et c'est bien connu, « *le poireau préfère les fraises* »⁹³, il faut aménager le jardin en fonction des préférences de chacun. Si les jardiniers sont invités à conjuguer leurs efforts pour travailler efficacement en équipe, de la même façon les cultures sont associées ou dissociées en fonction de leurs accointances.

Ces techniques sont aujourd'hui de plus en plus valorisées par les jardiniers aixois qui ont fait le choix de suivre des formations proposées par l'association Terre et Humanisme. Pierre Rabhi, qui a fondé cette association, est l'un des pionniers de

⁹³ WAGNER, H., *Le poireau préfère les fraises*, Editions Terre vivante, 2001.

l'agriculture biologique en France. Celui qui enjoint l'homme à une plus grande réceptivité, à une écoute approfondie des secrets de la nature, propose une vision alternative de la production agricole où la richesse du vivant et les dynamiques naturelles sont mises en œuvre au sein d'une perspective agroécologique.

En plantant quelques pieds de basilic auprès de leurs plants de tomates, les jardiniers aixois font alors le pari de la solidarité du monde végétal. En cultivant au sein de leur parcelle les valeurs de coopération qu'ils souhaitent voir instituer entre eux, ils inscrivent leur pratique dans la lignée des idées de l'agronomie lyssenkiste qui niait le rôle des facteurs génétiques pour ne privilégier que l'influence du milieu. Si dans la nature tout est question d'équilibre, il est prouvé que certaines associations peuvent être bénéfiques et produire in fine des processus de mutualisme.

Dans son livre *La vie sociale des plantes*, publié en 1984 aux Editions Fayard, Jean-Marie Pelt explicitait ces coopérations vertueuses et se plaisait à raconter « *l'histoire d'amour de l'algue et du champignon* » à l'origine de la création d'une plante nouvelle, le lichen. De la même façon que le lierre, cette « *plante bien attachante* »⁹⁴ a besoin de s'accrocher aux arbres pour porter ses rameaux vers la pleine lumière, certaines espèces de champignons ne peuvent exister sans un couvert ligneux bien particulier, associé à des variétés d'arbres précises.

Ces processus d'association et de mutualisme sont nombreux et confèrent à l'homme qui se dote des techniques appropriées un savoir agroécologique efficace pour une gestion écosystémique du jardin. Si « les hommes préfèrent les blondes », l'amanite tue-mouches raffole des bouleaux. La vie sociale des plantes, véritable scénario de série B, engrange alors de nombreux enjeux qu'il s'agira d'élucider dans une partie consacrée à la délicate pâquerette saxifrage et à l'astucieuse ortie sauvage.

⁹⁴ PELT, J.-M., *La vie sociale des plantes*, Editions Fayard, 1984.

III) De l'amalgame du végétal et du social

Dans son livre sur *La vie sociale des plantes*, Jean-Marie Pelt propose de curieuses analogies destinées à montrer aux lecteurs que la société des plantes partage une étrange communauté de destin avec la société des hommes. Cet ouvrage, tout en métaphores, rapproche l'homme du végétal autant qu'il réintègre la nature dans la culture. Voulu aussi bien comme une réflexion sur les mœurs des plantes que comme une analyse des fonctionnements humains, ce livre propose de nous rendre les plantes plus proches.

Si l'ambition de Jean-Marie Pelt est bien de dessiner un monde où tout fait système, d'autres initiatives plus isolées utilisent l'analogie végétal/sociétal pour figurer des états d'âme et des constatations issues d'un travail moins réflexif. Des analogies qui existent également de façon inconsciente dans certains usages qui traduisent alors dans leur singularité un rapport particulier au végétal et au social.

A) *La vie sociale des plantes*

L'ouvrage de Jean-Marie Pelt est traversé par une perspective globale. Il s'agit de dessiner un univers où hommes et plantes s'inscrivent comme les mêmes maillons d'un environnement solidaire. Un monde cohérent et rationnel où chacun contribue innocemment, biologiquement ou socialement, à la cohérence de l'ensemble.

S'il s'est vu critiqué son anthropomorphisme et son finalisme, Jean-Marie Pelt s'inscrit en réalité dans une vraie tradition ethnobotaniste. Lorsqu'il ambitionne de rapprocher l'homme de la plante, véritable alter égo végétal, c'est parce qu'il considère qu'en étudiant les relations des plantes entre elles nous en apprendrons beaucoup sur les rapports des hommes entre eux.

Dans son livre de 1984, Jean-Marie Pelt propose un parallèle entre l'évolution du judéochristianisme et celle des plantes. Conscient de la perplexité que pourrait susciter son entreprise, il considère que ce pari se justifie néanmoins par les rapprochements surprenants et les réflexions profondes que peuvent suggérer une telle analogie. En effet, il s'agit bel et bien de postuler des métaphores éclairantes, des analogies pertinentes, pour aider l'homme à faire une place au végétal tout en lui proposant d'élucider ses problématiques sociales.

En faisant du judaïsme « *une espèce endémique et panchronique* »⁹⁵, Jean-Marie Pelt éclaire la vaillance de la diaspora israélite par un parallèle avec l'arbre aux quarante écus. Le gingko biloba, dont les conditions écologiques le situent sur une portion très précise du territoire chinois, a été artificiellement disséminé par l'homme et décore aujourd'hui les artères de Manhattan. Hermétique à toute évolution biologique, le gingko, tout comme la religion judaïque, a pourtant réussi à s'intégrer dans un environnement hostile. Particulièrement robuste face aux attaques des hommes, l'arbre a résisté à Hiroshima, lorsque la diaspora survivait à la shoah.

Si cet exposé ne nous apprend pas grand-chose sur la religion juive, c'est car il n'a pas pour enjeu d'apporter des éléments nouveaux susceptibles de changer l'histoire. Il s'agit juste, en pointant la ressemblance de deux évolutions, de montrer à l'homme l'étrange proximité qui le lie au végétal. Des accointances familières, une communauté de destin, des analogies propédeutique. En enseignant à l'homme que dans la société des végétaux il y a aussi des super héros, Jean-Marie Pelt suggère une analyse pleine d'ironie et d'autodérision apte à recentrer le regard de l'homme.

Pour proposer une nouvelle relation de l'homme au vivant, qu'il soit végétal ou sociétal, il s'agit d'admettre que chaque évolution s'inscrit dans un même patrimoine, que chaque petite histoire s'inscrit in fine comme une contribution d'envergure au grand tout. Pour que l'homme cesse de se vouloir « *maître et*

⁹⁵ PELT, J.-M., *La vie sociale des plantes*, Editions Fayard, 1984.

possesseur de la nature »⁹⁶ et accepte d'entretenir une relation d'égal à égal avec le vivant qu'il cultive, il s'agit de substituer à l'approche paternaliste une réciproque fraternelle. Ce détour par le romanesque propose donc à l'homme une vision contemplative de la nature.

Parce que ce livre se veut aussi un manuel de botanique à l'usage des non initiés, il s'agit d'expliquer à l'homme les rudiments du monde des plantes. Des analogies pédagogiques, qui tout en rappelant qu'il n'existe pas moins de cent cinquante mille espèces de champignons, expliquent au passage que ce marginal du monde végétal entretient une place de premier ordre dans la société du vivant. Le long travail de décomposition qui l'occupe joue un rôle important dans l'écosystème. Un avertissement qui précède l'analogie que propose Jean-Marie Pelt entre les hippies du monde végétal et les soixante-huitards.

Véritable pathologie sociale, mai 1968 a provoqué des réactions épidermiques qui ne sont pas sans rappeler les innombrables maladies de peau que peuvent déclencher les champignons. Une épidémie dont le prurit a toutefois permis des avancées sociales majeures dans le pays.

En faisant apparaître des idées nouvelles, des réactions pathologiques inattendues, les marginaux engagent un travail de sape qui permet de déblayer le terrain et le terreau de sociétés nouvelles. Les décomposeurs comme les parasites jouent à ce titre un rôle essentiel dans la vie sociale des plantes et des hommes.

Dès lors, dans une perspective macro, force est de constater que les accointances entre les phénomènes du vivant végétal et humain sont loin d'être anodines. Reste que si un regard réflexif permet à l'ethnobotaniste de tracer des parallèles entre les orchidées et les personnes âgées, l'apparente communauté de destin qui en ressort est toute tissée par son auteur. Si le *capillitium hirsute* ressemble presque physiquement à l'hippie chevelu, ces analogies sont perçues par l'ethnobotaniste qui les recherche et non par l'étudiant ou le champignon qui les suggère.

⁹⁶ DESCARTES, R., *Discours de la méthode*, 1637.

B) La délicate pâquerette saxifrage

Gottfried Hoenegger est un artiste et collectionneur suisse. Producteur de constructions monumentales, il appartient au mouvement de l'Art concret. En 2010 il rédige *Le journal sentimental d'une mauvaise herbe*. En pointant sa focale sur le parcours des herbes des trottoirs, il propose une vision poétique des marginales du bitume. Des photographies et des textes courts offrent aux lecteurs un aperçu anthropomorphique du quotidien des mauvaises herbes.

Il s'agit de jouer de l'analogie, familière à Jean-Marie Pelt, pour dresser un portrait désabusé des simples, oubliés du monde des fleurs et exclus du monde des hommes. Considérés comme mauvaises herbes dans les champs cultivés, ils sont la cible des désherbants chimiques et les souffre-douleur du monde des hommes. Des attaques auxquelles ils commencent localement à s'adapter en déployant des souches résistantes ou en développant une contre culture. Anticonformistes, le chiendent et l'adolescent, le lamier et l'ouvrier, suggèrent en effet une curieuse communauté de destin.

Reste que ces herbes folles, qui se fraient un chemin dans le goudron des villes, vont également être associées aux intellectuels de la société humaine. Le vulpin comme le plasticien évoluent dans un monde hostile, dans les marges et dans les coins, pour offrir au monde des propositions esthétiques qu'on leur refuse.

« Au nom de toutes les mauvaises herbes du monde, je remercie mon éditeur de publier des extraits de nos journaux intimes. En effet, la vie devient pour nous chaque jour plus difficile. Les seuls qui souffrent comme nous de l'ignorance sont les intellectuels, dans le monde entier. Si nous, les mauvaises herbes, nous voulons donner au monde un peu de couleur, montrer qu'être pauvre ne veut pas dire être malheureux, les intellectuels sont des gens persuadés qu'avec leur art ils seront capables, sinon de changer le monde, du moins d'apporter un peu plus de justice, montrer que la vie dans tous ses aspects témoigne du miracle de vivre.

Oui, nous les mauvaises herbes et les intellectuels, nous portons en nous les seuls germes qui un jour seront le début de la création d'un paradis sans pommier et sans serpent »⁹⁷.

En se faisant narrateur autodiégétique du journal intime des mauvaises herbes, Gottfried Hoenegger dépasse la perspective analogique employée par Jean-Marie Pelt. Photographiés comme des frères jumeaux, mauvaises herbes et intellectuels portent un nous qui dépasse la simple métaphore pour proposer franchement l'assimilation. Dès lors, il ne s'agit plus de romances propédeutiques : c'est un véritable investissement de l'ordre végétal que propose ici le plasticien. En faisant l'amalgame du sociétal et du végétal, Hoenegger engage une vision ethnobotaniste à la fois moins réflexive et plus intrusive.

Il ne s'agit plus d'étudier les similarités de deux mondes parallèles mais bien de dissoudre les catégories du vivant pour absorber dans une même communauté les homologues et les équivalents. En supprimant les échelles et les compartiments du monde vivant, l'artiste propose une véritable approche interactive de l'ethnobotanique. Ce n'est plus le chercheur, le botaniste, le cultivateur qui remarquent des accointances, qui engagent une relation paternaliste ou antispéciste au vivant. C'est l'herbe et l'intellectuel qui s'engagent côte à côte pour une étude contextuelle de la complexité du vivant.

Une proposition qui réactive les existants non humains pour engager une nouvelle compréhension du vivant. Lorsque la délicate pâquerette saxifrage inspire à l'intellectuel une approche qui veut se soustraire de tout humanocentrisme, on embrasse une ambition assimilatrice qui inscrit in fine un rapport inédit au vivant. Cette perspective existe également de façon presque inconsciente dans certains usages. Des savoirs vivres et des exercices qui approfondissent alors encore davantage l'ambition de cet album photographique.

⁹⁷ HOENEGGER, G., *Le journal sentimental d'une mauvaise herbe*, Editions Fage, 2010.

C) L'ingénieuse ortie sauvage

L'ortie, cette grande tige verte qui pique les doigts et fait peur aux enfants fait de la résistance. Ou plutôt « fée de la résistance ». Avec la redécouverte des vertus des simples, elle retrouve peu à peu sa place dans la pharmacopée et engage même de par ses innombrables usages un engouement bien plus que médicinal.

Elle devient finalement le symbole de cette relation nouvelle au végétal. La mal aimée du jardin ne fait pas que susciter une écoute renouvelée des secrets des plantes, elle engage un réinvestissement des catégories de pensée et enrichit alors l'approche interactive qu'appelait de ses vœux Gottfried Hoenegger. Si les ethnobotanistes et les défenseurs du jardinage écologique s'emparent de ses vertus pour décliner un éventail de livres et de recettes aptes à améliorer la vie des hommes, il existe au-delà de ces publications ostentatoires une vraie démarche de retour vers le végétal.

L'ingénieuse ortie sauvage devient alors l'incarnation d'une véritable réciproque sociovégétale. Parce qu'il ne s'agit pas de revendiquer un nouveau rapport au vivant et que la démarche de celui qui la récolte n'est ni esthétique, ni scientifique, l'ortie engage l'amalgame parfait du végétal et du social. Il ne s'agit plus d'offrir une analogie consciente et réflexive dessinée au niveau global, il ne convient pas non plus d'offrir un parallèle touchant entre deux catégories générales du monde végétal et social. Il s'agit bel et bien d'une relation toute singulière et intime, vécue directement par les protagonistes de l'histoire, sans narrateur ou intermédiaire, qu'il soit botaniste ou artiste.

Si la discipline permet d'appréhender les savoirs, si le scientifique et l'artiste décèlent des relations et schématisent des ethnobotaniques, c'est toujours le regard humanocentré qui tisse à l'origine ces métaphores qui engagent des visions. La relation existe bel et bien, mais uniquement parce que le chercheur la formule. Tandis que l'ortie active un amalgame du social et du végétal qui ne fait pas

qu'éclairer des propositions humaines : l'ambition analogique existe avant, sans la réflexivité du chercheur.

Si l'on pouvait reprocher à Jean-Marie Pelt et à Gottfried Honegger de proposer des visions romanesques mais toutes illusoire de la vie végétale, c'est d'une analogie vécue et non perçue que relève ici l'alliage de l'ortie et de son ortie-culteur. Lorsque le plasticien estime que la plante saxifrage pousse dans un milieu hostile, c'est uniquement parce qu'il considère que pousser entre les rochers est plus éprouvant que de s'épanouir dans de la terre fraîche. Seulement les plantes rupicoles poussent dans les rochers car elles trouvent dans ce milieu rocailleux les éléments nécessaires à leur survie. Aussi, ce qui semble hostile à l'intellectuel, les cailloux, ne l'est que parce que notre vision d'humain nous fait considérer que rien ne pousse sans mal dans ce qui est dur, froid ou inerte.

De la même façon, en prenant un champignon plus élégant, comme le mycena adonis, Jean-Marie Pelt aurait tout aussi bien pu montrer que le prurit et mai 1968 sont deux pathologies antagonistes. Car l'analogie est construite uniquement par l'œil et pour l'œil humain, pour apporter une vision, pour traduire un jugement qui ne féconde rien d'autre que l'imagination qui le porte.

Tandis que si les champignons ressemblent aux trublions, si la délicate pâquerette rappelle l'intellectuel, l'ortie et l'ortie-culteur construisent véritablement une relation qui fait sens. En préparant leur purin, les jardiniers ne soignent pas seulement leurs légumes, ils font d'un liquide peu ragoûtant un jus riche de sens. Un attachement qui explique les protestations qu'a suscité la décision ministérielle visant à encadrer la commercialisation du précieux fluide.

Interdit de fabrication, de vente et de diffusion depuis 2006, le purin d'ortie a finalement fait l'objet d'une autorisation de mise sur le marché. L'arrêté du 18 avril 2011 encadre la commercialisation et la préparation du purin.

Reste que cette loi a été contestée par les connaisseurs qui considèrent que cet arrêté ne fait qu'inventer « *la piquette d'ortie* »⁹⁸ pour mieux interdire le purin d'ortie. Cette réaction montre bel et bien en quoi l'ortie n'est pas seulement l'enjeu de nouvelles recettes, une plante miracle que l'on décline et commercialise dans un nouveau rapport humanocentré. Mais c'est bien à une vraie relation de commensalisme qu'appellent les ortie-culteurs.

La Ve Biennale d'Art Contemporain de Melle s'est ouverte le 25 juin dernier avec cette proposition : habiter la terre. Il s'agit pour les artistes d'entrer en résonance avec le monde actuel pour interpeller « *l'hospitalité universelle* »⁹⁹ de la planète bleue. Gilles Clément a installé pour l'occasion un jardin d'eau, jardin d'orties, qui engage une réflexion sur l'appropriation du vivant par les hommes. Parce que le respect de la nature est considéré comme le fondement du respect humain, il s'agit d'appeler à un nouveau regard sur la gratuité du vivant et sur son inhérente générosité. Une démarche que le paysagiste du jardin planétaire accompagne de distributions gratuites de purin, organisées tous les vendredis de la Biennale.

L'ortie symbolise ainsi une connexion nouvelle. En brassant son purin, le jardinier averti propose une singulière analogie : celle d'une nouvelle synanthropie. En saisissant l'opportunité d'une relation mutualiste, l'ortie-culteur engage un nouveau rapport à la nature.

Il s'agit d'apprendre de la terre, accepter d'entrer dans une dimension écosystémique du vivant. Une ambition copernicienne qui mériterait d'être intégrée à une reconceptualisation de l'ethnobotanique. Parent pauvre de la recherche, l'étude des synergies entre espèces végétales, entamée par l'étude de la mycorhization, aurait toute sa place dans des problématiques ethnobotaniques renouvelées.

⁹⁸ Communiqué de presse de l'Association pour la promotion des produits naturels peu préoccupants du 5 mai 2011.

⁹⁹ KANT, E., *Vers la paix perpétuelle*, 1795.

III) Pour une reconceptualisation de l'ethnobotanique

A partir des années 1960, la question de l'érosion des ressources génétiques va émerger et entraîner une reconfiguration de la gouvernance mondiale du vivant. En 1961, la *Food and Agriculture Organisation* (FAO) organise le premier événement international qui interroge la question du recul de la diversité génétique. Mais du fait de l'influence croissante des pays du Tiers-monde dans l'institution, les Etats-Unis organisent la création d'un nouveau centre de recherche agronomique qui aboutira en 1974 à la naissance de l'*International Board for Plant Genetic Resources* (IBPGR). Véritable banque de semences, l'IBPGR rend possible dans les années 1970 la main mise des pays du nord sur les ressources génétiques mondiales.

La publication en 1979 de *Seeds of the Earth* par Patrick Mooney traduit la politisation de la question de la biodiversité. Des critiques de plus en plus virulentes s'expriment sur le pillage exercé par les pays du nord. Toutefois, le règne du brevet continue d'orchestrer une vision « ressourciste » du vivant. La convention de Rio de 1992 et le *Traité international sur les ressources phyto-génétiques pour l'alimentation et l'agriculture* de 2001 ne suffisent pas à enrayer le processus. Reste que l'introduction de nouveaux acteurs et l'aménagement de certains dispositifs laissent entrevoir la possibilité d'une évolution plus dynamique du modèle.

En outre, depuis plus de deux décennies, la Société internationale d'ethnobiologie (ISE) encourage activement la sauvegarde des liens inextricables entre la diversité biologique et culturelle et le rôle vital des peuples autochtones. Si pour Georges Métaillé « *ethnobotanique et ressources génétiques constituent deux approches complémentaires du monde végétal* »¹⁰⁰, ces deux parcours historiques devraient offrir la possibilité d'une reconceptualisation de la discipline.

¹⁰⁰ METAILLIE, G., « Ethnobotanique et ressources génétiques : approches complémentaires du monde végétal », Actes du colloque en hommage à Jean Pernès, 1992.

En 1988, le premier congrès de la Société Internationale d'Ethnobiologie réunissait plus de six cents scientifiques et aboutit à la déclaration de Bélem. Dans ce texte fondateur de la Société, les scientifiques témoignent du rôle primordial des savoirs des communautés indigènes pour une meilleure gestion des questions bioculturelles. Dans le cadre de l'année internationale des Nations Unies pour les peuples autochtones en 1993, puis pendant la décennie des peuples autochtones (1995-2004), une série de conférences regroupant des spécialistes des questions indigènes et d'autres domaines s'est tenue à travers le monde. Il en est résulté un certain nombre de déclarations identifiant, définissant et expliquant le concept de protection juridique des savoirs traditionnels.

La jonction entre les problématiques de développement et celles relatives à la conservation de la biodiversité offre sans nul doute un champ nouveau pour l'ethnobotanique. Parce que l'érosion de la diversité du vivant engrange des problématiques mettant en jeu la protection des savoirs indigènes, il est certain que les questions bioculturelles appellent aujourd'hui les scientifiques à proposer des ethnobotaniques nouvelles sur ces savoirs. La société Internationale d'Ethnobiologie encourage ainsi les travaux visant à valoriser les savoirs des sociétés traditionnelles pour la conservation de la diversité biologique, culturelle et linguistique. Son programme de bourse finance les recherches du doctorant Miguel Alexiades. Ce dernier travaille dans les régions frontalières de l'Amazonie, au Pérou et en Bolivie, pour aider à la mise en place d'un herbier sur les plantes médicinales et utiles destiné à faciliter l'échange et la transmission des connaissances sur la santé.

S'il ne s'agit plus de dresser des listes de plantes utiles collectées par les peuples primitifs afin d'encourager une réappropriation économique de ses savoirs, il convient d'axer à nouveau le regard ethnobotaniste vers les sociétés indigènes. Tandis qu'en 1978 Richard Ford supprimait le terme « primitif » de la définition officielle de la folk science américaine, il s'agirait aujourd'hui de recentrer l'ethnobotanique autour de l'étude des sociétés indigènes.

Toutefois, cette préoccupation pour les problématiques bioculturelles liées aux savoirs indigènes pourrait aussi interpeller l'étude de réseaux nouveaux, solidarisant paysans du nord et du sud, autour de l'échange de semences et de savoirs agricoles. Ainsi, au sein du réseau de semences paysannes Kokopelli, un dispositif visant à distribuer gratuitement des graines à l'international aboutit chaque année à l'envoi de semences à plus de soixante dix communautés et associations paysannes réparties ainsi :

- Afrique 70%: principalement Burkina Faso, Madagascar, Mali, Niger, Sénégal;
- Amérique Centrale et Latine: 15% : Haïti, Equateur surtout;
- Asie 10%: Népal, Ladakh, Inde, Mongolie;
- Europe 5 %: Roumanie, Hongrie, Pologne et surtout la France vers les associations d'insertion

De la même façon, l'association Terre et Humanisme, créée en 1994 par Pierre Rabhi, développe un rapport nouveau au monde végétal. A travers la diffusion des pratiques agroécologiques et des concepts liés à la permaculture, la ferme de Lablachère, en Ardèche, l'oasis de Penn an Hoat, en Bretagne, et les agriculteurs de Tacharane, au Mali, participent à un même processus de reformulation de l'agriculture autour d'une vision écosystémique prenant en compte les effets de la biodynamie.

Cette mise en réseau des savoirs et des savoir-faire offre des pistes d'études pertinentes pour la recherche ethnobotanique. Parce que les relations des sociétés humaines au monde végétal existent sur tous les continents, il est important de laisser la focale ouverte et de ne pas oublier, lorsque l'on herborise au Mali, que des accointances nouvelles s'expriment aussi à Paris.

Les savoirs populaires de France et d'Extrême Orient expriment autant d'ethnobotaniques particulières et proposer une étude des relations qui unissent les

hommes et les plantes a autant de valeur lorsque l'on analyse les catégories vernaculaires corréziennes ou coréennes.

Dans son texte intitulé *Le chant secret de la vigne*, la poétesse corrézienne Marcella Delpastre traduit la connexion toute particulière qui existe dans sa campagne entre la plante cultivée et le paysan qui la féconde.

*« Qui de nous est le maître ? Et qui de nous l'esclave ?
Est-ce que tu m'appartiens ? Est-ce que tu me possèdes ?
Je viens à toi les bras ouverts, je viens à toi sur les genoux-
Je viens à toi comme je suis – je ne suis rien. Tu viens en moi et tu m'effaces.
Tu viens à moi, tu es ma face. Tu as mon visage, mes mains.
Je suis ta trace. Et moi je ne suis rien. Je suis ta place.
Je t'ai planté –t'ai-je plantée ? Je t'ai semé – de quelle graine ?
Quel souffle, quel vent, quelle graine ?
Je viens à toi les bras en croix et j'attends que tu viennes.
J'attends que tu naisses. Que tu fleurisses, que tu renaisses.
J'écoute la marche interminable de ta sève à travers le silence de la germination »¹⁰¹.*

¹⁰¹ DELPASTRE, M., « Le paysan, l'arbre et la vigne », *Revue Lemouzi*, n°106, avril 1988.

CHAPITRE 5 : LA PRAIRIE

L'herbe ça se cultive. Dès lors, l'étude de la prairie présuppose des savoirs et des savoirs faire et par la même, des ethnobotaniques spécifiques.

I) L'histoire de la prairie

L'histoire de la prairie commence géographiquement en Angleterre et en Scandinavie. Mais dès la fin du XVIIIe et pendant tout le XIXe siècle, l'agriculture française connaît les prémices de la révolution des fourrages.

A) De la vaine pâture à la création des premières prairies

Jean-Marc Moriceau, historien français spécialiste d'histoire rurale, a étudié la fluctuation des populations animales depuis la Révolution française. Jusqu'en 1850, le bovin est surtout un animal de traction. Il est engraisé en fin de vie pour être mangé mais sa fonction principale reste d'aider aux champs. En outre les animaux sont beaucoup plus petits. Ils se nourrissent de ce qu'ils trouvent car à l'époque peu de prairies semées existent autour de Paris. Ce système reposait sur la vaine pâture.

Au Moyen Âge et sous l'Ancien Régime, la vaine pâture est un droit d'usage qui permet de faire paître gratuitement son bétail en dehors de ses terres. Empêchant la clôture des terres, ce droit est contesté au XVIII^e siècle par les propriétaires qui veulent utiliser leurs terres en permanence grâce aux nouvelles façons de cultiver.

En effet, on découvre à l'époque les légumineuses fourragères qui permettent de fixer l'azote dans le sol. Les paysans se mettent alors à cultiver le sainfoin, le trèfle violet puis la luzerne. En créant une rotation des cultures entre le blé et les légumineuses, les paysans réussissent à accroître leur productivité.

Olivier de Serres, considéré par certains comme le père de l'agronomie française, théorisa au début du XVIIe siècle ces principes : « *si vous voyez votre pré ne plus rapporter à suffisance, ne soyez pas si mal avisé de le souffrir avec si petit revenu, mais en lui changeant d'usage, le convertirez en terre labourable, en quoi profitera plus en un an, ainsi renouvelé, que de six en foin... Le fonds étant ainsi renouvelé, au bout de quelques années, si ainsi le désirez, sera remis en prairie* »¹⁰².

Ainsi, au XIXe siècle, les premières prairies artificielles viennent se substituer aux surfaces en jachère. En alternant, sur une même parcelle, des céréales et des productions fourragères, le ley-farming venu d'Angleterre promet d'accroître la productivité des exploitations.

En outre, au même moment, la production laitière augmente considérablement. Avec la création de la ligne de train Paris-Lisieux, il devient possible d'apporter du lait à Paris. Ce sont les débuts de l'expansion de la vache normande et de la fromagerie.

Après la fin de la Première Guerre mondiale, cette dynamique s'intensifie et surtout s'institutionnalise. Le premier Institut de Recherche Agronomique (IRA) est créé en 1924 et ouvre la voie à la planification de la recherche agricole et aux progrès de l'agriculture.

¹⁰² De SERRES, O., *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, publié en 1600 à Paris.

B) La première révolution fourragère

A la fin de la Seconde Guerre mondiale, la reconstruction du pays occupe tous les pans de la société française. Une révolution des idées et des pratiques va alors inscrire le renouveau de l'agriculture. Il s'agit d'engager un accroissement de la productivité du travail paysan grâce à l'instauration de nouvelles techniques agricoles : c'est la Révolution fourragère.

En 1945, la France sort de la guerre et le pays a faim. La production animale ne suffit pas à satisfaire la consommation humaine et la production de ressources pour nourrir les animaux est alors considérée comme limitante. L'enjeu de la révolution fourragère est donc d'intensifier la production fourragère pour améliorer le rendement de la production animale.

Les techniques mises à l'honneur parient sur un retournement des prairies permanentes. Il s'agit de préconiser un labour ou l'implantation de prairies temporaires et une sélection de variétés de graminées qui seront fertilisées et exploitées intensivement pour accroître le rendement insuffisant des fourrages. La recherche est donc dominée par une vision rationaliste de la prairie qui fait de la sélection des espèces fourragères et de l'exploitation intensive des prairies la clé du développement agricole.

Cette révolution des idées et des pratiques est née de la rencontre de l'agronome René Dumont avec les producteurs du bassin laitier lyonnais. Mais l'application sur l'exploitation agricole de la révolution fourragère révèle de véritables contraintes techniques. En effet, dans la mesure où la récolte fourragère promet d'être beaucoup plus abondante, on ne peut plus traiter la prairie à la fourche et au râteau. La mécanisation se révèle très vite indispensable.

Après quatre années d'essais conduits par Pierre Chazal, l'application en vraie grandeur se fait dans les Centre d'études techniques agricoles (CETA). Puisque l'adaptation ne peut pas se faire isolément, les CETA, qui réunissent une vingtaine d'exploitants avec un technicien sur un territoire de la taille d'un canton, peuvent inculquer et suivre de près cette nouvelle dynamique fourragère.

Parce qu'elle constitue tout autant une refonte des idées qu'un renouvellement des pratiques, la révolution fourragère inscrit des changements majeurs dans le pays. En 1954, René Dumont et Pierre Chazal publient une synthèse du mouvement qu'ils ont contribué à initier. *La nécessaire Révolution fourragère et l'expérience lyonnaise* entérine l'efficacité du système en rappelant l'incroyable explosion des performances fourragères qui s'en est suivie.

Cette révolution engage en effet un véritable système de fonctionnement. Si les CETA développent le mouvement dans les campagnes, en amont, la création variétale, les zootechniciens et les professionnels de la production d'engrais contribuent à rendre le mécanisme viable. Puisque la performance du concept engage une dynamique technicienne toujours plus innovante, la révolution s'amende progressivement de nouvelles étapes.

C) La seconde révolution fourragère

La deuxième phase de la révolution fourragère est marquée par l'apparition du maïs comme culture fourragère privilégiée.

Les progrès constants de la mécanisation agricole rendent obsolètes la pratique des premières cultures fourragères. En effet, l'ensilage des légumineuses est difficile, tandis que le maïs résiste bien à cette pratique (consistant à conserver les fourrages par voie humide passant par la fermentation lactique anaérobie).

En outre, à partir de 1961 les premiers engrais azotés sont fabriqués. La rotation des graminées et des légumineuses devient donc fastidieuse lorsqu'il est en revanche si simple d'arroser son champ d'engrais. Et le maïs répond bien à l'engrais azoté.

On assiste ainsi au développement intensif de la production de maïs au nord de la France. Parce que la révolution fourragère et la mécanisation agricole ont débouché sur une séparation des activités d'élevage et de grandes cultures, la fertilisation organique du sol n'apparaît plus utile, seule l'intensification de la production justifie la sélection des espèces fourragères.

Au même moment, les bovins augmentent en taille et de nouvelles races au fort développement musculaire sont sélectionnées pour accompagner ce système : c'est l'exemple de la race blonde d'aquitaine. Les besoins en fourrage augmentent et renforcent ce principe normatif du « toujours plus ».

« La révolution avait besoin de savants [...] mais l'élevage, s'il est une technique savante, est aussi un art. Il faut remercier les éleveurs, acteurs de la réussite de ces évolutions, de l'avoir montré et de continuer à nous le rappeler »¹⁰³.

¹⁰³ SALETTE, J., « La révolution fourragère, cinquante ans après. La révolution fourragère et l'herbe », *Fourrages*, 2006, numéro 188.

II) Des prairies et des hommes

La prairie n'existe pas sans les hommes. Tandis que l'imaginaire collectif aime à penser que la prairie se porterait mieux sans les humains, en France il ne peut y avoir de prairies sans hommes. Laissé à l'abandon, un pré devient rapidement broussailleux. Seules certaines régions du monde sont capables d'abriter naturellement et durablement des prairies qui n'ont pas vocation à devenir des strates arborées. Le paysan, l'agronome, le botaniste et même le jardinier entretiennent et façonnent ainsi les prairies. Des relations hommes-graminées qui présupposent autant d'ethnobotaniques particulières.

A) La prairie, l'agronome et le paysan

En 2008, dans un ouvrage intitulé *Agronomes et paysans : un dialogue fructueux*, la collection Sciences en question faisait intervenir André Pochon. Cet « agriculteur-chercheur » a bien connu la Révolution fourragère. Après avoir participé au sein du CETA de Corlay à l'exploitation de la prairie à base de ray-gras et de trèfle blanc, il prend ses distances avec les chercheurs de l'INRA qui remettent en question sa méthode. La « méthode Pochon », qu'il explicitera en 1981 dans son livre *La prairie temporaire*, n'est pas conciliable avec l'introduction du maïs fourrager.

Pour l'agriculteur, l'abandon du système herbager repose sur des considérations économiques. En effet, l'exploitation rationnelle des herbages ne représente presque aucun coût pour l'agriculteur. Or, in fine, « *c'est un véritable danger pour le système productiviste. Quand on met en parallèle l'arrivée du maïs fourrage, alors là, quelle aubaine pour le système. Il faut acheter la semence tous les ans. Même avant les OGM. N'oubliez pas qu'avec les hybrides, on ne peut pas ressemer sa propre semence* »¹⁰⁴.

¹⁰⁴ POCHON, A., « Révolution fourragère : le bonheur est dans le pré », Article paru sur le site www.saintpierre-express.fr le 21 mai 2009.

Mais c'est surtout le basculement dans le productivisme qui, à la fin des années 1960, met à mal le modèle prôné par André Pochon et ses collègues. La spécialisation des fermes, vers la production laitière ou vers la production porcine, rend les prairies désuètes et inadaptées. Tandis que pour André Pochon, le système herbager permettait une production autonome et intensive car « *le cochon est pendu au pis de la vache* »¹⁰⁵, le développement de l'élevage porcin hors sol et l'agrandissement des exploitations laitières transforment profondément les pratiques agricoles et les besoins en fourrages.

Regroupés au sein du Centre d'étude pour un développement agricole plus autonome (CEDAPA), association loi 1901 créé en 1982, André Pochon et ses collègues proposent avant l'heure un modèle de production durable reposant sur sept critères :

- Un équilibre : sol, plantes, animaux ;
- Un bon assolement ;
- Des plantes adaptées au sol et au climat ;
- Du fumier et non du lisier ;
- Des prairies à base de trèfle blanc ;
- La priorité aux investissements productifs (engrais de fond, semences, cheptel vif) ;
- La priorité aux prêts à long terme bonifiés.

Aujourd'hui, l'INRA est impliqué auprès du CEDAPA dans des programmes visant à étudier le fonctionnement de systèmes à même de fournir une agriculture plus durable. Reste que « *cette forme de recherche en partenariat avec les agriculteurs tournés vers l'action et la gestion des exploitations et des territoires,*

¹⁰⁵ *Ibid.*

mobilisant des disciplines scientifiques nombreuses et diverses, et en interaction, est novatrice »¹⁰⁶.

Ce dialogue fructueux entre paysans et agronomes a ainsi permis la mise en place du programme *Systèmes Terre et Eau* visant à évaluer les exploitations à dominantes herbivores du CEDAPA. La prairie, qu'elle soit de trèfle, de luzerne ou de raygras est en effet un espace semé, créé, entretenu par le paysan. Mi science, mi art, le bonheur est dans le pré !

¹⁰⁶ ALARD, V., BERANGER, C., JOURNET, M., *A la recherche d'une agriculture durable, Etude de systèmes herbagers économes en Bretagne*, INRA Editions, 2002.

B) La prairie, l'agronome et le botaniste

Au même moment, Louis Hédin, qui engage à l'INRA des recherches sur les dimensions écologiques de l'exploitation de la prairie, est marginalisé. Parce que l'enjeu des agronomes est d'étendre toujours plus le potentiel de production des cultures fourragères, la prise en compte des conditions écologiques du milieu est pour le moins négligée.

Louis Hédin, avec qui Haudricourt coécrit *L'Homme et les plantes cultivées*, consacre l'essentiel de ses recherches à des travaux sur la prairie. Il va proposer une construction originale mêlant l'approche agronomique et la dimension sciences humaines. Tout comme André Voisin qui souscrit à ses approches et les complète, le botaniste plaide en faveur de pratiques raisonnées, cohérentes, où l'étude écologique des espaces permet une meilleure adaptation des espèces prairiales.

Il s'agit d'expérimenter le comportement des différentes variétés fourragères dans des milieux différents par le climat, le sol, les techniques culturelles. Il convient donc de prendre en compte les conditions écologiques pour proposer une exploitation plus efficace de la prairie. En s'intéressant à la géographie botanique régionale, en étudiant le climat et les sols, en prenant en compte des espèces de fourrage délaissées, Louis Hédin entreprend une vraie étude des fonctions écologiques de la prairie et écrit *sur les conditions d'une politique fourragère cohérente*¹⁰⁷.

Il est intéressant de noter qu'Haudricourt suivra de près les recherches menées par son collègue et ami. La dense correspondance qu'ils échangèrent montre en effet que la dimension écologique des travaux de Louis Hédin aurait pu être amendée d'une perspective ethnologique.

¹⁰⁷ HEDIN, L., « Sur les conditions d'une politique fourragère cohérente », *Fourrages*, numéro 6, 1961.

Aujourd'hui, les enjeux territoriaux et environnementaux sont centraux dans les travaux portant sur la prairie. L'irruption des problématiques écologiques participe d'une nouvelle représentation de la culture fourragère. Parce que la prairie est un lieu de production mais aussi un paysage, l'aménagement du territoire et les politiques de préservation de l'environnement influent sur l'évolution de la filière fourragère. De plus, les attentes des consommateurs évoluent. Il existe aujourd'hui une vraie demande de qualitatif qui va également jouer sur l'évolution de la production.

Dans son livre *Prairies et cultures fourragères en France*, Christian Huyghe, directeur scientifique adjoint de la structure Agriculture de l'INRA à Paris, montre que la filière fourragère se trouve au cœur d'enjeux nombreux qu'il s'agit d'articuler habilement. En effet, la prairie est à la fois une surface à ambition agricole et tout autant un espace paysage sans dimension marchande. Si la réflexion écologique engage une nouvelle définition du travail de l'éleveur, l'importance économique de la prairie et le cadre réglementaire français et européen qui l'organise obligent à considérer une analyse systémique de cette filière complexe.

Aujourd'hui, 45% de la surface agricole est occupée par des prairies. Véritable écrin de biodiversité, ces espaces herbacés ont tout autant un rôle écologique qu'une dimension symbolique. La luzerne, « *alliée naturelle de la biodiversité* »¹⁰⁸, fait à cet égard l'objet d'une campagne d'information toute particulière. Parce qu'elle offre un gîte de choix aux oiseaux, aux abeilles et aux papillons, la luzerne héberge une biodiversité significativement supérieure aux autres cultures.

En outre elle épure naturellement le sol de ses nitrates en excès et fertilise la terre grâce aux rhizobiums qui lui permettent de capter directement l'azote de l'air. Enfin la légumineuse fournit une alimentation riche en protéines aux ruminants qui

¹⁰⁸ La luzerne alliée naturelle de la biodiversité, Dossier d'information, www.biodiversite-luzerne.com

émettent en plus moins de méthane lorsqu'ils sont nourris à la luzerne. Elle permet ainsi aux systèmes agricoles français d'acquérir plus d'autonomie.

Christian Huyghe soutient cette campagne en faveur de la luzerne. L'ancien président de l'Association française pour la production fourragère considère que la connaissance des conditions écologiques des milieux et la prise en compte des facteurs environnementaux doivent influencer l'élaboration des pratiques prairiales.

En 1960, Louis Hédin écrivait ainsi que « *la curiosité scientifique, l'amour des sciences naturelles ont ouvert la voie à des études dont l'intérêt agronomique est bien vite apparu. En contact avec les botanistes, les agronomes doivent poursuivre l'œuvre commencée et lui donner sa signification à la fois scientifique et pratique* »¹⁰⁹.

¹⁰⁹ HEDIN, L., « Problèmes écologiques : types de prairies et classification », *Fourrages*, numéro 4, 1960.

C) *La prairie fleurie et le jardinier*

En juin, c'est l'heure du fauchage de la prairie. Philippe Barré, qui se présente fièrement comme le dernier paysan de Paris, aiguise sa faux et récolte les foins du jardin des plantes. Les parcelles fleuries sont aujourd'hui à la mode et bourgeonnent partout, même dans la capitale. Si en 1983 Pierre Lieutaghi s'inquiétait pour une ethnobotanique « au péril du gazon », aujourd'hui, les bleuets et les coquelicots investissent les pelouses.

Orientée vers l'éco-jardinage, les prairies attirent papillons, abeilles, oiseaux et autres petits animaux, utiles aux plantes et au jardinier. Pour le jardinier Roland Motte, « *les prairies fleuries, il n'y a rien de plus tendance aujourd'hui pour habiller le jardin et pour lui apporter un esprit sauvage, champêtre et authentique* »¹¹⁰.

Si cette appropriation de la prairie n'engage en rien la production fourragère, reste qu'elle symbolise une dimension ethnobotanique nouvelle. De la même façon que les consommateurs associent volontiers vert pâturage et bon fromage, les promeneurs s'entichent de plus en plus des pelouses un peu sauvages.

Dans un article intitulé « Mythologie de l'écologie » et publié en juin 1986 dans *Les Cahiers rationalistes*, Haudricourt opposait le jardinier français à l'horticulteur chinois. Tandis que les premiers entretiennent un jardin géométrique où les plantes sont disposées artificiellement et taillées systématiquement, les jardiniers chinois préfèrent anticiper leurs attentes en agissant de façon indirecte dans leur aménagement paysager. Plutôt que de rapetisser tous les mois les thuyas, ils vont créer des bonzaïs.

Haudricourt constate que les classiques confucéens ont fait beaucoup pour ce modèle associant l'homme à la nature. En effet, « *dès l'Antiquité chinoise, le déboisement est perçu comme une atteinte à la nature, tandis que l'Antiquité gréco-*

¹¹⁰ Emission sur les prairies diffusée sur Truffaut TV

latine ne semble pas s'être aperçue de la disparition des forêts méditerranéennes remplacées par les maquis et les garrigues ; et des forêts atlantiques remplacées par des landes bretonnes et les tourbières irlandaises »¹¹¹. C'est d'ailleurs sous la Rome Antique que naissait l'art topiaire. Et s'acharner à rendre géométrique « *de malheureux arbustes* » dénote certainement, au-delà d'une appropriation brutale des troènes, une « *civilisation offensive envers la nature* »¹¹².

Ce portrait de l'horticulteur dominateur semble aujourd'hui céder le pas devant l'éco-jardinier hérissé. Fier d'entretenir un jardin dont l'esthétique se veut brute et sauvage, il laisse sa pelouse en friche et installe des hôtels à insectes. Lorsqu'en 1983 Pierre Lieutaghi s'amusait des pelouses parfaitement tondues qui prolongent « *au-dehors l'espace moquette du séjour* »¹¹³, aujourd'hui, les murs végétalisés prolongent au-dedans l'espace champêtre du jardin.

En 1962, André-Georges Haudricourt conclue de son analyse de la culture des plantes européennes un certain modèle de traitement d'autrui. La mentalité dirigiste qui préside à la domestication des moutons et à l'intraitable tonte du gazon révèle une civilisation où l'action directe est la norme. Qu'il s'agisse du règne du végétal ou des interactions sociales, un même type de rapport est privilégié. En analysant la relation des hommes avec les plantes, l'ethnobotaniste étudie finalement les rapports des hommes entre eux.

Une perspective que l'on pourrait dès lors actualiser en faisant du jardinier des prairies le symbole d'un nouveau modèle de civilisation. Si l'art topiaire traduit une civilisation de l'action directe et l'entretien des bonzaïs un modèle d'action indirecte, la préférence pour les prairies fleuries pourrait être le symbole d'une nouvelle mentalité de l'inaction directe.

¹¹¹ HAUDRICOURT, A-G., « Mythologie de l'écologie », *Les cahiers rationalistes*, n° 415, juin 1986.

¹¹² *Ibid.*

¹¹³ LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, n° 1, 1983.

CONCLUSION :

Une ballade dans un magasin de jardinage est aujourd'hui une promesse pleine de charme. On peut acheter des graminées pour transformer sa pelouse en prairie, trouver du purin d'ortie (le mieux restant toujours de le faire soi même), opter pour une balconnière si l'on vit en appartement et trouver mille idées pour accueillir la biodiversité dans son potager ou dans sa chambre à coucher.

André-Georges Haudricourt, qui cherchait à déceler dans les pratiques d'horticulture les personnalités méthodiques et les attitudes plus digressives des civilisations occidentales et orientales, aurait sans doute trouvé intéressant de repérer, derrière ce goût pour le sauvage, le profil d'un nouveau jardinier et donc d'un nouveau type de mentalité. Car c'est certain, le jardin révèle beaucoup sur la personnalité de celui qui le cultive.

Et en vingt ans de jardinage, que de révolutions au potager ! En 1983, Pierre Lieutaghi constatait que « *derrière la maison, voire à une seule largeur de dahlia du tapis d'herbe, la laitue et le poireau n'ont jamais été aussi prospères, témoignant de l'enracinement tenace des vellétés potagères chez l'urbanisé tout autant que de l'efficacité des produits d'entretien dispensés par les garden-centers* »¹¹⁴.

Aujourd'hui, cultiver son lopin de terre est sans aucun doute un loisir encore plus développé. La preuve avec l'engouement pour les jardins collectifs qui décorent jusqu'aux toits de nos immeubles. Et avec cette manie pour le râteau, c'est le bio qui est à l'honneur. Les « round up » et autres herbicides restent dans les placards voire disparaissent des « garden-centers ». Une restructuration des pratiques qui permet d'imaginer que derrière l'éco-jardinage, c'est un autre jardinage tout court que les hommes cherchent à honorer.

Plus seulement décoratif et pas uniquement utilitaire, le jardin et le potager deviennent des lieux de culte avant même d'être des lieux d'agriculture.

¹¹⁴ LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, n° 1, 1983.

Un espace où tout fait sens et où les valeurs que les jardiniers souhaitent voir instituées dans le monde des hommes trouvent leur équivalent dans le monde des plantes. En semant des graines aux noms curieux et en enfouissant des tubercules farfelus, les hommes signent pour un contrat de respect et de tolérance où chacun signale sa volonté d'ouverture aux autres, même aux moins esthétiques, même aux plus anti-conformistes.

Cet engagement pour la biodiversité peut aisément être relié à un désir de melting pot. Plus de goût et de couleur dans son assiette pour une société multiethnique et tolérante où l'on marie le quinoa venue d'Amérique du Sud et le rutabaga originaire d'Europe du Nord.

En pariant sur la permaculture ou en choisissant des semences aux noms un peu saugrenus, les jardiniers s'engagent pour des pratiques qui signalent quelque chose sur ce qu'ils pensent de la vie en société. Lorsque l'on choisit de planter ses poireaux près des fraisiers, on adopte des principes qui ont fait leur preuve en matière de biodynamie mais qui signifient aussi quelque chose de notre rapport au végétal et donc in fine, au sociétal.

Car chaque méthode recèle ses avantages et ses inconvénients. Et traiter au round up peut se révéler efficace si l'on est prêt à assumer les conséquences sanitaires et écologiques de l'usage de l'herbicide. Dès lors, il n'est pas absurde de supposer qu'à un certain type de pratiques correspond un certain type de mentalités et qu'il est ainsi possible de faire de l'horticulture ou de l'agriculture une porte d'entrée vers une étude ethnologique de nos sociétés.

Cette prédilection pour les graines se retrouve même dans l'assiette. Le goût pour le topinambour change nos habitudes de jardinage mais également nos pratiques de consommation. Les légumes du terroir et les saveurs oubliées deviennent un fond de commerce dont s'emparent les grands chefs qui décuplent d'ingéniosité pour

servir potimarron et courge pâtisson à des clients toujours plus nombreux. Transformés en alicament, on se ressert goulûment des légumes d'antan.

Si ces lubies de nos cuisines ne veulent pas dire grand-chose en terme d'approche ethnobotanique, reste que le crédit accordé aux graines germées n'est pas innocent en terme de représentations symboliques et de relation nature/culture. Ces petites pousses dont on décore nos assiettes, avant d'être pointées du doigt dans les derniers scandales sanitaires, étaient aussi les manifestations d'un intérêt nouveau pour le vivant.

Pas forcément ragoûtants, les germes de soja ou de roquette, que l'on regarde pousser avant de pouvoir les déguster, sont encore une façon d'exprimer le souhait d'une nouvelle réciprocité sociovégétale. En investissant les graines d'un pouvoir, en réapprenant le cycle du vivant, en regardant pousser, grandir, une lentille ou un noyau d'avocat, c'est une nouvelle civilisation des graines qu'il s'agit d'analyser.

En 1964, André-Georges Haudricourt opposait la civilisation des graines à la civilisation de l'igname, une façon de distinguer les méthodes culturelles et « inculturelles » des traditions européennes et néo-calédoniennes. En restant en France, peut-être pourrions-nous aujourd'hui déceler dans cette réappropriation du vivant un nouveau type d'opposition.

Le processus de libération des semences -auquel participent les acteurs associatifs (Kokopelli), les professionnels du milieu paysan (soutenus par le Réseau semences paysannes), les scientifiques du Muséum (qui s'associent volontiers à des observateurs volontaires autour de programmes de sciences participatives tels que « vigie nature ») - signifie quelque chose sur le profil des civilisateurs à graines. La civilisation des semences que l'on reproduit soi même et la civilisation des graines que l'on achète sous vide engagent en effet deux modèles culturels tout à fait différents. Des profils qu'il s'agirait d'étudier dans une nouvelle approche ethnobotanique, fière du « gene pool » légué par Haudricourt et proche d'une

dynamique pluridisciplinaire renouvelée. C'est l'entreprise que j'entends désormais poursuivre.

Si je ne poursuis pas le travail entamé ici dans le cadre d'une thèse d'ethnobotanique, j'ai actuellement trois projets d'articles qui me donneront l'occasion de revenir sur les problématiques soulevées dans ce mémoire.

Après ma publication dans la revue *Le Portique* intitulée « Le patrimoine génétique de L'Homme et les Plantes cultivées : historiographie d'un ouvrage riche en ancêtres et fécond en héritiers », j'ai été sollicitée par la revue *Fourrages* qui, dans un numéro consacré à la biodiversité prairiale, m'a proposé d'intervenir pour proposer une étude ethnobotanique de la prairie. Espace paysage, surface à dimension économique, écrin écologique, superficie botanique, la prairie existe rarement sans l'activité des hommes. En proposant une histoire du concept et une histoire de la discipline, il s'agira de voir en quoi les différentes dimensions qui se croisent sur la prairie alimentent in fine des relations hommes-plantes dont il peut être pertinent d'analyser l'étendue. Cet article, d'environ 30 000 signes, sera publié en décembre.

Je vais également proposer, pour le mensuel *L'Âge de faire*, publication portant sur les thèmes de l'écologie, de la décroissance et de la citoyenneté, un reportage d'ethnobotanique lié à la Fête des simples, organisée cette année sur le lac de Vassivière (Haute-Vienne, Limousin). Au-delà d'un simple compte rendu des festivités, d'interviews des festivaliers, il conviendra de poser un regard scientifique sur ce qui se joue derrière cet évènement, en sus des échanges interhumains qu'il mobilise. Interpréter cette reconfiguration du rapport au végétal au travers d'une étude mobilisant les concepts et les clés ethnobotaniques mises en lumière par Haudricourt.

Enfin, *Le Journal des anthropologues* publie au premier semestre 2012 un numéro consacré à une réflexion sur la construction de l'objet de science en anthropologie dans le domaine de la « nature ». Considérant que « *l'anthropologie partage les mêmes objets que d'autres disciplines et que les problématiques se complexifient dans un double processus qui intègre à la fois l'échelle globale pour saisir les flux de la globalisation tout comme l'échelle locale liée aux terrains d'enquête ethnologiques* », le journal a fait appel à des intervenants issus de disciplines associées à l'anthropologie afin d'analyser l'objet « fleurs ». Mon article portera sur la redécouverte de la biodiversité urbaine, sur les initiatives nouvelles qui existent aujourd'hui en matière de sciences citoyennes et sur l'analyse ethnobotanique qu'il convient de porter face à cette redécouverte des marginales du bitume.

BIBLIOGRAPHIE

I) Publications ethnobotaniques d'André-Georges Haudricourt

Ouvrages

1943, En collaboration avec Louis Hédin. - *L'homme et les plantes cultivées*, Paris, Gallimard (coll. « La géographie humaine », 19), 233 p. Seconde édition, préface de M. Chauvet, Paris, Éditions A.-M. Métailié (coll. « Traversées »), 1987, 281 p.

1955, En collaboration avec M. Jean-Brunhes Delamarre. - *L'homme et la charrue à travers le monde*, préface de P. Deffontaines et A. Leroi-Gourhan, Paris, Gallimard (coll. « La géographie humaine », 25), 506 p. Seconde édition, Lyon, La Manufacture (« L'homme et la nature »), 1986, 410 p.

1987, En collaboration avec P. Dibia. - *Les pieds sur terre*, Paris, Éditions A.-M. Métailié (coll. « Traversées »), 196 p. [bibliographie thématique].

1988, *La technologie, science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, préface de F. Sigaut, bibliographie par M.-C. Mahias, Paris, Éditions de la MSH, 343 p. [rééd. d'articles].

1983, J.-J. Rousseau, *Le botaniste sans maître ou Manière d'apprendre seul la botanique. Fragments pour un dictionnaire des termes d'usage en botanique* [réédition, annotée par A.-G. Haudricourt, des huit Lettres élémentaires sur la botanique rédigées par J.-J. Rousseau de 1771 à 1773], préface de Pascal Dibia, Paris, Editions A.-M. Métailié, 149 p.

Articles

1936, « Les bases botaniques et géographiques de la sélection. D'après N. Vavilov », *Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale*, 16/174 à 176, p. 124-129, 214-223 et 285-293 (trad, du russe et résumé du premier chapitre de *Bases théoriques de la sélection des plantes* publié sous la dir. de N. I. Vavilov en mai 1935).

1940, « L'origine du maïs. D'après P. C. Mangelsdorf et R.G. Reeves », *Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale*, 20/228-229, p. 628-633 (trad, résumée du texte anglais : Texas Agric. Exper. Stat. Bull. 574, 1939).

1944, « La répartition variétale des espèces en expansion récentes (Géographie des gènes de N. Vavilov) », *Compte rendu sommaire des séances de la Société de Biogéographie*, nos 178-181, p. 23-25.

1948, « La classification naturelle des associations végétales », *Compte rendu sommaire des séances de la Société de Biogéographie*, n° 212, p. 7-9.

1948, « L'origine des plantes cultivées malgaches », *Mémoires de l'Institut Scientifique de Madagascar*, série B, 1/2, p. 143-145.

1952, En collaboration avec G. Condominas. - « Première contribution à l'ethnobotanique indochinoise. Essai d'ethnobotanique mnong gar (Proto Indochinois du Vietnam) », *Revue de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale*, n° 351-352, p. 19-27 et 168-180.

1953, En collaboration avec L. Hédin. - « Recherches récentes sur l'histoire des plantes cultivées », *Revue Internationale de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale*, n° 373-374, p. 537-545.

1955, « Un ouvrage russe sur l'origine des plantes cultivées », *Journal d'Agriculture Tropicale et de Botanique Appliquée*, II/7-8-9, p. 447-451.

1956, « Une discipline nouvelle : l'ethno-botanique », Les n° 158, p. 293-294. *Cahiers Rationalistes*.

1962, « Domestication des animaux, culture des plantes et traitement d'autrui », *L'Homme*, Paris, II/ 1, p. 40-50 [trad. en anglais par A Brooks : « Domestication of animals, cultivation of plants and human relations », *Information sur les sciences sociales/ Social Science Information*, VIII-3, 1969, p. 163-172, et rééd. dans *La technologie, science humaine*, Éd. MSH, 1988, p. 277-285].

1964, « Nature et culture dans la civilisation de l'igname : l'origine des clones et des clans », *L'Homme*, TV/1, p. 93-104 [rééd. dans *La technologie, science humaine*, Éd. MSH, 1988, p. 287-298].

1986, « Note sur le statut familial des animaux », *L'Homme*, XXV1/99, p. 1 19-120.

1986, « Mythologie de l'écologie », *Les Cahiers Rationalistes*, n° 415, p. 266-270.

1991, « Les plantes cultivées d'Europe », in D. Meiller - P. Vannier, *Le grand livre des fruits et légumes*. Histoire, culture et usage, préface de Louis Mermaz, Besançon, Éditions de La Manufacture, p. 325-327.

II) Bibliographie générale

ADAMS, M., B., "From 'gene fund', to 'gene pool': on the evolution of evolutionary language", in W. Coleman & C. Limoges, *Studies in history of biology*, Baltimore, John Hopkins Univ. Press, 1979.

ALARD, V., BERANGER, C., JOURNET, M., *A la recherche d'une agriculture durable, Etude de systèmes herbagers économes en Bretagne*, Paris, INRA Editions, 2002.

ALLAIN, P., BARRAU, J., DHORNE, G., MAURIES, M., *Ethnobotanique, Guide de recherche documentaire numéro 1*, Laboratoire d'ethnobiologie-biogéographie, mars 1988.

ANDERSON, E., *Plants, Man and Life*, Boston, Little Brown and Co., 1952.

BAHUCHET, S., « Haudricourt et les ethnosciences au Muséum national d'Histoire naturelle », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} septembre 2011.

BARRAU, J., « Plantes et comportements des hommes qui les cultivent : l'œuvre ethnobiologique d'André Haudricourt », *La Pensée : revue du rationalisme moderne*, numéro 171, 1973.

BARRAU, J., « Essai d'écologie des métamorphoses de l'alimentation et des fantasmes du goût, *Sociétés humaines et écosystèmes*, 1979.

BENSA, A., « Note sur la domestication des porcs », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

BERANGER, C., LIENARD, G., « La Révolution fourragère, 50 ans après. La Révolution fourragère et les éleveurs », *Fourrages*, numéro 188, 2006.

BERANGER, C., BONNEMAIRE, J., *Prairies, herbivores, territoires : quels enjeux ?*, Paris, Editions Quae, 2008

BERANGER, C., « Situation, débats et controverses au début de la Révolution fourragère des années 50 : des sujets encore d'actualité en 2009 », *Fourrages*, numéro 200, 2009.

BERANGER, C., PFLIMLIN, A., FAVERDIN, P., « Un demi siècle d'évolution de l'élevage bovin. Bilan et perspectives », *Fourrages*, numéro 200, 2009.

BERT, J-F., *Des Gestes aux techniques. Les techniques dans les sociétés pré-machinistes de André Georges Haudricourt*, édition établie, corrigée et annotée, Paris, Editions Quae-MSH, 2010.

BLACHE, J., *L'homme et la montagne*, Collection P. Deffontaines, Paris, Librairie Gallimard, 1933.

BLARINGHEM, L. « Avant-propos », dans, *Hybrides sexuels et mosaïques. L'œuvre de Mendel et de Naudin, présentée au Palais de la Découverte, Exposition Internationale, Paris, 1937*, Paris, Éditions Masson et Cie, 1937.

BOITEAU, P., « L'ethnobotanique : vues nouvelles sur l'origine de l'agriculture », *La Pensée*, numéro 157, juin 1971.

BONNEUIL, C., DENIS, G., MAYAUD *Sciences, Chercheurs et agriculture – Pour une histoire de la recherche agronomique*, Paris, L'Harmattan, 2008.

BONNEUIL, C., THOMAS, F., *Gènes, pouvoirs et profits, Recherche publique et régimes de production des savoirs de Mendel aux OGM*, Paris, Editions Quae, Fondation pour le progrès de l'Homme, 2009.

BONNEUIL, C., DEMEULENAERE, E., « Cultiver la biodiversité : semences et identité paysanne », in HERVIEU, B., MAYER, N., MULLER, P., PURSEIGLE, F., REMY, J., *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*, Paris, Les Presses de Sciences Po, 2010.

BOUQUIAUX, L., THOMAS, J., « Haudricourt, un marginal philosophe antiphilosophe », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

De CANDOLLE, A., P., *L'origine des plantes cultivées*, Paris, F. Alcan, 1886.

CHAUVET, M., OLIVIER, L., *La biodiversité, enjeu planétaire. Préserver notre patrimoine génétique*, Paris, Editions Sang de la Terre, 1993.

CHAUVET, M., Préface pour l'œuvre rédigée par de Candolle *L'origine des plantes cultivées*, Paris, Editions Diderot Multimédia, 1998.

CHAUVET, M., « Du voyage des plantes à la mondialisation des espèces cultivées », *Mission Agrobiosciences*, cahier numéro 22, Novembre 2001.

CHAUVET, M., BERTHIER, S., « Biodiversité contre standardisation ? Ces graines qui sèment la discorde », *Plateau du J'Go*, février 2007.

CHEVALIER, A., « La polémique des biologistes mitchouriniens et mandélo-morganiens en URSS. Le concept russe sur la science biologique et les théories de l'évolution », *Revue Internationale de Botanique Appliquée*, n°315-316, 1949.

DEMEULENAERE, E., BONNEUIL, C., « Cultiver la biodiversité : semences et identité paysanne », in HERVIEU, B., MAYER, N., MULLER, P., PURSEIGLE, F., REMY, J., *Les mondes agricoles en politique. De la fin des paysans au retour de la question agricole*. Paris, Les Presses de Sciences Po, 2010.

DELPASTRE, M., « Le paysan, l'arbre et la vigne », *Revue Lemouzi*, n°106, avril 1988.

DER KHATCHADOURIAN, L., « La prairie cultivée », *Fourrages*, numéro 4, 1960.

DESCARTES, R., *Discours de la méthode*, 1637.

DRETTAS, G., « Une passion de la différence : le parcours pédagogique d'Haudricourt », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

DORE, C., VAROQUAUX, F., *Histoire et amélioration de cinquante plantes cultivées*, Paris, Editions INRA, 2006.

DUBOST, F., *Vert patrimoine : la constitution d'un nouveau domaine patrimonial*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1994.

DUCOMET, V., Faits de disjonction et théories génétiques. In : *Association française pour l'avancement des sciences*, congrès de Rouen, 1921.

DUJARDIN, J., REBISCHUNG, J., « L'amélioration des espèces prairiales, buts, méthodes, portée générale », *Fourrages*, numéro 4, 1960.

DUMONT, R., CHAZAL, P., *La nécessaire Révolution fourragère et l'expérience lyonnaise*, Publication du Journal de la France Agricole, 1954.

FLITNER, M., "Genetic Geographies. A historical comparison of agrarian modernization and eugenic thought in Germany, the soviet Union and the United States", *Geoforum*, 2003.

FORD, R.I., "Ethnobotany: historical diversity and synthesis", in: *The nature and status of ethnobotany*, Museum of Anthropology, University of Michigan, 1978.

FRANCK, A., compte rendu d'ouvrage publié dans le *Journal de la société des Océanistes*, volume 1, 1945.

GALLAIS, A., *Hétérosis et variétés hybrides en amélioration des plantes*, Paris, Editions Quae, 2009.

GAYON, J. et BURIAN, R., « La France dans l'ère du mendélisme (1900-1930) », *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, 2000.

GOUYON, P-H., « L'amélioration des plantes, continuités et ruptures », colloque INRA tenu à Montpellier en octobre 2002.

HAGEGE, C., « Les fleurs, les langues et Haudricourt », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

HARSHBERGER, J.W., « Some new ideas », in *Philadelphia Evening Telegram* le 5 décembre 1895.

HEDIN, L., « Les objectifs de l'ethnobotanique », *Discours de réception à l'Académie de Rouen*, 1955.

HEDIN, L., « Problèmes écologiques : types de prairies et classification », *Fourrages*, numéro 4, 1960.

HEDIN, L., « Sur les conditions d'une politique fourragère cohérente », *Fourrages*, numéro 6, 1961.

HOENEGGER, G., *Le journal sentimental d'une mauvaise herbe*, Paris, Editions Fage, 2010.

HUYGHE, C., *Prairies et cultures fourragères en France*, Paris, Editions Quae, 2005.

JONES, V., "The nature and Status of Ethno-botany", in *Chronica Botanica*, vol. VI, numéro 10, 1941.

KANT, E., *Vers la paix perpétuelle*, 1795.

KOTEK, J., KOTEK, D., *L'affaire Lyssenko ou l'histoire réelle d'une science prolétarienne en Occident*, Paris, PUF, 1986.

KREMENTSOV, N., *Stalinist Science*, Princeton University Press, 1996.

LAHY, J., M., Intervention, *Symposium sur les fondements théoriques de la psychotechnique*, VIIe Conférence de psychotechnique, Moscou, septembre 1931.

LANDAIS, E., « Il ne faut pas confondre vache à lait et vache à herbe ! », *Dossier de l'environnement de l'INRA*, numéro 16, 1996.

LANDAIS, E., « Agriculture durable, les fondements d'un nouveau contrat social ? », *Courrier de l'environnement de l'INRA*, numéro 33, avril 1998.

LECOURT, D., *Lyssenko. Histoire réelle d'une science prolétarienne*, Paris, PUF, 1995 [1976].

LEROI-GOURHAN, A., *La civilisation du renne*, Paris, Collection Géographie Humaine des Editions Gallimard, 1934.

LEROY, J-F., Compte rendu d'ouvrage publié dans la revue *La Pensée, Revue du rationalisme moderne*, janvier-février-mars 1945.

LEROY, J-F. cité par BOITEAU, P., dans « L'ETHNOBOTANIQUE : Vue nouvelles sur l'origine de l'Agriculture », *La Pensée*, numéro 157, juin 1971.

LIEUTAGHI, P., « L'ethnobotanique au péril du gazon », *Terrain*, numéro 1, 1983.

LIEUTAGHI, P., *Le livre des bonnes herbes*, Arles, Actes sud, 1999.

LIZET, B., « Sur les traces d'un précurseur : relire André-Georges Haudricourt à l'heure de la gestion globale de la nature » in *Des bêtes et des hommes, Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance* de LIZET, B., 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993.

MAUSS, M., *Manuel d'ethnographie*, Paris, Editions sociales, 1967.

MEDVEDEV, J., *Grandeur et chute de Lyssenko*, Paris, Gallimard, 1971.

MEILLER, D., VANNIER, P., *Le grand livre des fruits et légumes, Histoire, culture et usage*, Besançon, La Manufacture, 1991.

METAILIE, G., « Ethnobotanique et ressources génétiques : approches complémentaires du monde végétal », *Actes du colloque en hommage à Jean Pernès*, 1992.

METALIE, G., « A propos de mythologie de l'écologie », in *Des bêtes et des hommes, Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance* de LIZET, B., 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993.

MOONEY, P., *Seeds of the Earth*, Ottawa, Editions Inter Pares for the Canadian Council for International Co-operation and the International Coalition for Development Action, 1979.

MULLER, B. « A la recherche des archives de la recherche. Problème de sens et enjeux scientifiques », *Geneses*, n° 63, juin 2006.

NABHAN, G., P., *Aux sources de notre nourriture - Nikolai N., I., Vavilov et la découverte de la biodiversité*, Bruxelles, Editions Nevatica, 2010.

PAILLOU, P-H, « Le coup de tonnerre de Lyssenko », *Europe*, numéro 19, 1949.

PARAIN, C., « L'origine des plantes cultivées », *Annales d'histoire économique et sociale*, numéro 36, novembre 1935.

PARAIN, C., *La méditerranée, Les hommes et leurs travaux*, Collection P. Deffontaines, Paris, Collection Géographie Humaine des Editions Gallimard, 1936.

PELOSSE, V., « Aristote ne mange pas de taro. Comparatisme et relations au monde naturel chez André-Georges Haudricourt », in *Des bêtes et des hommes, Le rapport à l'animal : un jeu sur la distance* de LIZET, B., 118e congrès national des sociétés historiques et scientifiques, Pau, 1993.

PELT, J-M., *La vie sociale des plantes*, Paris, Editions Fayard, 1984.

PIERON, H., Intervention, *Symposium sur les fondements théoriques de la psychotechnique*, VIIe Conférence de psychotechnique, Moscou, septembre 1931.

PITRAT, M., FOURY, C., *Histoire de légumes*, Paris, Editions INRA, 2003.

POCHON, A., « Agronomes et paysans, un dialogues fructueux », Paris, Editions Quae, 2008.

POCHON, A., « Révolution fourragère : le bonheur est dans le pré », Article paru sur le site www.saintpierre-express.fr le 21 mai 2009.

PORTERES, R., « L'ethnobotanique : place, objet, méthode, philosophie », *JATBA*, 1961.

PORTERES, R., « Cours d'Ethno-botanique Générale », *Muséum National d'Histoire Naturelle, Laboratoire d'Ethnobotanique et d'Ethnozoologie*, source Michel Vivier, 1969-1970.

PRENANT, M., « Un débat scientifique en Union Soviétique », *La Pensée*, 1958, numéro 21.

REBISCHUNG, J., « Panorama et évolution de la production fourragère intensive », *Fourrages*, numéro 10, 1962.

RIVIERRE, J-C., « André-Georges Haudricourt et la phonologie », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

ROBBINS, W., W., HARRINGTON, J., P., FREIRE-MARRECO, B., “Ethnobotany of the Tewa Indians”, in *Bureau of American Ethnology*, Bulletin 55, 1916.

ROSTAND, J., *Science fausse et fausse science*, Paris, Gallimard, 1958.

ROUMAIN, J., *Contribution à l'étude de l'ethnobotanique précolombienne des grandes Antilles*, Editions Presses Nationales d'Haïti, 1942.

SALETTE, J., « La révolution fourragère, cinq ans après. La révolution fourragère et l'herbe », numéro 188, *Fourrages*, 2006.

De SERRES, O., *Théâtre d'agriculture et mesnage des champs*, publié en 1600 à Paris.

SIGAUT, F., OZANNE-RIVIERRE, F., CRESSWELL, R., « In memoriam », *Techniques et cultures*, numéro 33, 1999.

SIGAUT, F., « Des goûts et des odeurs », *Le Portique*, numéro 28, 1^{er} semestre 2011.

TIRARD, S., « Les biologistes français et l'affaire Lyssenko à l'automne 1948 », *Historiens et Géographes*, numéro 358, 1997.

VAVILOV, N., I, « The Problem of the Origin of the World's Agriculture in the Light of the Latest Investigations » in *Science at the Crossroads*, 1931.

VAVILOV, N., I., « Sur l'origine de l'Agriculture mondiale d'après les recherches récentes », *Revue de Botanique appliquée*, avril-mai 1932.

VAVILOV, N., I, « The Process of Evolution in Cultivated Plants », Congr. Genetics , 1932.

VAVILOV, N., I, *La théorie de l'origine des plantes cultivées d'après Darwin*, 1940.

VERDES-LEROUX, J., *Au service du Parti. Le Parti Communiste, les intellectuels et la culture*, Fayard-Minuit, Paris, 1983.

VERNE, J., *L'île mystérieuse*, Paris, édité par Hetzel en 1874.

VISSAC, B., *Les vaches de la République, Saisons et raisons d'un chercheur citoyen*, Paris, Editions de l'INRA, 2002.

VISVANATHAN, S, "Footnote to Vavilov: An Essay on Gene Diversity". in F. Apffel-Marglin, and S.A. Marglin, eds, *Decolonising Knowledge: From Development to Dialogue*, Clarendon Press: Oxford, 1996.

VIVIER, M. « Nommer et classer les plantes en Basse-Normandie : la systématique et l'usage », Tiré à part de : *Dialectologie et littérature du domaine d'oil occidental*, Actes du cinquième colloque tenu à Blois-Seillac, 5-7 mai 1993.

WAGNER, H., *Le poireau préfère les fraises*, Editions Terre vivante, 2001.

ARCHIVES

Archives de la Bibliothèque centrale du Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris, Fonds Auguste Chevalier.

Institut Mémoire des Editions Contemporaines (IMEC), Saint-Germain-la-Blanche-Herbe (Basse-Normandie) : Fonds André-Georges Haudricourt.

Archives nationales, site de Fontainebleau : 20070373, art 20 (dossier de carrière Inra de monsieur Louis Hédin).